

Lydia

roman

Lydia se fait enlever puis séquestrer par quatre garçons. Son patron déclare qu'il l'a dépecée, son mari s'envoie en l'air, l'inspecteur a la tête ailleurs. Une costumière aime sans retour, un enfant s'obstine, des mères flanchent.

Le sexe s'accommode du mot révolution, le sourire côtoie des brutes.

Lydia ? Elle attend. Que s'accomplisse le destin.

A Franca Rame

1.

Les pavés accrochent en leur gencive l'aiguille du talon. Un imperméable rouge revêt le corps. Les cheveux sont lâchés, blonds de cendre. Mains aux poches, regard oisif, Lydia marche à la rencontre de sa voiture qui l'attend tel un chien. Un chien qui ne pisse pas, n'a besoin de bouffe ni qu'on l'entretienne. Un chien métallique de marque Opel, beige nacré, modèle vieux de cinq ans. A cinq ans, un chien est vieux.

Le corps de la femme passe à hauteur d'une Opel modèle vieux de cinq ans, beige nacré, plus loin prend le coin à gauche, pousse la porte d'une épicerie. La femme se sert. Une cannette de bière. Deux. Deux cannettes.

L'homme derrière le comptoir, un pakistanais vieux de cinquante-cinq ans – un pakistanais vieux de cinquante-cinq ans n'est pas vieux- sourit à peine mais il sourit. Sur sa gauche, un poste de marque Braun, de ceux qu'on se procurait non sans fierté dans les années soixante-dix ils avaient un son extra. La musique chez le pakistanais crache la voix d'une fille grosse, cent vingt kilos, loukoum entre les cordes. Ça miaule, le son est extra. Lydia, s'en étant éloignée, marche en direction du frigidaire vitré, ouvre la porte, prend une bière. Une troisième.

- Il fait chaud,

dit l'homme, comptant la monnaie qu'il tend à la femme.

La femme sourit, tête baissée. La femme sort du magasin. Les maisons se taisent, la femme est seule. Elle met son regard en veille, se dirige vers sa voiture, une Opel trois portes petit format. Ses pieds prennent virage à droite.

Devant elle, quatre paires de chaussures, quatre pantalons de tons différents dont un blanc au trait vertical rouge le long de la jambe. La femme lève les yeux.

Elle distingue nettement les quatre visages, comme formant un même tableau.

La tête sur l'extrême gauche a le cheveux noir, nez fin, œil perçant. La peau est tendre que perce une barbe épaisse. Ce garçon ne sera jamais berger. Les bergers portent fièrement barbe épaisse.

Le deuxième garçon est gros, surtout le nez. Sourcils broussailles, châains blonds, porte un anneau à l'oreille gauche. Regard délavé, mare fétide dans laquelle il viendrait de pleuvoir.

Le troisième garçon est absent de lui-même. Il fume une cigarette se promène avec un chien mange des spaghettis derrière l'écran de ses yeux. Des yeux verts. Clairs. C'est le plus beau des quatre. Il est grand, porte une chemise blanche. Son cheveu court rend le nez arrogant.

Le quatrième garçon en partant de la gauche, premier sur la droite, est

baraqué. Il a de gros bras, bodybuildés, il chique. Il sourit. Lydia pense-t-elle Cet homme est heureux ? En impute-t-elle le bonheur à l'air tiède, au doré de la lumière ? Le doré : couleur de rien. L'air n'est pas un objet la peau de Lydia ressent le tiède du doré.

Pour les quatre hommes qui se tiennent coude à coude face à elle, Lydia est une femme heureuse. Une bourgeoise gorgée de contentement. En plus elle est jolie, la pute.

Lydia a un fils un seul. Timothée est le nom de l'enfant. Il est blond cendré. Comment la blondeur des blés pourrait-il avoir la texture de cendres a demandé un jour Lydia à sa coiffeuse, une jeune turque d'Anatolie à qui le mariage arrangé, fit perdre dix kilos. Le malheur rend beau, parfois, dit la voix intérieure de Lydia tandis que la coiffeuse d'Anatolie parlait des cendres dans la nuit. Cendres *jaunes*. Lydia n'y avait pas pensé.

- Tu passes tu passes pas ?

dit Doublevé.

Lydia avise la rue sur la gauche. Elle passera.

- Ben tu passes pas,

dit Ixe, cheveux noir œil perçant.

Doublevé fait du coude à Vé, sur la droite. Vé suspend le rythme banal de sa mâchoire ouvrir/fermer. Son esprit, exsangue, se remet à mâchouiller. Il n'y a rien à dire sur rien. Vé n'est pas à l'aise avec les mots. Son père ne lui adresse pas la parole. Sa mère, qui pleure devant les enfants qui crèvent en Afrique, la mère de Vé n'a qu'un mot pour son fils : T'es-beau-mon-cœur. Le soir le matin à table : T'es-beau-mon-cœur. Le père grogne. La couleur du père est le gris. Celui de la cendre morte.

La braise est muette au cœur de Lydia qui chante, c'est son métier. Lydia est devenue blonde. L'anatolienne mal mariée est une experte. Les experts font des étincelles, mais pour eux-mêmes, oui pour eux-mêmes, ils sont le plus souvent dépourvus. Les experts de ce monde ne supportent pas le cri de la douleur ils mettent les mains sur les oreilles sur les yeux comment veux-tu avancer quand tu ne vois ni n'entends ? Ils ne supportent pas le cri de l'enfant qui caresse le front de son frère Ohé quelqu'un va mal au secours. On l'entend, le gosse, s'égosiller, ça pince le cœur mais la mort on peut pas c'est plus fort que nous. Qu'on le fasse taire. Qu'on fasse taire la mort. Faisons de l'art. C'est bien, ça, l'art.

Igrèque bouge le premier. Son torse glisse latéralement sur les roues que sont ses jambes. Il tourne le dos aux trois. Ixe, à gauche d'Igrèque, porte un pull bleu marine, un polo blanc en dessous du pull. Ixe tire la manche blanche de la chemise d'Igrèque :

- Où tu vas ?

- On passe,

dit Igrèque.

- Non,

dit Ixe.

Igrèque jette sa clope, l'écrase du pied droit. Doublevé se saisit du poignet de Lydia. Lydia cherche à se débarrasser de la main de Doublevé. Igrèque regarde Lydia qui le regarde, il fouille sa poche, en sort un paquet de clopes

et dit, tandis que brille la flamme de son briquet dans l'air orangé du jour qui meurt :

- On le fait.

Lydia inspire, elle en a l'habitude. Le chant est question de souffle. Tu inspires un max tu relâches. L'air nettoie les cordes vocales, les vibre au passage. Le chanteur n'a qu'à ouvrir la bouche. Les écrivains se plaignent de n'avoir qu'à ouvrir leur stylo. L'art est une question de simplicité. Faisons de l'art.

Trois des quatre dernières lettres de l'alphabet –ils se sont de la sorte désignés- soutiennent le corps inanimé de Lydia. Doublevê a dans la poche un micro spray qu'il se procure sur le net. Il s'en est servi pour Lydia. Aussi simple que ça. De l'art.

Deux d'entre eux s'installent dans la voiture de la femme, les deux autres avec la captive dans une Peugeot petite mais dernier cri.

Ce matin Lydia posa du mauve sur les paupières. Se regarda dans le miroir. Trente-sept ans lui font l'effet d'un visage sans âge. Elle plisse les yeux à se regarder dans les miroirs, Lydia, ces temps-ci. Des rides d'expression souillent la peau de chaque côté des yeux ainsi que le bord supérieur droit de la bouche. L'épreuve du miroir dorénavant est d'un autre ordre. Avant elle y jetait un œil. Maintenant c'est exercice de regard. Lydia dévisse une des trois ampoules, s'accorde un flou, recule, prend la pose, se lorgne, prête au cliché qui l'aura contentée. Le mauve sur les paupières : très bien.

Loïc s'est rasé face au miroir contigu à celui de Lydia. Deux miroirs carrés séparés par douze centimètres de mur rose-ancien. Loïc est le mari de Lydia. Depuis dix-huit ans. Ils se sont rencontrés dans une pizzeria, un soir de Saint-Sylvestre. Ne se sont pas quittés. Une histoire d'amour comme il en est tant. Des rires, des audaces, des ivresses tranquilles.

Ce matin, Loïc n'a pas adressé un regard à Lydia. Il la connaît par cœur. La présence de sa femme lui suffit. Il éprouve de moins en moins l'absolue nécessité de la regarder, de la toucher, de lui parler. Lydia est en Loïc un enfant dans le creux de sa mère. Ils sont diserts l'un avec l'autre, il leur arrive de rire, encore. Ils ne se regardent plus. Le mauve pour la première fois sur les paupières de Lydia, cela aurait alerté Loïc.

Sa femme depuis deux mois a un amant.

La baraque est de parpaing, briques non pas de terre mais d'un composant artificiel. On a beau dire, les yeux humains ont la mémoire d'un passé où la nature, les pressant de toute part, était vierge.

Il y a comme de la nostalgie dans le regard de l'homme quand il se trouve face à du parpaing. Le parpaing rend l'homme nostalgique de ce qu'il fut un jour : un esprit aussi beau que la nature.

La route conduisant à la baraque est de béton, avec ornières. La pluie cesse, maintenant. Le ciel retrouve des couleurs, bientôt le soleil en crépuscule se laissera tomber. Il y a du mauve dans ce ciel-là.

Par dessus le mur de parpaing, un toit de tôles ondulées en un seul pan, incliné vers le jardin. Une haie sépare le devant de la baraque de la route étroite sur laquelle ne passe qu'Armand, célibataire, cinquante-sept ans, dont la ferme se trouve en bout d'impasse. La baraque est celle où les

parents d'Armand ont mis les cochons tout un temps. La sœur d'Armand en hérita. La mère de Vé.

A l'intérieur de la baraque, les murs sont couverts d'un blanc d'église. La finition ne provoque en aucun cas le mépris, suffisance qu'ont les gens du monde quand ils débarquent chez plus pauvres qu'eux.

Le lieu est pourvu de murs idéalement plâtrés. En ce qui concerne le propriétaire ayant peint le plafond dans un ton Camel, on imagine une jeunesse classieuse en fac de droit. Le mobilier années 70' est ce que les femmes disent de nos jours, *vintage*. Ce qui n'est pas le cas de Doublevé, assis sur le fauteuil en skaï brun, à sortir de leur gaine trois pistaches.

Des bouteilles de bières, décapsulées, vides ou de moitié, traînent au sol. Ixe, on l'a vu faire précédemment, vous n'y étiez pas, Ixe plaça sur le tourne-disque, vintage ? un vinyle dans lequel est enfermé la voix de Jacques Brel. Une grande voix dans une mince couche. Le XXIème est celui des impossibles.

Lydia est allongée sur un lit. Le couvre-lit, blanc, n'est pas ôté. Lydia dans les vapes, chaussures aux pieds. La pièce où se trouve le lit, deux mètres cinquante sur trois cinquante, est séparée de ce que nous appellerons *la pièce à vivre* (plus tard à *mourir*) par une cloison de briques parpaing pas très épaisse. La porte séparant l'une de l'autre pièce est ouverte grande sur le silence des quatre gars. La voix de Brel les satisfait.

Doublevé dort sur la banquette grise, à gauche de la porte d'entrée. Face à lui, Ixe, debout, boit au goulot une bière. Il semble fixer la porte, dieu sait ce que Ne me quitte pas lui inspire. Est-ce à Laurence que ses pensées vont, la petite rousse dont la voix, caillouteuse, lui donnait envie de marcher nu sous le soleil ? Laurence un jour déménagé. Son père était chauffeur routier. Il fut question que l'homme soit tombé amoureux d'un village ombrien nommé Scheggia. *Scheggia*, ultime caillou que Ixe trouva dans la voix de Laurence. Ixe ramassa le cailloux, qui ne le quitte pas.

Vé est en train de cuisiner.

Le coin cuisine est situé sur le mur face à la porte d'entrée, sur la droite, vers l'angle qu'occasionne le mur du coin dormir. Il est constitué d'un évier, d'une cuisinière au gaz, d'un frigo. La vaisselle se trouve dans un meuble posé contre le mur du coin dormir. Entre le coin cuisine et la porte du coin dormir, une table entourée de ses filles les chaises. Pas un enfant n'est placé de guingois, ce sont des enfants militaires, genre qui, par miracle, obéissent au doigt à l'œil. De braves chaises. Tout est brave dans cette pièce assez cosy comme on dit dans les magazines de décoration absents de cette pièce, de la rue, du quartier.

Le village de Lourdez est fait de deux routes croisées à la perpendiculaire. Des maisons poussèrent sur la croix. Vu du ciel le village fait pensé au Christ qui aurait chopé de l'eczéma.

L'air que l'on y respire est printanier, vingt-trois octobre. Il fait une douceur d'enfant.

Ygrèque est appuyé contre le chambrant de porte, celle du coin dormir, corps tourné vers la pièce à vivre.

Ygrèque a faim. Quand il est triste, il mange. Son père pelait des patates il faisait des frites à son fils, des vraies. Il disait C'est bon pour ton petit corps. Le corps d'Igrèque fait un mètre quatre-vingt-trois désormais il se contente de frites gros calibre surgelées. Les frites du père fondaient dans la bouche. La fonte de la frite accaparait la jouissance de l'enfant. Aujourd'hui il faut ketchup.

- Il y a du ketchup ?

demandé Igrèque à Vé.

Vé porte un tablier bleu de boucher autour du ventre. Igrèque sourit. Malgré lui. De la poche gauche de son pantalon émerge une feuille de papier. Igrèque écrit.

- Ouais et du piment de la moutarde de la mayo,

dit Vé.

- Qu'est-ce qu'on mange ?

dit Ygrèque.

- Des frites de la salade du jambon.

- La fête.

- Ouais M'sieur.

Ixe est tourné vers Ygrèque et Vé. Il boit le reste de la bouteille de bière trois-quart pleine. Il boit longuement sans quitter des yeux les deux garçons. Ygrèque déplace son regard sur Doublevé. Vé plonge les frites dans l'huile. Ixe se lève, fait cesser Brel. Ygrèque dit :

- C'est pas une bonne idée.

- J'aime pas le boudin je ne cuisine pas le boudin,

réplique Vé, affairé.

Ixe glisse Brel dans une pochette blanche qu'il enfourne dans une pochette carton sur laquelle Jacques sourit aussi. A regarder les escarpins noirs joliment alignés de Lydia, alignés dans le vide, on ne croirait pas que tant d'hommes sourient dans cette baraque. Ixe s'y met. Doublevé se réveille.

- Quoi, dit Doublevé, passant la main sur sa bedaine puis sur le sein gauche, quoi dit-il avec l'accent parigot, on mange pas de boudin ?

La main de Doublevé pelote le sein de Doublevé, il porte bien son nom, va. Double. Caresseur et caressé.

Vé rit, se tourne, dit, en direction de Double :

- Pastis ?

- Enfoiré,

répond à cela Doublevé, se levant, oubliant le geste masturbatoire. Et d'enrouler Vé dans les bras, lui tirer le lobe de l'oreille, lui taper le dos et cetera.

Ixe sort d'une pochette extra plate un vinyle contenant la voix de chacun des membres de Led Zeppelin -corps, décibels, foule. Tout ça dans rien du tout. Bizarre, l'obsession de l'homme à dupliquer l'instant présent. A thésauriser dans l'endroit le plus petit qui soit.

Est-ce l'odeur de l'huile chaude : les paupières de Lydia clignent.

Doublevé remue du cul, Vé lui sert un pastis, ouvre le frigo, revient avec des glaçons. Doublevé tend son verre, tout lui est dû à ce type. Vé regarde avec satisfaction le gros-s'étant-calmé qui ne mangera pas de boudin il aura son

alcool de prédilection on se console de peu. Quoique. Rien de tel qu'une cuite pour passer à la trappe les envies. Les envies sont tenaces, parfois. Faut installer dans ce cas-là un mercenaire aux gros bras dans le cerveau, intimer l'ordre au mercenaire de tirer dans le tas, tout bousiller. L'oubli advient. Doublevé est sur la pente de l'oubli. Oui mais : les autres ?

Lydia tourne la tête vers la porte. Dans sa tête, une barque sur laquelle, jambes dressées, elle cherche un équilibre. Elle va tomber. La nuque est raide, aussi la tête de Lydia se positionne-t-elle œil au plafond. Ce soir elle chante dans les chœurs. Elle est chanteuse, Lydia.

Loïc son mari a râpé des carottes il s'obstine à prétendre que les carottes rendent gracieuses les cordes vocales non pas de n'importe quelle femme celles de Lydia en particulier. Loïc dit à Lydia Il n'y a que le particulier qui te seille. A cela Lydia sourit, le mot *carotte* dans la bouche de Loïc lui fait tourner la tête elle ne sait pourquoi, parfois nos réactions sont enfantines, spontanées, ensuite nous nous lamentons sur la part d'enfance n'ayant pas grandi.

Lydia pense en ce moment à la pyramide très orange du légume démantibulé, elle n'a pas faim, elle cherche Loïc du regard, oui son mari. Son amant est dans les coulisses en cet instant il s'occupe de faire Maestro, a signé la mise en scène de l'opéra, ça le fait chier cette commande pour une scène de sous-province mais : le moteur de son bateau vient de lâcher.

Lydia cherche à se redresser. N'y parvient pas. Elle a froid. L'odeur des frites plongées dans cent soixante-dix degrés d'huile végétale lui rappelle un bruit coutumier. Cela la calme.

- S'il vous plaît,
dit-elle.

Ixe se dirige vers Vé, Stairway to heaven, Vé ferme la porte du frigo sur quinze glaçons attendant la dilution, une mort de glaçon ni plus ni moins. Ixe déclare plus qu'il ne demande La casserole je peux la prendre ? Vé s'étonne, la brusquerie de Ixe est une réponse à la question que Vé n'a pas formulé, Donne les glaçons, fait Ixe en direction de Vé, qui s'affole, l'air de rien, parce que les frites sont cuites faut les manger.

Vé procure quinze glaçons à Ixe qui les jette dans l'eau dont il a rempli la casserole. Ouf, quelle phrase. J'ai besoin d'un deuxième verre, dit Doublevé, j'ai failli écrire *second* verre mais Doublevé n'est pas de ces gens, ces gens qui n'ont pas la simplicité de dire *deuxième*, Doublevé n'a jamais employé le terme *second* au contraire de Lydia et au contraire de moi.

Ixe prend l'entièreté des glaçons, Ygrèque ne perd rien de la scène. Ixe se dirige vers le coin dormir. Doublevé le regarde, verre en suspend où se diluent de leur belle mort, dans une mare de pastis, quatre glaçons. Ixe tient fermement les deux anses de la casserole remplie à raz où se diluent quinze glaçons dans un océan d'eau claire, Ygrèque fait un pas, il est le seul à bouger, les deux autres corps sont figés dans une éternité de secondes, on entend Splash suivi d'un Aaah.

Ixe a jeté l'eau sur le corps de Lydia qui dit S'il vous plaît, s'il vous plaît.

- Nous on mange, tu bouges pas,

dit Ixe à Lydia.

- Laissez-moi partir,

dit Lydia, voix atone. A ce moment-là de la voix de Lydia au ressort cassé, Ygrèque se dit : c'est foutu.

Ce qui signifie qu'à cet instant précis de l'histoire, une voix, venue dieu sait d'où, émerge de la conscience d'Ygrèque, une voix qui se fera de mieux en mieux entendre, une voix dont Ygrèque se servira comme d'un cordage pour se hisser hors la résignation dans laquelle, avec colère, avec obstination, depuis des années il se laisse engloutir.

La défaite est d'or quand on se sait les atouts d'un gagnant.

On n'en est pas là.

Peut-être n'y arrivera-t-on pas.

Lydia est assise sur le bord du lit. Un des escarpins a chu. Dans le mouvement de se redresser, sous l'impact de l'eau glacée, les pieds de Lydia ont voulu fuir. Dans le vide, on n'avance pas.

- Le repas est prêt,

dit Vé, posant au centre de la table un plat de frites dorées.

- Où est le piment ?

demande Doublevé.

- Ouvre les yeux,

répond Vé.

Ygrèque prend place face à la cuisine, à gauche de la porte donnant sur le coin dormir par laquelle il aperçoit le pied déchaussé de Lydia.

- Je trouve pas,

dit Doublevé.

Qui croise le regard de Ixe. Et qui la ferme.

Doublevé, ayant pris place face à la porte du coin dormir, plonge sa main extra dodue dans le plat de frites, en extrait une pleine poignée, sale, poivre, prend une tranche de jambon, deux, trois, pas de salade. La salade c'est pour les lapins, il dit. Pendant ce temps les américains de Led Zeppelin chantent avec fougue leur credo mal assorti au vingtième siècle finissant. Ceux qui réclament la liberté ne l'obtiennent pas. S'ils l'obtiennent, ils en jouissent mal, ce qui produit la mort. Un corps mort ne peut ressentir la liberté d'un chemin pris à six heures du matin dans la brume charnue d'un silence d'été. Ixe replace le bac à glaçons rempli d'eau dans le compartiment freezer. Ygrèque se tient droit sur la chaise, on dirait un employé en chef, genre un sous-patron appartenant aux sous-classes qui aurait du naître sous meilleure étoile. Les étoiles ne brillent pas nécessairement au firmament. Mais elles ne se distinguent pas où est allumé le néon.

Vé aussi se tient plutôt droit sur la chaise, il pose un coude, mange bouche ouverte, cela ne nous est pas antipathique. Ixe, lui, fronce le front, plante la fourchette avec précision dans chacune des parts comestibles de l'assiette, il y a quelque chose que, n'ayant pourtant rien ou si peu avalé, il ne digère pas.

- Quelqu'un est contre ?

dit Ixe.

- Baisse la musique on s'entend pas,

dit Doublevé, nez suspendu par dessus l'assiette à moins de dix centimètres de la plus haute frite.

- Contre ce que nous venons de faire ?

dit Ixe.

- Le jambon, c'est une bonne idée,

dit Doublevé. La salade, continue-t-il, comme si sa voix grossière avait quelque pouvoir, C'est pour les lapins. Il ajoute La prochaine fois, Vé, t'oublieras pas les piments. Doublevé baisse davantage la tête au mot *piment*, avec Led qui Zeppeline, le mot fut inaudible sauf pour Ixe qui dit Tu nous emmerdes avec ton piment.

Ygrèque regarde Vé, à sa droite. Il voit le visage de Lydia. Le corps de la femme est recroquevillé, on n'en distingue que les deux pieds dont un dénudé et la tête penchée vers l'avant du corps. Ygrèque ne s'attarde pas sur la vision fend-le-cœur. A ce moment-là de l'intrigue il a besoin d'être un homme pas un petit garçon à qui l'on fait des frites maison.

Ygrèque se saisit d'une patate faite bâton, surgelée, elle a l'air croustillant il la plonge dans un mélange mayomoutarde cela n'a pas de goût. Le goût vient de ce qu'Ygrèque ressent une compassion procurée par l'inédite vision.

Ygrèque a besoin d'inédit. Les rêves ne lui suffisent pas. Il fera peut-être de la prison, cinq ans, pour un vol qu'il fit, il y a quelques semaines, à main armée. La prison où il croisera que des cons. Tout ça pour l'inédit.

Ygrèque ne reprend pas de frites. Il se lève, se dirige en direction du tourne-disque, lève l'aiguille, avec douceur, comme pour se calmer. Ygrèque possède la maîtrise de soi. Son institutrice Arlette Joiseux disait de lui à ses parents Ce petit pourrait assassiner le pape le monde entier l'adulerait. Arlette au cœur sensible se faisait battre par son mari qui était beau comme un dieu.

Ygrèque reprend place à table.

Lydia se met debout. Réalisant la perte de l'escarpin, elle fouille du regard la pièce. Où est ma chaussure, elle dit. Ygrèque se lève, Ixe du bras le force à se rasseoir.

Ixe : tu voulais un truc fort tu l'as.

Vé : vous trouvez comment, le jambon ?

Ygrèque se lève. Ixe aussi.

Vé maugrée la chose suivante : Ixe, t'es pas le patron.

Vé lève la tête. Ils sont deux à fixer d'un regard d'encre la personne de Ixe. Ils y écrivent des injures. On les sent proches, Ygrèque et Vé. Il y a deux mois ils ne se connaissaient pas. Ixe les présenta.

Ixe connaît Ygrèque pour l'avoir côtoyé sur les bancs du lycée. Un lycée bourgeois.

La seule année que Ixe y fait tandis qu'Ygrèque, lui, y obtint le bac. Ygrèque pourrait faire Mention. Il sort du lycée par la petite porte. Ce jour-là sa mère si elle avait été celle de Vé aurait dit T'es-beau-mon-cœur, œil fixé au rivage filial d'une détresse en crue. Ygrèque donc rencontre Ixe sur les bancs de l'école. Ils se se plaisent.

Ixe se réclame de Nestor Makhno. Nestor Makhno, génial dans sa

conception de l'anarchie révolutionnaire, n'en vilipende pas moins, dans les années trente, la figure de l'intellectuel. L'intellectuel, repris à son compte par Ixe, est pire que le propriétaire, le juge, le militaire, le prêtre réunis. Le mot *pire* n'est pas le bon. Ygrèque sourcille quand Ixe se targue de parler communisme libertaire. Mais Ixe est sympathique avec lui, alors.

Afin que vous compreniez l'enjeu de cette amitié, nous dirons que la présence de Ixe procure à Ygrèque un délice comparable, quand il était petit, aux frites réalisées avec de vraies patates par son papa. L'amitié est une affaire d'enfance. Plus tard, quand il s'agira de souffrir dans la résignation, la susceptibilité débarque. On attend trop de l'amitié quand on est grand. Ce qui n'est pas le cas d'Ygrèque avec Ixe. Au début il n'attend pas trop. Il attend tout. Il obtient la moitié, s'en contente. Le surgelé entrait dans sa vie.

Ixe, sous le regard collégial se sent comme dépourvu. Regard qui, deux minutes plus tôt, était posé sur le ketchup. Doublevé se lève, repousse la table, rote, s'essuie la bouche du revers de la manche du sweater gris clair sur lequel est écrit On les encule.

La table repoussée affleure le bas ventre de Ygrèque. Je t'avais pas vu, fait le gros. Et il rote rote. Il rit. Pète. Il est pris d'un fou-rire. Ixe desserre les mâchoires. Staline riait parfois. Staline adorait l'immédiateté de la réponse donnée à ses exigences. Quand la réponse satisfaisait, Staline riait de bon cœur. Sobaka Koba.

Ixe est léniniste, pas stalinien. Pourtant, répliquerait-on à Ixe, Lénine était un intellectuel tandis que, mais chut. Une chaise grince. Lydia apparaît dans l'encadrement de la porte. Doublevé cache son visage derrière les mains. Le pastis, je suis vanné, il dit. Sa chaise grince il se tortille dessus. Cent vingts kilos de masse grasseuse, cent cinquante-huit grammes de sauces ah, elle se nourrit bien la jeunesse.

On n'entend pas le frisson qui, comme un enfant timide, se cache derrière les jambes de Lydia. Le frisson s'agrippe à la peau de Lydia qui a envie de lui donner un coup de pied au cul. Ça ne se fait pas de foutre des coups à son propre gosse donc elle ne fait rien, Lydia, elle est figée. On ne voit que son corps déglingué, pâle, minable.

- Vous auriez de l'eau ?
elle demande.

Doublevé s'allonge sur le canapé deux places en skaï vert-bleu sur la gauche du coin cuisine. Vé à la table s'assied. Ygrèque s'assied. Ixe s'assied.

- Que celui qui croit qu'il est le chef parle à cette fille,
dit Ixe.

Lydia veut avancer. Sa main droite ne quitte pas le chambrant de porte.

- Tu bouges pas,
dit Ixe.

- C'est toi le chef,
dit Doublevé à Ixe, d'une voix pâteuse on dirait un pain qui n'est pas cuit.

Ygrèque se prend le visage entre les les doigts de la main gauche. Vé chipote son assiette.

- Vous voulez du jambon ?

demande-t-il à la femme. Il regarde le sol.

- C'est Ixe le chef,

dit Doublevé qui se dresse pour roter. Il n'est pas bien. S'affale. Trop bu. Se lève.

Doigts d'Ygrèque s'enserrant le visage.

Lydia se retourne en direction de la chambre, elle marche en petite vieille qu'elle n'est pas, qu'un jour elle sera, vers le lit où elle s'assied. Lydia joint les mains à hauteur des genoux.

Doublevé dégueule dans le chiotte, tire la chasse, se sent mieux.

- Le dessert, c'est quoi ?

il demande.

Vé se lève regardant Ygrèque qui n'a plus de visage, il a un visage de doigts.

On le dirait en train d'être bouffé par des vers. Vé débarrasse la table.

- Je lui apporte de l'eau,

il dit.

Vé empile les assiettes. Il ne reste rien, pas un déchet, les quatre dévorèrent. Ont l'énergie au maximum. Il leur faudrait courir, ces petits. S'entraîner sur un ring, faire de la bicyclette.

- Elle ne boira pas,

affirme Ixe.

Ce qu'il me semblait. Vé a les chocottes. Comme il ignore ce que sera fait à la femme, il préfère demeurer en ignorance. L'ignorance ne crie pas, ne saute pas, elle ne fait qu'une chose, dormir. L'envie prend Vé de dormir. Un bon film puis dormir.

On attend une réaction d'Ygrèque.

Pas de réaction.

- Il reste de la glace moka,

dit Vé, se dirigeant vers l'évier avec la pile d'assiettes.

Vé dépose la pile, s'appuie des deux mains sur le rebord inox, dos penché. Il respire on ne l'entend pas on voit sous la table les pieds de Doublevé s'agitant et dans le regard de Ixe le froid du couteau attendant de plonger dans le sang chaud.

- Que fait-on ?

demande Ygrèque à Ixe.

Ixe ouvre la bouche dans l'intention de répondre, Ygrèque le prend de court se levant. Ygrèque joint à l'action de se lever la surprise d'une voix ferme, tellement limpide :

- On est en train d'hésiter. On a parlé de tout ceci, pourtant.

- Pas tant que ça,

dit Doublevé rejoignant Vé à l'évier. Ils marmonnent, tous deux. Il ne faut pas compter sur eux pour prendre décision.

Grand chelem, match demi-finale/messieurs, Ygrèque au service.

- Shit,

dit Ygrèque, avec l'accent adéquat.

Ixe laisse passer la balle. Se concentre sur la suivante. Il est lent, c'est un peu son défaut.

- Tu écris ton truc, dit Ygrèque. Tu le postes, demain on libère la fille. Si elle demande à boire.
- On n'a abordé la question ni du boire ni du manger,

dit Ixe.

Et il plante. Le couteau. Dans la langue d'Ygrèque.

Ygrèque sort de la baraque. Sans sa belle gueule l'intensité dramatique du tableau faiblit. Retour de Lydia dans la pièce à vivre.

Elle porte son imper rouge, se sent mieux, est extrêmement pâle, il y a quelque chose de shakespearien dans son port de tête.

L'air Cordelia, fille de Lear, qu'affiche à son insu Lydia, fait se lever Ixe qui se retrouve face à elle. Un homme frappe une femme, la femme s'écroule, rideau. Pas de rideau ? Pas de Ah ! dans la salle ? Doublevé mange la glace moka, cul sur la cuisinière. Vé a les mains sous l'eau, il fait la vaisselle. On le sent désespéré. Doublevé pose son gros regard sur le corps de Lydia qui, au sol, se recroquevillant, geint. Puis se dresse sur quatre pattes, elle veut faire front. Relève la tête, Lydia, met-toi debout. Ixe balance sa chaussure noire de combat dans le postérieur de Lydia. Doublevé met en bouche un reste fondu de glace/café, il aimerait roter ça ne vient pas.

Doublevé est amateur de films de torture ça le fait bander il les regarde seul sur son ordinateur allongé sur le lit. Ensuite il met du Vivaldi, un cd que lui ont offert les potes pour se foutre de sa gueule, Vivaldi que Doublevé écoute après chaque vision de film, ça le console de n'être pas bourreau. L'être, ce serait noces perpétuelles de la bite, ce serait top.

Vé fixe le mur face à lui. Sa mère, ici, est venue étudier. Elle a repris des études d'infirmière, raté sa première année, est passée à la formation sage-femme, a échoué à un examen celui de Monsieur Trouduc qui avait mal ce matin-là à la molaire mâchoire supérieure se faisant du soucis eu égard à des vacances en Grèce qu'il préparait depuis un an, il se disait, Monsieur Trouduc Il n'y a pas de dentiste en Grèce ou bien des incapables ou bien des trop chers, pendant ce temps la mère de Vé débitait le résumé du cours, elle suait, ça commençait à sentir.

Trouduc a mis quatre sur vingt à l'examen de la mère de Vé qui retournera aide-soignante malgré ses efforts pour autre vie.

Avant ses deux échecs étudiants elle aménage la baraque pour s'y sentir bien. Les heures passées à étudier, de cela Vé se remémore tandis que le coccyx, endommagé, de Lydia, déclenche un film dans la tête de celle-ci où Loïc mange une hauteur invraisemblable de carottes mises en pièces.

Accablée par la vision de ce type brave qui est son mari pour toujours, Lydia éprouve un grand besoin d'alcool. Elle se lève, c'en est stupéfiant, même Ixe laisse venir. Elle a mal, elle dit :

- File à boire. Du costaud.

Le poignard dans les yeux de Ixe ne fait pas le poids face au sabre dans ceux de Lydia. Ixe dit :

- Qu'on sorte le whisky.

Dans le corps torturé de Lydia se déploie une petite mauvaise tonitruante musique, l'intuition qu'elle gagnera elle ne sait pas quoi elle ne sait si la victoire sera réellement emportée, l'intuition est là. L'intuition nous parle d'espérance. On se fiche de savoir où mènera l'espérance, on sait qu'elle éclaire le chemin c'est tout. Quelque soit le chemin. L'espérance est *porte-bonheur*. Le bonheur est fragile il a besoin d'être porté.

Lydia se dirige vers la table, claudicant. Elle tire à elle une chaise, la porte s'ouvre, Ygrèque entre. Lydia regarde Ygrèque. Un regard pauvre minable abattu, Ygrèque y plonge les mains, elles caressent le dénuement de Lydia.

Lydia s'assied, baisse la tête, la redresse. Regarde autour d'elle, fait connaissance de la pièce, pour la première fois. Ygrèque rejoint Vé à l'évier, Vé sur le dos duquel Ygrèque pose une main attentive. Attentive à quoi, pauvre con, dirait Vé s'il n'y avait ce grand silence à gueule de loup tellement que les mots ne sortent pas de leur terrier. Les mots ont peur. Ils se cachent. Si les mots n'ont plus cours, on est mal barre.

Ixe pose devant Lydia un verre, rempli de moitié, avec une sorte de respect. Lydia octroie à sa main gauche de se laisser attirer par le frais du verre *englaçonné*. Ixe a pensé aux glaçons. Ygrèque se tourne sur Lydia. Il voit son dos d'imperméable rouge sang. Ressent une manière d'absurdité. Quand l'absurde se glisse entre la réalité et notre désir, c'est mauvais, ça. Faut être vigilant.

- Madame,

dit Ygrèque, se dirigeant vers la table.

Ygrèque, je le trouve beau. Il se tient droit. Il y a du mystère dedans ce type. Il croit n'être pas doté de mystère, sa vie est programmée (dix ans de tôle ?), petit il sentait en lui ce désir fou de casser la baraque malgré la gentillesse des frites maison, où est le mystère ? Qui voit du mystère, hein ??

- Ne l'appelle pas Madame,

dit Ixe.

Ixe est assis à droite de la femme, dos à la porte d'entrée. Il joue avec un carton. Il attend la suite de ce qui sera prononcé par lui.

Il se lève. Doublevé rote enfin, se dirige vers le fauteuil où il s'allonge, ferme les paupières. Un de moins.

Doublevé on ne sait trop s'il va réagir. Il ne réagira pas. Mais Ygrèque. Ygrèque vient de balayer l'idée/dix ans de tôle. Il a vu par l'ouverture, placée au dessus de l'évier, le bleu d'encre de la nuit. Un merle chante. Le rouge de l'imperméable sur la femme constitue une note picturale dans un tableau qu'Ygrèque trouve harmonieux, ce compris son propre corps. Pas de tôle pour le corps d'Ygrèque. Plutôt la mort.

La mort passe dans l'esprit d'Ygrèque sous la forme d'une idée.

- Ixe je te connais depuis douze ans,

dit Ygrèque à Ixe.

Ixe : Et alors ?

- Nous ne voulons pas, dit Ygrèque, ni toi ni moi, d'une vie à

travailler. Une maison une femme des mioches. La vie en nous est plus grande que cela.

Ixe : Cesse avec ta poésie.

- On s'est dit On enlève quelqu'un pas pour le fric non, comme ça librement.

Ixe : On n'a pas dit *librement*.

- On a dit qu'on le ferait. Que peut-être on écrirait aux journaux.

Ixe : Oui, *peut-être*.

- On garde cette pouffe quelques heures, dit Ygrèque à Ixe, tu la baises, tu l'abîmes...

(Lydia boit une gorgée de whisky)

... dans moins de vingt-quatre heures on la relâche. Son corps de bourgeoise portera le seau des vengeance. La blessure du monde en fera l'éclopée de.

Ixe : cesse.

Lydia lève les yeux sur Ygrèque debout sur sa droite entre Ixe assis et elle assise également. Un regard non intéressé. Qui ne demande rien. Ygrèque plonge pour la seconde fois dans ce regard-là. Il y trouve du sang. Beaucoup. Cela l'étourdit.

Ixe tripote le morceau de papier sur la table. Il réfléchit.

Il éprouve un coup de mou.

- Qu'elle retourne dans la chambre.

Ixe tend son regard à Lydia. Il poursuit :

- Vous demanderai une tranche de jambon à Vé qui se trouve derrière vous.
- Y a plus de jambon,

qu'on entend.

- Et bien elle ne mangera pas. Cette fille est d'une banalité désemparante ça ne se dit pas *désemparante* je m'en fiche, dit Ixe se levant, claquant la porte du coin dormir, tapant du pied dedans. Elle perdra du poids cette conne. Quand elle aura la peau sur les os on la rendra. La peau sur les os, comme les gosses des bidonvilles. On photographiera une pancarte où il sera écrit : Affamons les peuples, vive le grand Capital. Elle bronchera pas sur nos identités parce que, sinon, on descendra sa famille. Elle saura ce dont nous sommes capables c'est pourquoi il nous faut en être capables. Objection ?

Ygrèque sait que Ixe aurait rêver être juif. Comme Marx. Une communauté d'âmes dont ne peut se revendiquer Ixe dont le père est issu d'une famille de paysans installés depuis cinq siècles à La-Chapelle-Drancousse, village cul de sac situé dans le trou du cul de la France qui est en passe de devenir le trou du cul du monde, la mère étant originaire d'un bled à vingt kilomètres de là, fille de médecin, épouse du peintre alcoolique qu'est le père de Ixe. Être juif, la peau sur les os, cela a du sens pour Ixe qui aurait rêvé de grand-parents gazés.

Ygrèque est soufflé par la réplique de Ixe. Qu'est-ce qui lui prend. Ygrèque perd ses marques.

Vé dépose devant Lydia une double tartine beurre confiture que Ixe retourne à Vé, toujours cette lenteur devant laquelle on ne peut que s'incliner. Ixe a la tête d'un juif, pas d'un auvergnat. C'est ça le drame.

Vé se traîne au coin cuisine avec l'assiette comme si de rien n'était. Vé est toujours comme cela, il agit sans passion. La passion, il a vu ce que ça donnait sur sa mère elle torche des culs elle qui se rêvait infirmière. Faut pas être arrogant avec la vie. Soit elle décide de vous donner ce petit quelque chose broyant de temps à autre la lassitude de n'être que vous-même, ou la vie elle vous donne rien. Vé, sachant cela, que la vie n'est pas disposée à lui accorder la surprise d'un bonheur, boit. Comme Doublevé, qu'il n'estime pas.

Vé boit avec conviction. Son jardin secret, c'est l'ivresse. L'ivresse, on le dirait pas à voir Vé si ordinaire, l'ivresse mène Vé à des rêves merveilleux. Vé éprouve à l'endroit de l'ivresse une gratitude sans bornes.

Ygrèque a dit l'autre soir à Vé, ils étaient rien qu'eux deux Si tu t'installes dans cette complaisance, sûr que la vie n'aura rien à t'apporter de brusque.

Ygrèque pensait à soi, disant cela. A sa désespérance gigantesque. Un raz-de-marée qu'il ne parvient pas à contenir. Sous le prunier qu'il planta naguère avec son père dans le jardin, Ygrèque a enfoui deux cent mille euros de diamants. Il a braqué le bijoutier, seul, avec une facilité qui ne l'a pas même désarçonné.

Aussi fut-t-il curieux quand Ixe lui a parlé de rapt humain.

Lydia se lève, se dirige vers le coin dormir.

- Madame,

dit Ixe, assis.

Madame poursuit son chemin. Ixe se dresse, il est monté sur un ressort, c'est juif ça pas auvergnat. Il arrache l'imperméable de la fille, qui tombe, pour la seconde fois.

- A poil,

il intime.

Lydia est affaissée sur le seuil de la chambre, on voit son dos on dirait une plate-forme pour hélicoptère, insecte/acier se levant de terre grâce au couple de couteaux fixé au dos. Lydia se relève. Ygrèque ferme les yeux, Vé se tourne vers l'évier.

- Une brave petite que nous avons là, dit Ixe. Quatre kilos de moins la rendront baisable. Quinze kilos de moins, nous gerberons.

- Quinze kilos,

s'écrie Vé, se tournant sur Ixe.

- Oui M'sieur,

dit Ixe dans un sourire.

Vé et Ixe se sont rencontrés à la buvette du terrain de foot, au village. Vé est sportif. Ixe était là pour voir s'entraîner son jeune frère. Ixe se fiche de son jeune frère, qui a la lumière dans les yeux. Il était là par dépit, Ixe. Il trouve le foot con vulgaire analphabète quand il a vu Vé il s'est dit Tapons-nous de l'analphabète. Entre eux c'est devenu un copinage à l'insu de Ixe qui se prend pour une tête pensante. Vé cuisine bien, surtout les jours de match à

la télé. Comme Vé est pris de sympathie pour Ixe, il invite ce dernier les soirs de match avec une telle bonhomie que Ixe se contente d'être indispensable pour Vé. Dans indispensable il y a *penser*.

Lydia se tient debout devant Ixe, légèrement recroquevillée. Le coccyx flambe, la douleur irradie jusqu'au cerveau. La nudité, à ce moment-là de sa vie, Lydia s'en fiche. La douleur est intense son cerveau explose elle a peur. Une peur ankylosée par la culpabilité, la voilà celle-là pointant sa langue. Si seulement j'avais aimé Alechenkaia, se dit Lydia. Pour oublier Alechenkaia Lydia regarde Vé qui regarde Ixe. Ygrèque a les yeux baissés.

- Retourne sur ton lit,

dit Ixe à Lydia, comme on parlerait avec tendresse à l'enfant qu'on vient de gourmander.

Lydia sait.

Que ce type a l'intention de la faire souffrir.

Il y a les autres. Pour les autres, Lydia va à son lit, s'y allonge, recouvre son corps du couvre-lit. Pour les autres, Lydia la joue modeste. Les hommes, ça les désarme, une femme qui se tait.

- Jette à terre la couverture,

dit Ixe, en direction de la femme.

Lydia pousse la couverture hors du lit. Elle attend. Il s'agit de petites tracasseries. Elle est plus forte que cela. Tas de carottes. Elle sourit, Lydia, à la vue fantasmée de Loïc devant l'assiette, qui se demande où est sa femme. Au boulot on a du lui dire Lydia a quitté le théâtre. Lydia ressent une telle affection pour son petit mari. Affection refroidie à l'instant par eau glacée. Réflexe : se lever. La main de Ixe empêche. Ixe se penche à l'oreille de la femme, dit: Tu vas crever.

Le corps de Lydia grelotte. L'esprit de Lydia peut rien y faire.

Devant l'assiette de carottes, Loïc prend la décision d'appeler la police.

Que vient faire Barbara dans ce bordel? Un jour que les copains dans la pièce s'insultaient, tandis qu'à la radio était interviewé un écrivain célèbre, Ygrèque avait pensé Les gens ne se doutent pas que leur voix puisse constituer le décor d'un inceste d'une violence des corps d'une tristesse des cœurs, Sur la longue route qui menait vers vous j'allais le cœur fou Le vent de décembre me gelait au cou. Vé sort de la pochette extra plate un vinyle sur lequel sont gravés des chansons de Barbara. Voix disparue, les mots demeurent, ils ont cinquante ans ils sont neufs l'art est surprenant tout est de l'art, le droit la médecine l'économie.

La médiocrité des sentiments a des répercussions. Une colère, un oubli, la médisance. Ygrèque ressent quelque chose de fort à l'égard de Vé. Ygrèque est pourvu d'une qualité. Il est reconnaissant. Une prof de religion, quand il avait douze treize ans, dont il ne se souvient pas du nom, disait Doit-on remercier Dieu pour l'eau, les arbres, les animaux ? Remercions l'eau, les arbres, les animaux sans passer par Dieu, elle disait, Dieu c'est l'amour, l'amour nous le devons à la matière, même rêvant nous rêvons de *quelque chose*. Madame Luce. Un truc comme ça. Une grande blonde sans corps. Une vraie tête, cette femme. Un peu froide. Des lunettes. Mon plus bel

amour c'est vous.

Vé ne se tourne pas sur la scène. Doublevé roupille, Ixe prend une douche, Ygrèque regarde en direction du coin dormir. Il y entre. Il demande : Qu'est-ce qui vous fait rire ? Lydia répond que la chanteuse Barbara est son remède contre le trac.

Lydia a le trac quand elle entre en scène. Que faites-vous dans la vie, demande Ygrèque, épaule gauche posée sur le chambrant de porte. Dans la vie ? elle dit, Il m'arrive un truc stupide, un cauchemar on appelle ça, et vous ? Lydia tourne le visage sur Ygrèque. Ygrèque dit : Excusez-moi. De me voir nue ? elle dit. Excusez-moi, il répète, dans le geste de s'en aller. Regardez-moi, dit Lydia. Ygrèque se tourne sur elle. Ce qui nous arrive m'échappe, il dit. La campagne est belle par ici, il poursuit, j'ai bien mangé, j'ai des potes, vous êtes balaise où est le mal, quand tout est beau où est le mal ? Ygrèque frappe du poing contre le chambrant cent pour cent sapin, s'en va.

- J'ai froid,
dit Lydia.

Ygrèque enfle une veste beige à col brun d'agneau, sort de la baraque. La nuit est presque tombée, elle ne gît pas, elle se traîne, diamant autour du cou – la lune. La lune, sereine, souffle à l'oreille de la nuit Abandonne-toi. Alors la nuit se couche, triture un instant le pendentif, qu'est la lune, autour du cou, ça y est le soleil fiche le camp. On est tranquille toi et moi, dit la lune à la nuit assoupie. Pourquoi faut-il toujours que tu dormes, c'est pas drôle, elle ajoute.

Ygrèque pleure sur le chemin dit Tienne du Baudet. Un parfum de fleur l'empêche de penser. Ygrèque sent que ça monte. La mort de son père, la présence de Lydia, le jambon. Ygrèque appuie sa main droite sur l'écorce d'un arbre deux mètres de hauteur, vomit. Une fois, deux fois. Sa tête fait mal. Il va mal. Une telle souffrance.

Ygrèque marche. Après cinq minutes (qu'a ressenti Lydia pendant ce temps ?), son corps lui permet de penser. Sa désespérance est si forte. Plus forte que lui. La désespérance, main sur la nuque de Ygrèque, lui fait boire la tasse. Bientôt Ygrèque se noiera. Dans l'indifférence. L'indifférence des arbres, de l'eau, des animaux. Quand quelqu'un meurt, ça ne fait pas de bruit. Ce sont les vivants qui font du bruit. Plus ils font du bruit plus ils se sentent vivants.

Ygrèque pour Lydia ressent un attrait. Il rebrousse chemin, dévale à toutes jambes le Tienne du Baudet, jambes qui se déploient merveilleusement. Entre essoufflé dans la baraque. Les trois potes jouent aux cartes. Ils sourient. Sur un air de trompette à la radio.

C'était rien qu'un cauchemar.

2.

Lydia l'entend comme on obtient récompense : Vé, tout proche.

Son corps est lâché. Elle ouvre les yeux. Les referme. Les rouvre. La nuit dedans dehors. Une nuit calme comme Lydia en a connu tant.

Lydia est tête en l'air. Elle n'a pas d'ambition. La nuit, Lydia savoure l'instant.

- Oh, vous êtes éveillée,

dit Vé, assis à côté du lit coudes sur genoux, visage penché sur l'oreille gauche de la fille.

- Je vous apporte de quoi vous sustenter,

il dit.

Lydia pense : *sustenter*. Elle aime les mots.

Elle sniffe l'odeur de chair animale, salée, froide. Se dresse. Vé l'y aide. Le corps de Lydia, nu, a été couvert d'un drap. Vé s'en va, revient avec une chemise qu'il tend à la femme.

- C'est moi qui suis de garde avec Doublevé, le gros, dans le canapé. Il dort.

Lydia enfle la chemise.

- Celle de Sébastien, dit Vé. Sébastien c'est Ygrèque. Un jour quelqu'un a dit On n'est que des chiffres. Ygrèque a dit Soyons des lettres. On n'est pas allé jusqu'à Z.

- Z ça fait Zorro,

dit Lydia, boutonnant la chemise.

- Vous avez de l'humour c'est bien,

dit Vé.

Lydia jauge le contenu de l'assiette. Sourit. C'est beau. Elle se souvient du pakistanaïsi lui tendant la monnaie. Envie de bière.

- Vous avez soif ?

demande Vé.

Lydia tourne le visage vers le garçon. Vé ne baisse pas les yeux. Il regarde Lydia. Il attend quelque chose. Nous attendons tous quelque chose.

- Une bière, tu aurais ?

elle demande.

Ve se lève. Le tutoiement en fait un gamin. Lydia est une artiste.

Je ne vous fais pas mon laïus sur l'intelligence des artistes. On est avec Lydia, merde. Les écrivains ont l'ego surdimensionné. Ils inventent des histoires se prennent pour des dieux.

Je porte long cheveux noirs. J'ai accroché bracelet de faux argent autour de la cheville gauche ce matin après que mon mari ait ronchonné à propos du ménage auquel je voudrais le voir contribuer.

J'écris des livres qui ne sont pas lus, que je ne fais pas lire, sauf que, lectrice -teur, ça a changé, tu es plongé dans *Lydia* -tiré à trois cent exemplaires ?

Qu'elle fasse de l'autofiction qu'elle nous emmerde pas avec ses digressions qu'elle se contente de raconter l'histoire, BORDEL.

(Ton mari, lectrice, fait-il le ménage ?)

Une douleur, faible, à peine s'en plaindre, transmet au cerveau de Lydia que la chair a mal quelque part dans le vaste réseau d'artères d'os de tripes de cartilage. Lydia se dit Pourvu que rien de cassé. Quand on exerce le métier de Lydia, il est indispensable de pouvoir se tenir droit on a trois cent, cinq

cent, mille, deux mille paires d'yeux pointés sur soi.

La bière fournie par Vé lui semble bonne. Ce n'est pas une pils sous-marque. La cannette vert nacré est étranglée par la main droite de Vé. Les yeux de Vé regarde avec candeur la femme en train de boire, il sourit toujours, petitement, je l'embrasserais. BORDEL.

- Ixe vous a fait mal ?

il demande

- Je suis un cobaye ?

elle répond.

- Pardon ?

- Vous êtes capable de prononcer ce mot,

elle dit.

- Pardon ?

il répète.

- Apporte m'en une autre tu veux bien ?

dit Lydia.

- Je dois ressembler à une vieille femme,

elle renchérit.

- Oui, un peu,

il dit.

Les deux êtres se regardent. Ils pouffent de rire. Vé se dit, se rendant à la cuisine, jetant un regard inattentif en direction du gros qui continue de dormir Elle est sympa cette fille.

La chemise de Sébastien Ygrèque le beau gosse laisse entrevoir le pubis de Lydia debout les poils fleurissant par dessus, elle se rassied sur le lit, tire sur son sexe le drap.

Elle se relèvera, saluera le bodybuildé charmant, quart-mondesque mais charmant, sortira, frappera chez quelqu'un au village, retrouvera son mari. Loïc dira On appelle les flics ? Non, répondra Lydia ça m'a fait du bien il fallait qu'il m'arrive quelque chose. Pourquoi ? aurait demandé Loïc, Pourquoi le fallait-il ? Lydia aurait dit Je m'envoie un gars qui ne me plaît pas, depuis le début des répétitions, un type pas *fute fute* qui ne m'émoustille pas, j'étais partie pour une pose entre nous, Loïc, pour des coïts ininterrompus, déclarations d'amour, baignades nues. Râpé. Je suis une médiocre visionnaire j'ai pensé qu'un Maestro serait fasciné comprends-tu ? Le regard froissé de Loïc aurait parlé pour lui, dans ce regard Lydia aurait lu *Oui, ma femme*.

Il fallait ces mots que je viens de dire pour que tu me regardes à nouveau, aurait riposté Lydia.

Discussion (néo)classique autour de l'adultère.

- Mangez,

dit Vé, revenu avec une *seconde* cannette.

- Vous me laisserez partir ?

- Mes potes sont cohérents ils vous tiennent jusqu'à demain.

- Mais...

Vé s'en est allé.

Lydia croyait pouvoir le faire tourner autour du doigt. Elle se sentait supérieure.

Lydia daigne alors porter attention à son assiette, des asperges y forment cercle. Deux pois font office d'yeux. Avec la mayonnaise, le crétin a tracé un sourire. Un sourire, c'est ce que voit Lydia. La pointe de ketchup à la base du cou, elle n'y fait pas gaffe.

Les larmes envahissent les orbites de Lydia. Les glaciers fondent la mer monte. C'est irréversible.

- Monsieur,

elle demande.

Vé s'active à la cuisine. Il est méticuleux.

- Que voulez-vous dire par *cohérent* ?

- Vous voulez une autre bière ?

il dit, approchant.

Vé retourne à la cuisine, tablier ceignant la taille. Lydia entend le frigo s'ouvrir, sons inutiles portés au cerveau par les sens, et pourtant. Il y a du désir dans le corps de Lydia. A raz bord jusqu'au trognon. De la violence. Elle qui a toujours été heureuse, bien habillée, bien cultivée et tout.

- Je ne sais pas ce qu'ils entendent par là. J'ai pas mon bac,

dit Vé, décapsulant la bière avant de la tendre à Lydia, qui devra pisser.

- Mon truc c'est les salles de muscu, dit Vé. Si j'avais pas ça je serais alcoolique. Mon père est alcoolique. Mes potes sont raisonnables avec l'alcool. Vous imaginez pas le cadeau. Doublevé, il a tendance. Mais on est là, on surveille.

- Vous faites quoi dans la vie ?

elle demande. Tant d'ivresse réclamée par son âme.

- Muscu,

il répond.

- Ne partez pas.

- Ah et je travaille comme apprenti. Pour un oncle plombier. Pas des masses de boulot en ce moment.

Vé soupire, il s'assied. Lydia lui tend la cannette dans un geste fraternel genre T'en veux ? Où a-t-elle fait apprentissage de cette décontraction ? Elle est séquestrée, bon dieu.

Loïc au policier affirme que sa femme et lui sont en bons termes. Il raccroche. Timothée son fils est chez son copain Oscar. Loïc voudrait parler à quelqu'un. A qui.

- Tu le connais bien, ce type ?

dit Lydia, désignant le canapé. Aïe. *Type*, Vé ne va pas aimer.

Ce à quoi Vé répond bravement (il y a des gens non susceptibles, patients, gentils, dont le sex-appeal n'est pas l'apanage mais qu'il faudrait recommander aux petites filles à la sortie de l'utérus), Vé répond Depuis l'enfance.

- A l'enfance on pardonne les défauts, elle dit, asperge en bouche. On se dit que les défauts foutront le camp avec l'avènement de la raison.

Vé se penche en direction du visage de Lydia.

- Vous faites quoi dans la vie ?

Ne fais pas ton intello, dit Lydia à Lydia.

- Dans la vie professionnelle, immobilière, familiale ?

elle demande.

T'es pas sur une scène à te remémorer Maestro te plaquant le dos pour t'astreindre au baiser (tu avais failli pisser dans ta culotte mais non, tu jouissais).

- Pourquoi ont-ils rapté une fille comme vous ?

dit Vé, redressant le dos. Se lèvera-t-il ? Planter là Lydia jusqu'à demain ?

Que se passe-t-il dans sa tête, à Vé ? Tu le dis pas, l'écrivain ? Hé ?!

- Maman ? C'est Loïc.

- L'autre type, celui à la barbe, tu le connais aussi depuis l'enfance ?

Demande Lydia, considérant avec tristesse le vide de l'assiette.

- Fred est agressif quand on le réveille,

dit Vé.

Comme s'il était incapable d'ellipse, il précise :

- Si je me lève pour remplir votre assiette, Doublevé risque de se réveiller nous ne serons plus tranquilles.

Lydia dépose faïence au sol.

- Dans l'armoire il n'y aurait pas un slip, un vieux jean, que je puisse me lever ?
- Vous avez besoin de.
- Oui.

Vé a l'air navré. Il se met debout. Réfléchit.

- Dans l'armoire ma mère range des papiers.
- J'avais une robe.
- Ixe est parti avec.
- Une partie de moi, cette robe.
- Ixe a pour coutume de partir avec des choses qui tiennent à cœur.

Vé se rassied. Tire le drap plus avant sur le cou de Lydia. Lydia dépose le dos contre le mur plâtré. Elle dit :

- Mon fils Timothée, enfant, était difficile. Le soir, impossible qu'il dorme. Nous l'avions dans les pieds. A vingt-deux heures je m'allongeais dans mon lit, le gamin et son père y dormaient. J'étais trop faible pour lire. Je m'adossais comme ceci. Je n'avais pas le courage de descendre en cuisine pour m'y sustenter.

Sustenter.

- Vous comprenez, ils se seraient réveillés.

Vé se lève, revient avec un pain en son entier, un paquet de beurre non entamé, un camembert.

Lydia chuchote Il ne s'est pas réveillé ?

Vé : Doublevé il est comme ça.

- Comment ?
- Il n'aime pas qu'on désobéisse aux ordres.
- Quels ordres ?

- C'est un fils obéissant.

Elle a compris, va.

Tu es frotte ta chaussure, Vé, tu n'es pas à l'aise avec les mots, les mots t'en as honte, tu trouves que ça donne rien sortis de ta bouche.

- On le battait, Fred ?

elle dit.

- Jusqu'au sang.
- J'aime le rouge,

elle dit.

- Ne pensez pas à votre robe. Il ne vous la rendra pas.
- Tu dois me trouver quelque chose ou il aura envie de me baiser.

Vé lève le regard sur Lydia. Le regard de Vé : une aube grise laissant place au soleil. Lydia sourit. Avec ce type dans les parages, il ne peut rien lui arriver.

- Faut que je dorme,

dit Vé.

- Pas trop loin,

elle demande.

- T'inquiète, ils te toucheront pas.

Il part.

Lydia s'enfonce dans le lit, rabat sur elle le drap. La nudité la tient en alerte. Il fait calme. C'en est poétique. Un tel calme, elle n'a pas chez elle.

Lydia travaille dans la musique. A la radio, adolescente, elle écoutait sur France Musique une émission consacrée à la biographie des compositeurs. Des êtres à fleur de peau, jamais sûrs d'eux, hués, adulés, tourmentés.

Elle a pris des cours de chant. Son père a dit Lydia, dans le métier si tu veux sortir du lot si tu veux n'être pas quelqu'un d'ordinaire, il te faut ou être géniale ou avoir les pistons comme Aloysia avait Wolfgang.

Lydia a ce rapport-là avec son père : franchise. Ils se parlent d'égal à égal. La sœur de Lydia est tellement féminine. Son père est fasciné par la sœur. La sœur de Lydia représente la femme que son père aurait aimé avoir. La mère de Lydia : tête de linotte éperdument optimiste. Pas charnel, ça, l'optimisme.

Le passé, Lydia n'y pense pas. Lydia repousse le passé chaque fois que celui-ci pointe l'épaule. Lydia chasse le passé qui fut sien, sans ménagement. D'égal à égal.

Elle se lève, drap entourant la taille. Pénètre dans le coin à vivre. Sur la droite, avise le corps de Vé assis dans le fauteuil une place, jambes par delà l'accoudoir. Vé entend Lydia, se redresse. Elle a cru qu'il la regardait déambuler, cela a provoqué un truc chez Lydia, une sensation, une frayeur/vertige.

- C'est où ?
- Ne le réveillez pas.
- Promis.
- Tout droit, porte brune.

Vé est inquiet. Lydia, elle, avance dans l'obscurité. Comme une petite fille. Cette candeur qui s'empare de Lydia, c'est bon. Elle a envie de s'esclaffer. Petites, elles faisaient des virées la nuit dans la cuisine, sa sœur et elle. Lydia met du temps à chasser ce souvenir-là. Jusqu'au moment où elle a le cul posé sur la cuvette. Elle fait gaffe de ne pas pisser trop fort, question ouïe, Doublevé. Lydia ausculte le silence. Elle éprouve l'immense soulagement d'être ce qu'elle est. Ce qu'elle a toujours rêvé être, une personne consciente de ce qui lui arrive. Une fille pas dupe pour un sous. Une fille, dans le fond, inattentive aux dangers que recèle le monde. Le destin protégé Lydia. Il ne lui arrivera rien. Elle cherche la peur, ne la trouve pas. Petite, elle était dans son monde. Le contraire de sa mère. Lydia prononce à voix basse, après s'être torché le cul, s'étant relevée, elle murmure : *maman*.

- Mon grand chéri que t'arrive-t-il ?
dit-elle regardant Loïc son fils comme on regarde un tableau XVIIIème.
Avec esthétisme.

- Ma femme ne revient pas.
- Combien de temps que nous n'avons pas dîné en tête à tête toi et moi ?
- Maman, il y a un problème.
- Assied-toi. Cointreau, Porto, coca ?
- Je l'aime tu sais.
- Il me reste un fond de champagne.
- Ces derniers temps je ne remets pas la main sur moi.
- On trinque.
- Tu sais que je l'aime.
- Je l'aime aussi.
- J'ai besoin d'air.
- Elle de même.
- Comment sais-tu ?
- Quarante-cinq ans de mariage.
- Tu es une femme fidèle, maman. Tu viens d'afficher un sourire navré. Si. C'est quoi ce champagne ? Où est papa ?

Lydia se love en un rêve/sexe. Le passage de la bite est d'une douceur gustative. Lydia se ressert, la bite est consentante. Le corps de Lydia se cabre, se lève, piétine le corps de l'homme qui, il y a un fragment de temps ordinaire, la baisait. Lydia enfonce le pied dans le ventre de l'homme, retire le pied, maculé de rouge, fait lécher les doigts du pied à l'homme, qui suce. Le sang volcanise l'homme il en reste un tas d'os une peau de drap fripé. Lydia quitte la pièce blanche se dirige vers un ciel de mauve et d'or, l'or en un mince filet, le vent est froid. Lydia a chaud pourtant elle est nue, un oiseau picore son pied ensanglanté, ça fait mal, l'oiseau est bleu avec des filets d'or sur les ailes Lydia n'ose bouger.

- J'ai fait du café.

Lydia se redresse si vite que Vé s'en trouve surpris. Lydia regarde l'homme au tablier. Elle chasse de la tête le désagrément de se réveiller sur le lieu de

la séquestration. Boire un café est un geste qui en amène d'autres, routiniers. Elle lutte, Lydia, assise sur le bord du lit, elle lutte contre l'idée que quelque chose de définitif est entré dans sa vie, sa vie confortable, qui va de soi, Lydia si gâtée. S'il vous plaît. Merde, elle se met à pleurer.

- Il y a du soleil, ce matin, dit Vé. Ils annoncent de la pluie.
- Comment je fais, pour me lever ?

demande Lydia, ayant intimé à la peau de ses doigts de boire les larmes du visage.

- J'ai lavé mon caleçon ça vous intéresse ?
- Je prends,

elle dit de manière ingrate.

Vé tend à Lydia le *caleçon*, Lydia pense *short* : bleu clair rayé bleu marine, fines rayures. Spiderman elle n'aurait pas supporté.

Elle enfle la culotte se dirige vers la table. Le carrelage est froid. Le chaud du café suppléera. Lydia est d'ordinaire en amour de la première tasse de café. Comme une récompense injustifiée. C'est ça qui bien.

- Où est le garde-chiourme ?

elle demande, nez dans le bol.

La chaise possède des barreaux, Lydia y dépose les pieds.

- Je ne sais pas ce qu'est un garde-chiourme,

dit Vé prenant place à table face à la porte du coin dormir. Lydia est assise face à la porte d'entrée.

- Ce type est une brute. J'en ai peur,

elle dit, miaulant.

- Vous êtes qui pour parler comme ça ?

il dit.

- Comment, comme ça ?

elle réagit.

- En fille capricieuse.
- Vous aimeriez que je sois capricieuse ?
- Terminez votre café, ils préféreront vous trouver dans la chambre.
- Ce serait une bonne raison de me maltraiter.
- Nous ne maltraitons pas.

Lydia laisse la porcelaine lui brûler les doigts, cela rend son regard fulgurant.

- J'ai un fils, elle dit. Douze ans.
- L'eau froide, hier, c'était par nervosité. Ixe ne le refera pas. Ce matin nous parlerons de l'affaire. Si ça tombe vous serez auprès de votre même cet après-midi. Il sort de l'école à quelle heure ?
- Vous avez dit qu'il allait pleuvoir.
- Je trouverai un parapluie.
- Vous feriez cela pour moi ?
- Ne minaudez pas, Madame.
- Lydia.

Vé se lève, entreprend de débarrasser la table.

- Je n'ai pas mangé,

dit Lydia.

- Prenez un morceau de pain ouste foutez le camp restez sur le lit.

Lydia termine son café, qui est tiède, se dit La première chose que je ferai à la maison, un café, puis ce sera le vide, il n'y aura rien à raconter. Surtout ne pas remettre en question la vie. Je suis courageuse, j'exerce un travail que j'aime, mon mari est agréable, mon fils l'année dernière a séjourné dix jours en Irlande il est revenu a chanté Léonard Cohen avec un accent à pâlir, ce qu'elle était fière, ce que tu devais être fière Lydia, et aussi de l'ordre qui règne dans ta maison. Se méfier de la propreté. Les maniaques ont quelque chose à cacher. L'ordre des choses les rassure à propos de leur propre désastre Ouste partez, dit Vé, S'il vous plaît.

- Lydia.
- S'il vous plaît Lydia.
- Vé ?
- Maurice.
- Vous et Ygrèque êtes dans le coup par hasard. Non ?
- Sébastien est intelligent. Et puis.
- Hum ?
- Cela ne vous regarde pas.
- Qu'est-ce qui me regarde ?
- J'ai du mal avec les mots. Les miens les leurs les vôtres. Laissez-moi tranquille.

Vé regarde Lydia, Lydia voit en Vé une tristesse au corps d'enfant, mou, avachi, désolant. Déjà que dans le mot tristesse il y a triste si, en plus, c'est *désolant*. Recouche-toi, Loïc ne te laissera pas tomber. Vont accourir tes voisins tes collègues tes parents tes beaux-parents les flics le ministre un journaliste le ramasseur de poubelles le facteur un musicien un verre de terre un rayon de lumière.

Lydia est assise sur le lit tandis que Loïc écarquille les yeux en écoutant sa mère, Maud, elle a enfilé une robe rouge, la même que celle de Lydia, elle a offert la même à sa bru, les deux femmes s'aiment, elles sont amies, Lydia n'a jamais douté de l'amitié de Maud même quand Maud laissait passer trois semaines avant de prendre des nouvelles, qu'elle refusait de garder Loïc, non, cela n'est jamais venu à l'esprit ni au cœur de Lydia ce poison qui s'insinue, qui vous pousse dans le ressentiment, qui vous fait oublier vingt ans de complicité.

La robe rouge offerte par Maud, Ixe est en train de la chiffonner à pleine main assis dans sa chambre tandis que son jeune frère, ivre de la beauté du monde, joue une des Trois suites pour violoncelle d'Ernest Bloch.

A la robe de Maud il manque un bouton celui, doré, piqué de perles noires, que Maud face au fils tripote d'une main, l'autre main naviguant avec la coupe de champagne jusqu'à la bouche laquelle conte, dans un français moyen, combien il est bon de s'envoyer en l'air avec un homme autre que son mari.

Assise sur le lit Lydia observe ses pieds qu'elle trouve pas mal. Cette consolation de beauté anodine lui étirent les tripes.

- Je voudrais un autre café,
elle dit.

- Maurice ?

Maurice, Vé, arrive avec le café, tasse/sous-tasse.

- Pour peu on se croirait à l'hôtel,
elle dit.
Elle est heureuse.

Vé pose un vinyle avec un piano à queue dedans sur la platine de Muriel, sa
maman.

Chopin, Hélène Grimaud.

- Elle est jolie, cette fille,
dit Lydia, pieds se balançant dans l'air douillet d'un vingt-quatre octobre.

- Vous vous y connaissez en musique,
il dit.

- Ouais.

- C'était pas une question.

Bois ton café, Lydia, il devient tiède.

Je n'aime pas le café tiède, je dis à Lydia, tu n'aimes pas le café tiède.
Détends-toi. Tout se passera bien. Même l'atroce. Lève-toi, retourne-y.

Lydia, de retour dans le coin à vivre, dépose tasse/sous-tasse sur la table
débarrassée. L'endroit lui apparaît tel un décor de théâtre. La vraie vie ce
n'est pas ça.

Chez Lydia il fait toujours propre. Avec un seul gosse, vous direz.

L'être humain se souvient de l'époque où il ne possédait rien. La nature était
ensauvagée, des lois extraordinaires la régissaient, de survie, de
perpétuation. Aujourd'hui les humains que fréquentent Lydia Loïc Maud la
clique des occidentaux bon teint veulent vivre ne pas perpétuer. Vivre
consiste à gagner de l'argent, à chérir l'art (pour le citoyen Lambda l'art est
synonyme de divertissement), vivre consiste à avoir des relations sexuelles
épanouies. Si le corps n'est pas chéri, l'âme s'ennuie, l'âme culpabilise, l'âme
se noie. Loïc est un baiseur à la semaine, le soir de préférence, trois
positions. La journée il est charmant. Il fait de l'humour, Loïc.

- Restez dans votre chambre ou je vous y contraindrai.

Reculant vers le lit Lydia dit, visage offert aux vingt ans de Maurice dont
elle ne peut affirmer s'il est ange ou démon Je ne gagne pas bien ma vie dans
la musique, je n'aime pas plus que vous la musique, j'ai envie d'autre chose.

De quoi ?

Maurice ouvre la bouche, benêt, la réponse vient.

- Laissez-moi partir,

dit Lydia.

Soupir de Vé regardant Lydia, réponse volatilisée, un chien aboie. Celui de
l'oncle Armand, toute la journée attaché, ce n'est pas la dernière fois qu'on
l'entend tonitruer.

Vé s'assied sur la chaise disposée à hauteur de tête de lit, Lydia est assise sur
la couche, le temps s'arrête, elle a mal au ventre, elle flippe. Des années
qu'elle n'a pas flippé, Lydia. Qu'elle n'a pas autorisé le sort mauvais à entrer
dans le rouage de sa vie. Le côté optimiste à tout crin de sa mère détale pieds
nus de l'espace génique. Lydia est mélancolique, ces temps-ci. Ta thyroïde, a
dit un jour sa copine Nelly. Que nenni. Ce sont la nonchalance et l'amour de

la gaieté qui prévalaient toutes ces années, un bonheur qui recevait des brusqueries le bonheur revenait.

N'empêche, Lydia a peur. Elle craint plus que tout l'irréremédiable. L'irréremédiable qui foutrait en l'air la mécanique. Lydia n'est ni dupe du caractère quelconque de sa personne, ni ambitieuse. Plus elle vieillit plus elle capte avec intérêt ce que les philosophes nomment l'essence de la vie, se laisser attendrir par le rire de Loïc, les fraises par elle achetées sur le bord de la route, une interview à la radio, une suite pour violoncelle d'Ernest Bloch, le coup de fil d'une amie, la robe bleue électrique qui l'accompagne dans des moments-pas-roses.

Elle dit cela à Maurice, assise sur le bord du lit. Maurice se lève. Lydia continue de parler sans le scrupule de ne parler que de soi. Maurice est de retour avec leurs deux tasses remplies de café brûlant, tend la tasse, elle continue de parler, fixant ses pieds, le carrelage et puis les draps, jamais ses yeux à lui.

- Vous connaissez Charlie Chaplin ?

il demande.

- Il vous suffit de me laisser faire,

elle dit. Et :

- Je me lève je m'en vais on n'en parle plus.

- Bien sûr vous connaissez Chaplin. Il a écrit une poésie (Maurice sort d'une poche un bout de papier), Ygrèque l'a écrit un soir il s'apprêtait à le jeter j'ai dit Je peux lire ? Oh c'est du Chaplin, Charlot, tu vois ? a dit Ygrèque. Je vois qui est Chaplin/Charlot. Ygrèque n'est pas méprisant je ne lui en tiens rigueur, arrêtez de me supplier avec les yeux c'est non.

- Qu'est-il écrit sur le papier ?

- « Le jour où je me suis aimé pour de vrai, j'ai compris qu'en toute circonstance j'étais à la bonne place au bon moment ».

Maurice tend le papier à Lydia.

- L'été dernier, il dit, je nageais avec ma nièce, la fille de ma sœur. La petite s'appelle Huguette elle de grands yeux ils sont bruns. J'étais en train de l'essuyer après que nous soyons sortis de la piscine quand Ixe a pris une photo.

Lydia n'écoute pas.

- Je bandais,

dit Maurice.

Lydia croise le regard de Maurice au moment où celui-ci incline paupières au sol. Dans les yeux de Maurice Lydia voit une douleur. Un éclair bleu liquide chloré. Un truc tombant au sol dépourvu de forme. Un grand bruit que tait le silence. Lydia boit son café, encore chaud, elle s'en trouve reconnaissante et, tandis que son désir va à caresser l'avant-bras de Maurice, elle se contente de dire :

- Depuis, ce salaud fait du chantage.

Je me lève je dis Laissez-moi sortir. Je m'agrippe à la chemise de Vé qui s'est relevé il fait non de la tête.

Lydia se lève elle dit Laissez-moi sortir. Elle s'agrippe à la chemise de Vé qui

s'est relevé il fait non de la tête.

- Le monde est grand, elle dit, rassise. Le chœur dont je fais partie était en Angleterre le mois dernier. Quand nous avons atterri j'ai respiré un autre air j'ai entendu une autre langue un tas de choses ne ressemblaient pas à mon quotidien la manière qu'ont les filles de repousser une mèche, les façades, la couverture des livres, le goût du café, le.
- Taisez-vous, dit Vé. Faites semblant de dormir, la voiture se gare.

Lydia prononce à voix douce, comme on parlerait à un enfant endormi, elle dit : Le monde est grand, vous vous enfermez dans le vôtre vous me coincez dedans je rêve de m'évader de ma propre vie à cause du goût de l'absurde qui n'a pas le goût de la pluie, qui n'a pas de goût du tout, qui est un fantôme. Qui me terrorise.

Bruit de porte, deux voix d'homme.

Lydia dit, elle chuchote à présent, ayant tiré le drap jusqu'au dessus du nez Ça me plairait de vivre dans un autre pays, d'apprendre la langue qu'on y parle, je ferais partie du peuple, petit à petit. Je lirais les manuels d'histoire, cuisinerais les recettes, je me ferais baiser par les hommes. Quand l'absurde rappliquerait, quand le fantôme qu'est l'absurde susciterait en moi épouvante et dégoût, je quitterais le pays sans rien emporter que ma tête et mon cul. Je m'installerais dans un pays différent (Lydia n'entend plus les mots sortis de sa bouche), je serais pauvre, vulnérable, vierge, un nouveau-né voilà ce que je serais, j'ouvrierais à nouveau les livres, cuisinerais local, respirerais local, un jour je reviendrais dans mon propre pays.

La silhouette de Doublevé s'encadre dans la porte du coin/dormir. Lydia ferme obstinément les yeux.

- Elle dort, la chérie ?

il dit, se tournant vers le coin à vivre.

Lydia ne veut pas entendre la voix qui répondra, celle de Ixe.

- Ne l'appelle pas *chérie*, dit Ygrèque.

Lydia ouvre les yeux. L'air sort de sa cage. Dans l'expulsion du gaz carbonique fomenté par le nid d'alvéoles, le corps de Lydia s'abandonne. La sensation de se couler dans un point fixe du matelas comme le seraient un avalement, une reddition honteuse, une mort en train de se faire, sensation libérant Lydia d'une souffrance qui tenaille le bas droit de son abdomen depuis huit ans depuis le jour où Timothée est tombé d'un mur alors que Lydia était dans ses pensées depuis ce jour Timothée a un problème à l'œil droit il lui arrive de cligner des minutes interminables.

Ygrèque sourit. Lydia s'extirpe de la couche.

Elle n'est pas coupable.

Eux sont les coupables.

- Vous allez bien ?

Demande Ygrèque, avec une telle simplicité.

- Merci, oui,
elle se sent obligée de répondre.
- Avez-vous pris un petit-déjeuner ?
- Non.
- Je vous ai apporté un vêtement,
il dit, extirpant d'un sac plastique un pantalon repassé.

- Je vous laisse l'enfiler,
il ajoute.
Je vous laisse l'enfiler, que c'est joli. Un jour devra-t-on payer l'usage des mots ? Une nouvelle langue sera-t-elle imposée dont les mots seront brevetés ?

A table, ils la regardent, tous trois, se servir un café.

- Et bien ?
demande-t-elle de la façon la plus sexy qui soit.
Elle se sent laide.

Son corps ne va pas bien. Un petit rien. Cela irrite Lydia. Si son corps ne tient pas le coup, la voix sera punie comme le seront les autres membres de la confrérie corporelle.

Doublevé regarde Lydia avec rancune. La rancune dans les yeux de Doublevé fait oublier à Lydia qu'elle se sent laide. Elle tourne le visage vers Vé, lit dans les yeux de celui-ci quelque chose de définitif. La gêne eu égard à une petite fille qu'il respecte.

Comment Vé peut-il exprimer du respect pour Lydia alors qu'il est rien de moins qu'un queutard ? Lydia redresse le dos. Elle tend son regard à celui d'Ygrèque. Ygrèque regarde Lydia avec intérêt. Laissez-moi sortir, demande les yeux de Lydia. Elle baisse les paupières, gratte la table avec l'ongle du majeur droit. Doublevé se lève, ramasse dans le fauteuil un journal qu'il jette devant Lydia.

- Vous êtes déjà morte,
il dit.

Doublevé se rassied ça fait du bruit, avant qu'il n'arrive il faisait calme, Lydia connaît elle l'a recherché avant toute chose, des années durant, inflexible avec le bruit des avions des chiens des voitures des frigos. Inflexible ? Tu peux rien contre le bruit, Lydia. Tu dois t'enfermer pour cela et encore, les fenêtres de l'endroit seront triple-vitrées, le frigo aura pas vingt ans, tes gosses auront vingt ans, Chopin inondera l'abolement du chien voisin, les avions ne survoleront pas Frankfort Madrid Rio.

Lydia travaille le soir, répétition à quinze heures. Jusqu'à cette heure depuis des années Lydia est seule chez elle devant son ordinateur, sa tasse de café, sa radio et parfois elle est yeux ouverts dans son lit.

- Voyez ce qu'ils disent,
dit Doublevé.

Lydia a un gros chagrin. Un chagrin doux comme serait le poil d'un matou sous la main. Lydia fait durer la caresse de l'abattement.

- Elle sait pas lire,
dit Doublevé, reprenant le journal.

- « Le directeur d'une Scène nationale avoue le dépeçage de sa

maîtresse »,

il dit.

Lydia se souvient d'un autre chagrin. Timothée, seul de la classe à ne pas être invité à un anniversaire. Le gamin qu'on fêterait aussi bruyamment que s'il prenait la mer pour douze mois avait décrété qu'il n'avait pas envie de la présence de Timothée. Les parents s'étaient inclinés. Le chagrin de Timothée avait déposé une lourdeur dans l'abdomen de Lydia, poids équivalent à celui d'un chat castré.

- C'est quoi cette histoire ?

dit Doublevé.

Lydia ne s'empêche pas le sourire. Je suis bien, avec eux. Une pensée à l'état organique s'entretenant avec le corps. Du bout de l'index droit, Lydia pousse sa tasse vers l'avant. Ygrèque lui sert un quatrième café. Qu'elle boit. Elle entend un oiseau chanter, ressent l'impulsion de se lever, se contrôle, dépose la tasse. Elle dit Un type tue une femme, ne s'en remet pas, va chez les flics. Ça n'arrive pas à tout le monde d'aller voir les flics. Moi, je n'y suis jamais allée. Je crois que j'irai jamais, dit-elle, absorbant le fond de la tasse.

Doublevé se lève, dépose le journal sous ses yeux.

Lydia pense, avec paresse, avec désagrément Loïc aurait pu donner une autre photo de moi.

Lydia sent la colère mêlée à ce type d'impuissance qu'on appelle communément *faiblesse*. Sur la photo du journal, Lydia en effet tire la tête. C'était chez Charline Vonappre. Lydia s'ennuyait. Partout où qu'elle aille ces temps-ci, Lydia connaît l'ennui. Heureusement, il y a l'alcool. Si Dionysos n'était point pourvoyeur d'ivresse, l'homme d'aujourd'hui ne serait pas ce qu'il est, un remarquable gai luron dévoyé génétiquement (tant d'alcool dans le corps, de génération en génération, modifie l'homme, qu'on vienne pas me dire le contraire). Avec Dionysos, Lydia a parfois la libido volcanique. Et reste enchevillée à Loïc.

- C'est vous sur la photo, putain.

Elles en parlent avec les copines, de la tendresse intime les liant au mari, béatitude dans laquelle elles ne se sentent pas vraiment à l'étroit mais, comment dire ? Elles ont envie d'autre chose. Un coup de poignard ? L'attente d'un coup de fil ? C'est ça qu'il vous faut, les filles ? Le manque, la tristesse, le poids d'un destin qui comprend rien à ce que vous êtes ?

- Ne l'appelle pas *putain*,

prononce avec calme Ygrèque.

- T'as braqué une bijouterie, je te rappelle,

dit Doublevé.

Il arrive à Lydia, en présence d'un homme séduisant, de ressentir l'infléchissement de l'âme occasionné par le trouble. L'âme renifle le bruit mouillé de la terre, se roule dans le goût de l'humus, frotte le sexe dans le parfum des cieux. Bref, l'âme se trouve pourvue de sens. D'habitude, c'est là le privilège du corps.

- Rapport de ceci avec mon braquage ?

demande Ygrèque.

Vé se lève, donne un coup de poing, léger, dans le dos d'Ygrèque, passant

derrière lui (je l'ai vu faire, pas Doublevé).

Pour qui Loïc prend-il Lydia ? N'a-t-il jamais vu sa femme danser au cœur de l'instant furieusement éphémère ? Pourquoi sous-estime-t-il l'image de Lydia ? Les journalistes auraient pu attendre. Pourquoi la première photo venue, nom d'un bouledogue.

- J'ai braqué pour le goût du risque,
dit Ygrèque, du bout des lèvres, comme on dispenserait un sentiment du bout des doigts.

- C'est moi sur la photo,
dit Lydia.

- Je suis moche vous trouvez pas ?
elle ajoute.

- Tu parlerais pas comme ça en présence de Ixe, nom de nom,
dit Doublevé.

Qui tend une main à se servir un café mais non. Il veut du thé. Ce qu'il dit :
J'ai envie d'un thé.

Lydia sourit.

- Te fiche pas de ma gueule,
dit Doublecon.

Un tas de réponses arrivent en vrac à la bouche de Lydia, télescopent,
produisent un tintamarre rieur.

- Souris pas, nom de merde !
dit Doublevé, frappant du poing.

- Tu l'aimes très chaud, le thé ?
demande Vé, face bloc cuisine.

Doublevé se lève. Ygrèque, par une attitude d'indifférence, amoindrit le
souhait de colère de Doublevé. Vé, de même, affiche le flegme.

- On n'est pas entre copains, là,
dit Doublevé, mains aux hanches.

- Entre bandits ?
fait Ygrèque.

Doublevé prend la porte et s'en va. La voiture, dans laquelle il est monté,
s'éloigne.

- Faut la sortir d'ici,
dit Vé, déposant la théière sur la table.

Lydia ne bouge pas d'un cil.

- Je le sens pas,
dit Vé, prenant place à table.

- Il faut faire ça maintenant,
il poursuit.

- Ixe va arriver, il aura pris de la coke, Doublevé sera de son côté,
nous n'aurons pas le courage de nous démarquer,
dit Ygrèque.

Au mot *démarquer*, Ygrèque a levé les yeux sur ceux de Lydia. Les yeux de
Lydia sont ouverts. Les yeux de Lydia regardent Ygrèque.

- Elle reviendra,
dit Maud.
- Il lui est arrivé quelque chose,
dit Loïc à sa mère.
- Quel prédateur voudrait d'une femme de quarante ans ? Tu vois ça
dans les films, toi, des filles égorgées qui ont quarante ans ?

Lydia ramène à elle le journal. Regarde la photo. Une femme a disparu. La recherche-t-on ? Je suis ici, oh, elle dit, Lydia, dans sa tête. Personne n'a jamais entendu ce qu'elle avait dans la tête. Des rêves. Les rêves ne se racontent pas.

Vé : C'est votre amant ?

Ygrèque regarde Lydia qui a les yeux sur la photo.

Ygrèque : un amant ?

Lydia regarde tout à tour les deux garçons.

Lydia : qui ?

Vé : le directeur.

Lydia : il n'est pas directeur.

Vé s'empare du journal, l'ouvre, page trois, approche le visage de la partie droite en haut à gauche.

Vé : ils disent : Le directeur.

Lydia : metteur en scène.

Vé : « Le metteur en scène Alechenkaia dément s'être aperçu de quoique ce soit ».

Lydia : tiens donc.

Ygrèque : vous travaillez avec Alechenkaia ?

Lydia : qui est Alechenkaia ?

Sourire (charmant) d'Ygrèque.

Ygrèque : un grand metteur en scène.

Lydia : un mètre soixante-quinze.

Vé : un bon metteur, cet Alenchenmachin ?

Lydia et Ygrèque : non.

Lydia, à Ygrèque : comment vous savez ?

Sourire (oh charmant) d'Ygrèque : Ma mère a une amie qui travaille aux costumes, à l'endroit où vous dites exercer votre métier.

Lydia : Judith ?

Ygrèque : oui, Judith.

Lydia incline la tête imperceptiblement tout en tenant en son regard la jeune proie (qu'est Ygrèque), l'air de Nous appartenons au même groupe.

Lydia : vous auriez Holiday ?

Vé, fredonnant : Que je t'aime que je.

- Oui,
dit Ygrèque, se levant.

La voix de Billie plonge Lydia dans une confusion chaude. Massage de la fille au boxeur endolori.

Lydia est comme en vacances, du latin *vacare*, être sans. Elle pense à Loïc, l'oublie aussitôt. Il est des souvenirs qui ne s'agrippent pas. La mémoire,

dans cas-là, fait son intestin caoutchouteux qui ne retient pas. On chie mou, on s'affaiblit.

- Ils n'arrivent pas, merde,

dit Vé. Se sert une tasse de thé, qu'il porte à la bouche, pas si vulgairement que ça, c'est un bon type.

Je me sens bien avec eux. Pas envie que les autres débarquent. Je regarde Lydia. Qui est Lydia ? Moi ? Une autre ? Qui es-tu, Lydia ?

- Ces temps-ci je n'ai plus goût à revenir chez moi, dit Lydia. Mon bonheur ne me fait plus d'effet.

Billie Holiday.

- Le directeur du théâtre, dont je ne retiens pas le nom.

dit Ygrèque, revenu à table. Lydia :

- Jean-Michel Marchin. A vingt ans décide que désormais on l'appellera John. Attentif, séduisant, compréhensif. Tyrannique, caractériel, harceleur. Un jour je reviendrai chez moi mon bonheur me sautera à la gorge. Quand reviendrai-je chez moi ?

Ygrèque dit :

- Ce type prétend que.

Vé se lève. Les autres sont de retour. Bruit de moteur étouffé dans un hoquet burlesque. Qu'est-ce que Lydia se marre.

Ixe entre avec fougue. Il est de bonne composition. Pull bleu piscine dans catalogue où les façades sont blanches les sentiers d'un gris miraculeux. Doublevé emboîte le pas à son maître.

- Pains au chocolat,

lance Ixe, joyeux.

Lydia en a le cœur chaud.

- Qu'est-ce qu'elle fout là ?

demande Ixe ayant déposé les viennoiseries sur la table de pin made in Sweden.

Ygrèque va répondre, l'ironie affleure ses lèvres.

- Elle a rien à foutre ici,

repréend Ixe.

Ses yeux sont rouges, on dirait qu'il va mordre. Ixe n'est pas un garçon, c'est un vampire.

- L'amour universel rime avec solidarité, masse ouvrière, engagement collectif,

lâche Ygrèque, corps diletant.

Ixe se tourne sur Ygrèque. Sa main tremble. Le langage n'est pas un savoir, c'est un fait.

- Tu nous abreuves de communisme, reprend Ygrèque. Depuis trois mois tu n'as que ce mot à la bouche. Elle s'appelle, comment déjà ? Françoise. Tu la rencontres sous un abri-bus, militante de gauche, porte chaque jour une touche de rouge, foulard, maquillage, collants, lingerie, chaussures, c'est là son combat. Son combat réside dans une fidélité. Elle t'offre du chocolat aux noisettes entières, tu adores ça. L'entêtement modeste de la femme habitant sombre banlieue te bouscule.

- Va te faire foutre,
dit Ixe, se servant un café.

Ygrèque se lève. Il a le dessus.

- Va falloir trouver une autre idée que le corps affamé de cette Lydia, squelette sur lequel tu accrocherais une pancarte faisant mention aux gosses miséreux.

En arrière-plan Doublevé s'énerve.

- Bouffe et tais toi,

dicte à ce dernier la voix aigre de Ixe. Qui respire ostensiblement.

Lydia courbe la nuque. Elle a froid. Dès que l'humidité pointe son nez, Lydia chez elle allume un feu dans la cheminée. Ses pensées les plus futiles, les plus hystériques, les plus égoïstes qui soient se mêlent de danser parmi les flammes. La vie de Lydia danse.

Ygrèque profite de l'incursion prosaïque pour chercher le regard de Vé. Vé est là, immédiatement, à transmettre sa fraternité.

- Nous allons parler de ma rapine,

dit Ygrèque.

Ce qui amène un froid. Lydia se lève, elle a besoin d'une couverture. Ixe la harponne. Lui file une gifle. Les cheveux de Lydia volent dans l'air humide de la pièce plâtrée qu'une femme en espérance occupa jadis avant d'être reléguée au lavage de culs.

Ni Ygrèque ni Vé ne bougent d'un iota.

- Tu vas retirer tes vêtements, t'accroupir dans le coin de la chambre.

Tu ne te lèveras pas,

dit Ixe.

Il s'installe à table, boit un café, croque dans un pain au chocolat.

Lydia se dénude ici, pas dans la chambre. Elle brûle, Lydia.

Ygrèque regarde Lydia lâcher ses vêtements, détresse cent pour cent esthétique. On se croirait dans un film.

Pour le braquage de la bijouterie, Ygrèque a imaginé chacun des plans. Zoom sur la vitrine, musique, travelling, claquage d'une portière, jeans et tee-shirt avenants, prédominance des verts et du turquoise, flaques de pluie sur le bitume, une fillette passe avec un ballon rouge, non, trop bateau, un enfant pleure tiré par sa mère, c'est bien, ça.

- C'est quoi, cette photo ?

s'exclame Ixe, viennoiserie pelotonnée en joue droite.

Doublevé approche de la table son gros corps sa tête de mauvaise nuit.

- Dépecée par son amant ?

Ixe avale la boule de farine, d'eau, d'huile de moteur, se marre. Il boit, index accroché à l'intérieur du bol, lit la page première du journal sur lequel le titre en grand côtoie un visage de femme. Celle de leur prisonnière.

- La pute.

dit Ixe, d'un ton amical.

- Combien de fois, dit-il, j'ai écrit à des radios, des politiciens, des artistes, nada pas une réponse, là bordel suffit qu'on cueille une fille dans la rue. Pas besoin de talent. Être un groupe c'est tout. On parle

de ça dans les journaux comme naguère on affichait le visage de Mitterrand, bordel, faut pas que ça nous monte à la tête mais, champion ! Que dis-tu d'une bolo, Vé, arrosée d'un Médoc pour fêter ça ?

Vé ne sait que penser. La photo de Lydia l'impressionne.

- Vous n'allez pas vous dégonfler, dit Ixe. On fait peu de choses exceptionnelles dans la vie. On fera pas celle-ci à moitié.
- Tu t'inspireras de quoi ? dit Ygrèque. Témoignages de Nuremberg ?

Ixe ne saisit pas. Il boit une gorgée de son café.

- Sûr, il dit, on va pas laisser les intellos nous gâcher le plaisir.

Là, Ygrèque s'effarouche.

- Tu fais référence au fait que j'ai mon bac et pas toi, Gontran ?

Gontran est le nom –honni- de Ixe.

- J'ai pas mon bac, dit Doublevé, et Vé n'a pas son bac, lui c'est Ixe, et je sens que je vais te casser la gueule, Sébastien. T'auras pas de bolo si t'es pas gentil, on n'est pas des gentils, les gentils se font enculer on n'aime pas ça, se faire enculer.

Vé baisse les paupières. Il voudrait être ailleurs. Au parc Astérix.

Lydia nue. Seul Ygrèque la voit. Les autres ont oublié. Ygrèque ne lâche pas la vision du corps dénudé de la femme. Une vieille femme de trente-sept ans. De dos il ne saurait l'expliquer elle est parfaite, jambes serrées l'une contre l'autre, verticales, non fléchies, bâtons plantés dans un carrelage ignorant l'humus des jours heureux.

Les jambes collées offrent à la vue arrière une raie obscure rejoignant la fente du cul. Ygrèque éprouve l'envie non d'y introduire la main mais de s'y couler tout entier. La fente constitue un appel, celui d'un autre monde. Ce monde-là, pressenti, réjouit Ygrèque dont l'aplomb se trouve conforté.

- Nous ne pouvons la détenir plus longtemps,
il dit.

- J'affirme le contraire, voleur à deux sous,
réplique Ixe.

- Dessous féminin,
dit Doublevé.

- Mais c'est que t'as de l'esprit,
dit Ixe, immergeant la chair pâtissière dans le noir du café. Ixe fixe Ygrèque comme s'il ne l'avait jamais vu.

- Qu'est-ce qui te prend ?

demande Ixe à la lettre qui, dans l'alphabet, succède à la sienne.

- Ce doit être la bijouterie, dit Ygrèque, s'étant levé, mains aux poches. Moi j'ai ma dose d'adrénaline. Prenez un vélo, faites deux cent kilomètres, on en reparlera.

- Parler de quoi ?

demande Ixe, dont la couque au chocolat, imbibée, dégouline aux encoignures des lèvres.

- Tu n'as pas lu le journal (c'est Ygrèque qui dit cela).
- Tu n'es pas accusé tu portais un foulard,

dit Ixe.

- Il ne s'agit pas de cela.

Lydia se tourne sur Ygrèque. Elle porte le drap à l'avant du corps. Ygrèque voudrait lui dire Disparais. Il voudrait lui dire N'aie jamais existé. Il voudrait Toi et moi dans une buvette sur la plage à être, ensemble, désespérés. Ensemble. Je te raconterais ma vie. Depuis le début. Dans les moindres détails. Tu dormirais, recroquevillée sur le sable, poing fermé sur un drap de couleur rouge, le rouge du sang sous ta peau claire, le sang qu'on ne voit pas sous ta peau, le rouge de la vie. Je porterais un chapeau à larges bords, blanc, une chemise noire à courtes manches. J'aurais une jambe étendue l'autre repliée, je regarderais l'horizon, l'horizon est inutile il ne nous apprend rien, je me tournerais sur ton visage.

Lydia s'éclipse.

Les forces s'appauvrissent dans le chef d'Ygrèque. Une sorte de lassitude. Un manque de conviction. L'envie de dormir. Étendu contre elle. Sans désir. Comme sous la lune.

- Il s'agit que cette fille n'est pas n'importe qui, dit Ygrèque.

Le dos d'Ygrèque capte la crispation passagère de Vé.

- C'est qu'une pouffe, dit Doublevé, riant de ses dents jaunes.

Ixe se tourne sur Doublevé. Où as-tu appris le mot *pouffe*, il demande, sidéré.

- Ma cousine Laura, répond l'autre, comme mis à l'index.

- Ta cousine Laura, fait Ixe, prédateur.

- Ainsi cette fille n'est-elle pas comme les autres ? dit Ixe à Ygrèque.

Doublevé, pensant que c'est à lui que l'on s'adresse, répond que sa cousine a un chouette trou de cul que tous les trous de cul se ressemblent.

- Elle a été dépecée par son amour, dit Ygrèque, se sachant interrogé.

Ixe fait moue perplexe, il répète : Dépecée ?
Le franc tombe.

Comment traduire, en langue Punu des provinces de Ngounié de Nyanga, *Le franc tombe* ? Le franc ne monte pas au ciel. Ce n'est pas un ange. Le franc, sale truc devant lequel les hommes de bonne foi/grâce/poésie ne se trouvent pas sur le même pied que les gens cupides jouant à la bourse considérant l'homme pour obsolescence. Mais bon, être sur le même pied implique que l'on ne soit pas sur les deux. Pour danser il faut deux pieds.

Ixe reprend le journal. Les muscles sont tendus. Il respire difficilement.

- Ouvre la porte, il fait, en direction de Doublevé. Chien-chien s'exécute. Ce lui est un honneur qu'on lui donne des ordres.

Ixe se lève, mains vissées à la page de garde.

- C'est quoi cette histoire ?

il demande à quelqu'un qui lui confirmerait l'invalidité de ce qu'il vient de lire.

Ygrèque : John Marchin, directeur de la Trémuse, Scène nationale, se rend hier soir vingt-trois heures au commissariat pour y faire aveu d'un crime qu'il aurait commis fin d'après-midi.

Le cœur d'Ygrèque pédale à fond la caisse.

Y : L'homme avoue le crime de Lydia Chaspoing, ainsi que le dépeçage du corps. La femme dont, selon les propos du meurtrier présumé, il a été l'amant, aurait rompu la liaison au terme des répétitions de l'après-midi.

X : Putain on est tombé sur un dingue.

Y : Il l'aurait assassinée dans son bureau, convoquée au préalable pour un rendez-vous d'ordre professionnel. Des témoins confirment.

X : Ils ne peuvent pas avoir confirmé vu que c'est nous qui l'avons.

Ygrèque ôte les mains des poches. Il éprouve la vision, imaginaire, d'un chemin montant vers un arbre. Le ciel est d'un bleu profond.

Y : Ils confirment avoir vu Chaspoing entrer dans le bureau de Marchin.

X : Elle a un bureau au théâtre ?

V, agacé : Qui ça, elle ?

Y, dont le cœur ne rompt pas : Le directeur est un homme.

W : Comme tout directeur il a un bureau. Moi aussi, note, j'ai un bureau. Trois serrures sur la porte. Qui va faire les courses ?

Ygrèque, à Doublevé : Ton vieux est mort, il ne posera plus la main sur toi.

Doublevé de fondre en larmes.

- C'est du sérieux, là !

dit Ixe.

- Le sérieux, tu le trouves dans la file pour la Sécu,

dit Ygrèque.

- Nous sommes libres,

dit Ixe.

Il se fait plaisir. Bombe le torse. Le mot *liberté* il aime. Les autres mots ne l'intéressent pas. Tout le monde ne prononce pas ce mot comme il vient de le prononcer. Avec panache. Il a enlevé une femme. Waouh.

Il referme le journal.

- Prends la voiture, achète un max d'Emmental, trois boutanges, de quoi se faire un gueuleton,

dit Ixe à Doublevé.

- Avec quel fric ?

demande Doublevé qui, à l'instar de son maître, cherche à paraître plus grand qu'il n'est.

Vé tend deux billets à Doublevé.

- J't'aime bien, tu sais,

dit Doublevé à Vé.

Les deux gamins se tendent, réciproques, un sourire. Il a le goût d'une fraise juteuse, avec une pointe d'orange amère.

Sortie de Doublevé.

- On ne sera pas en mesure de réclamer de rançon, lâche Ygrèque.

- Tant qu'on peut s'acheter du vin,
dit Vé, se plaçant sur la droite d'Ygrèque. Ils sont debout l'un et l'autre face à Ixe.

Ixe respandit. A cause d'un maudit mot. *Liberté*.

- Tu peux sortir de l'affaire,
dit Ixe à Ygrèque.

- S'il sort je sors,
dit Vé.

- On improvisera. On reste ensemble,
dit Ixe, nouant autour du cou une écharpe Burberry.

- Mon oncle risque de pointer le nez. On serait pas bien,
dit Vé.

- On la fout dans le coffre de la voiture,
dit Ixe.

- Pour aller où ?
demande Ygrèque.

Ixe prononce quelque chose qu'Ygrèque redoutait d'entendre :

- Chez moi.

- Maman, tu as lu le journal ?

- Je me lime les ongles.

- Marchin dit que.

- Allô ? Chéri ? Loïc ?

Doublevé est endormi dans le canapé, de tout son long, bolo engloutie presto. tomate et vin cognent de leurs poings les parois stomacales du bougre, dont le sommeil se trouve ainsi gâché. Doublevé se tourne se retourne, Lydia est assoupie, la vessie compresse le périnée c'est le café elle en a tant bu. Lydia dans le sommeil voit une route dans une lumière blanche dont l'extrémité se confond avec le ciel. Elle se réveille sa vessie va lâcher. Lydia est nue. Elle se lève, il fait tiède.

Lydia passe le corps, comme on dirait passer la tête, par la porte entrouverte. Voit le buste de Doublevé lové dans un tee-shirt rouge. La position de Doublevé, son froncement de sourcils attendrissent Lydia. Ixe lit un bouquin dans le fauteuil/une place face à Doublevé. Vé met de l'ordre dans le coin cuisine. Au moment de s'avancer vers la table, torchon en main, Vé avise le corps de Lydia passé par la porte. L'index droit de Vé se colle aux lèvres il mime *chut* en direction de Lydia. Elle se fige. L'air circule à du cinq à l'heure. C'en est paradisiaque. Vé essuie la table, revient au coin cuisine, dépose le torchon, préalablement plié, sur le rebord Est de l'évier. Voilà. T'as réfléchi, Vé ?

Vé a réfléchi.

Ixe lève le nez, replonge dans le livre. Sûr, c'est pas des recettes de confiture.

Vé s'installe à table, devant le journal, face au corps nu de Lydia. Il bande.

Les mains de Vé s'envolent, elles expriment un message que Lydia interprète de la sorte Enroulez-vous dans le drap. Lydia porte sa main au ventre, au dessus de la toison pubienne. Elle doit faire pipi. Vé met du temps à piger.

- Doublevé tu ronfles,
dit Ixe, sans se départir de sa lecture.
Doublevé ouvre les yeux, les referme, se rendort. Lydia, enroulée dans le drap, repasse la porte, se dirige vers la toilette, Vé ouvre le journal.
- Qu'est-ce que tu fous ?
demande Ixe, d'une voix calme, à Lydia.
Lydia fonce tête baissée vers la porte du cabinet, Ixe se lève, le livre tombe à terre, Ixe attrape Lydia par le bras, le drap gît.
- Je vais aux toilettes,
elle dit.
- On a décidé que tu quittais pas ta chambre.
- Je pisse sur moi ?
Lydia se désencombre de la main importune, ramasse le drap, s'enferme dans la toilette double tour.
Ni Doublevé ni Vé ne bougent.
24 octobre. 14h56.

3.

Une eau légère, qu'on entend à peine, s'étale sur le toit.
- Sors de là,
intime Ixe.
Lydia entend des pas se diriger vers le cabinet où elle termine de pisser. Elle respire doucement comme est douce la pluie. Elle tend l'oreille. Ixe frappera-t-il ?
Lydia s'assied sur le couvercle rabattu du wc, en espérance. Plus fort qu'elle, cet optimisme. Celui de sa mère. Un virus ayant pris possession de son corps. Voix de Ixe dit Je reviens. La porte d'entrée, ouverte, refermée, ne produit pas de son.
La sœur de Lydia a fait des choix, lucides, l'amenant à l'un des postes de direction d'une entreprise spécialisée dans le traitement de l'aluminium. Elle s'est achetée une maison, elle voyage. Elle n'est pas mariée. Le mariage aurait pu être un échec. La sœur de Lydia hait le mot *échec*. Elle fréquente les salles de fitness plutôt que de torcher des gosses. Les rides du rire n'ont pas pris place du côté des yeux.
Le risque, la sœur de Lydia le prend en connaissance de cause. Ce qu'elle ne connaît pas, elle en a peur. Comme la maternité est une chose sublime (elle le voit chez ses amies), la sœur de Lydia s'invente une vie paraissant sublime aux autres. Elle s'arrange pour que ça clinque. Que ça ait de la gueule, sa vie. Pourquoi Lydia pense-t-elle à sa sœur en ce moment précis de pieds nus sur le carrelage, de drap sale, de senteur faux lilas ?
Lydia tend l'oreille la pluie a cessé. Au loin, on entend des voitures circuler. Puis rien. Derrière la porte, un chuchotis.
- Prenez votre temps, Madame.
Voix d'Ygrèque. Lydia ne se l'explique pas, elle se méfie du type.
Des pas s'éloignent de la porte des toilettes, Lydia imagine Ygrèque prenant place non loin de Vé.
Lydia tourne la clef. Entrouvre la porte.

Une odeur de café l'étreint. Les parfums consolent.

Bruit de chaise traînée devant sa porte. Quelqu'un y prend place.

- C'est moi,

il dit.

- Qu'on me libère,

dit Lydia.

- Les choses s'accroissent. Je laisserai faire.

- Je suis à votre merci.

- J'ai peur que votre merci ne concerne la mort.

Lydia ne répond pas. Se remémore une lettre adressée au baryton Yvon Schönbrag.

- A quoi pensez-vous ?

- Ma robe me manque.

Un doigt mâle écarte la porte, de quelques centimètres.

- Pour Ixe vous incarnez la femme sans histoire. Ça le fout en rogne.
Il en a une terrible.

- De bite ?

Silence.

- D'histoire,

dit Ygrèque.

- Je n'ai pas peur. Je me sens vide.

- Être vide, n'est-ce pas laisser toute la place à la vie ?

La voix d'Ygrèque rappelle à Lydia celle de Schönbrag. Mêmes sensations.

- Longtemps j'ai eu envie d'une vie qui ne ressemble qu'à moi,

dit Lydia.

Coup d'œil sur le papier de toilette, accroché à sa roue, elle-même encastrée dans le mur. Du bel ouvrage. Muriel n'a pas fait les choses à moitié.

De Muriel Lydia n'a pas encore entendu parler. Toi qui lis ceci, lectrice – teur, tu as fait connaissance de la mère de Vé qui, ayant hérité de la baraque où nous nous trouvons, a emprunté de l'argent pour rénover les lieux afin que, pensât-elle, ils fussent propices à l'étude.

Muriel voulait une autre vie, elle s'appliqua à étudier, échoua à l'examen de Monsieur Trouduc, molaire mâchoire supérieure droite – pour une seule dent la mère de Lydia renonça à une nouvelle vie. Elle torche le cul des vieux, nous l'avons dit. Cela ne lui plaît pas. Elle bout, Muriel. Cela aura rapport avec notre histoire.

Un ciel gris peut faire place au soleil cela n'est pas impossible. Nous ouvrons notre cœur, nous devenons vulnérables, le soleil s'engouffre. Les perspectives d'ordre météorologique passent alors pour des détails.

- Je laisserai faire. Je n'ai pas de morale. J'avance à l'aveugle. Je suis éteint,

dit Ygrèque par l'entrebâillement de la porte.

- Une vie ne ressemble qu'à elle-même,

dit Lydia, œil sur oiseaux bleus figurant sur papier wc.

Ygrèque laisse au silence une opportunité d'advenir que le silence saisit.

Quelque chose, décidément, éloigne Lydia d'Ygrèque. Quoi ?

- Ixe a-t-il raison de vous considérer sans histoire ?

demande Ygrèque. La voix s'insinue dans Lydia. La faiblesse de Lydia, ce sont les voix. Déformation professionnelle.

- Nous baignons dans l'illusion,
dit-elle.

- S'y baigner est impossible s'il s'agit d'illusion.
- Je voudrais sortir.
- Vous voulez beaucoup de choses.

Lydia se masse le visage. Ses mains pétrissent les joues. Elle se pince le nez. Son nez sera rouge. Avec le cheveux blond, cela tranchera. Sur scène, elle est maquillée. Devant Loïc elle est maquillée. Lydia est toujours maquillée.

Ygrèque :

- Vous avez un boulot, une maison, un mari, un enfant, une voiture, vous êtes une artiste ce qui pour une femme est valorisant. Pour une bourgeoise, je veux dire. Ma mère exerce un métier autrement prestigieux.
- Lequel ?
- La vie parviendra aux grandes chutes, celles de la mort. Vous disparaîtrez. Sur l'album enregistré en Angleterre vous figurez sur la pochette.

Lydia est vide. Vous savez, comme un grenier sous les toits. Un plancher sent la poussière, fenêtre dans le fond à gauche, chaleur insoutenable, une chaleur de grenier. Vide. Une maison dont a été brûlée la mémoire. Une maison sans mémoire. Sans bricolages d'écoles, tapis remisés, lampes à réparer, malles à vêtements, album de photos. Sans meubles qui pourraient servir dans une autre maison. Lydia, vide.

Elle sort du cabinet, traverse la pièce à vivre, sous les yeux de Vé (il a à peine touché à son assiette, ce midi), se dépouille du drap, se recroqueville dans le coin/dormir dans le fond à gauche -la fenêtre du grenier. Lydia se force à vivre bien les choses. Elle se relâche, pense à Maud. Maud est la femme libre qu'elle rêverait être.

- Dépecée, comme chez le boucher ?
- Je raccroche.
- Pardonne-moi. (Maud éclate de rire). Prends-tu tes fantasmes pour la réalité ?

Loïc raccroche.

Les parents d'Oscar ont appelé ce matin, ils n'avaient pas l'air au courant de la disparition de Lydia. Loïc a prétexté une grippe. Johanna la mère d'Oscar, un mètre cinquante-huit, bouffie, rieuse, a dit J'ai quatre enfants à la maison un cinquième fera l'affaire. Loïc ne songe pas à se réjouir. Aux gosses il n'est pas sensible. Les gosses c'est pour les dames. Elle aime ça.

Loïc enfle une chemise blanche repassée qu'il boutonne face au miroir de la chambre à coucher où Lydia cette nuit ne dort pas. L'homme chasse. Il a les muscles pour. L'enfance n'est pas inscrite dans sa constitution. Loïc hésite à fermer le dernier bouton. Barbe d'un jour, cheveu défait, mine ensauvagée, font de Loïc un autre garçon. Il se trouve beau. Il fait jouer ses biceps, comme Tarzan. Il sourit. Enfin l'aventure. La palpitation. Avant que tout rentre dans l'ordre. Presque tout. Loïc espère beaucoup du *presque*.

- Foutez le camp,

elle dit à Ygrèque, revenue en la chambre.

Lydia a l'intention qu'on ne désagrège point la minceur de son plaisir. Mince comme feuille de papier vierge. Plaisir qui, récemment, fut entaché d'un mal. Elle a écrit son admiration au baryton Shönbrag. Il a dû la prendre pour folle. A répondu Merci de votre message, bonne journée à vous. Lydia ne sera jamais qu'un membre de chœur. A qui l'on n'offre pas le *solo*.

Ygrèque n'est pas attiré par Lydia. Par elle il est perturbé. Cela le rend fou ce malaise qui s'incrute depuis. Quand ? Ce qu'il a voulu a été obtenu. Les frites de son père, la voix remarquable et le rire de son père, les funérailles fabuleuses de son père (des centaines de personnes, une retenue, une beauté à couper au couteau). Il a obtenu son bac foutant que dalle. Pour le moment il est sensé faire des études de droit, ne va pas aux cours, réussit ses examens. Il a braqué une bijouterie. Avec facilité.

L'an dernier, Ygrèque est parti un matin d'août pour Tombouctou, cent quatre vingts euros en poche. De petits boulots en rencontres, il a fait l'aller retour renfrogné, de très rares fois consentant.

Jamais il n'a croisé la mère d'Oscar dont il ne connaît ni l'existence ni la manie de manger un biscuit au sésame, le soir avant d'aller dormir, trempé dans un verre de kirsch. Sébastien est revenu de Tombouctou comme on reviendrait de chez Carrefour. Avec le sentiment d'une tâche accomplie. Un peu écœuré, aussi. La débauche de pauvreté d'un côté, la débauche de trucs à se foutre dans le ventre de l'autre. On appelle le siècle nouveau celui de *civilisation du progrès*. Il n'y a plus que les sciences qui progressent. L'humanité fout le camp.

Ygrèque est conscient de cela avec une acuité qui le grignote. Ygrèque a décidé de se laisser manger. En attendant, il commet de l'inédit. L'amplitude de cette aisance est proportionnelle à sa désespérance grandissante. Bientôt il ne restera que l'issue.

- J'ai besoin qu'on me laisse,

dit Lydia recroquevillée au sol, dans le coin gauche du coin/dormir.

- Réfléchir ?

riposte Ygrèque, narquois.

C'est de cela dont Lydia a horreur chez ce type. Une hébétude dont les doigts seraient du cynisme, le regard, les pieds, la peau, les cheveux aussi. Le cœur est éteint. Ce qui résiste à l'entour se persuade que le cœur fonctionne. Bon dieu ce type redoute la mort.

Le corps d'Ygrèque, maintenant en appui sur le chambrant de porte, est d'une rigidité décontractée. Il attend de Lydia qu'elle parle. Le silence, il supporte de moins en moins.

- Mettez de la musique,

elle dit, tournant la tête vers lui, corps en fœtus. Voilà pourquoi elle a besoin qu'on la laisse tranquille. Quand nous étions fœtus nous n'étions pas protégés du monde nous étions protégés de nous-même.

Ygrèque voudrait que son regard dise à Lydia Don't worry mais il est crispé. La fille est crispée. Par quelle honte sont pris ces deux-là ? Quelle particule

obéit à quelle loi dans le fatras du cerveau ? Sont-ils victimes d'un dysfonctionnement qui, mis en communauté, celui de Sébastien celui de Lydia, créerait une atomique agitation ?

On dit *les sentiments, la honte, l'ignorance* : nos sentiments ne sont-ils pas régis par la matière ? La culture, la mémoire du passé, l'art de bien réfléchir : gnognotte. Nous devrions prendre soin de l'agencement qu'est l'équilibre corporel de l'infiniment petit. La réponse s'y trouve. L'homme passe à chercher ce qui est grand. Il se trompe.

Don't worry, Lydia. L'infiniment petit s'agite en toi ne prends pas cela pour un désagrément. Tends l'oreille. Ce monde-là possède un langage que ton âme, non point tes oreilles, entendra quand le tumulte provoqué par les organes s'éteindra. Le jour de ta mort. Jusqu'ici tu n'as pas d'âme. L'âme est une affaire de mort.

Lydia remue le pied droit.

- Doublevé dort profond,
dit Ygrèque.

- Et bien ?

dit Lydia.

Ygrèque essaie un sourire. Cela occasionne sur Lydia un effet bœuf.

J'écris l'histoire que voici sur la côte bigoudène, privée de cordon internet. Interroger la machine, de retour au pays, sur l'origine de l'expression *effet bœuf*.

Ygrèque dit :

- Le père de Doublevé est sous les verrous. Par mimétisme, Doublevé s'imagine dans une cellule chaque fois que le sommeil gagne. La clé supposée du maton est prompte à l'éveiller. Il ne veut pas se faire bouffer, Doublevé. S'il se fait bouffer, il se trouvera avec son père dans la gueule de l'ogre. Doublevé veut pouvoir casser la gueule à son père au grand jour. Pas entre les dents pourries de la justice nationale. Taper la gueule au daron, que le daron comprenne que ça fait mal d'être frappé par quelqu'un qu'on vénère. Doublevé croit que son père l'aime. C'est le côté sentimental de notre ami. Un côté fictif.

- Pour quel motif le père de Doublevé est-il sous les verrous ?

elle demande, comme chez le coiffeur on attend que la coloration imprègne le cheveux.

- Il a tabassé un homme.
- Cela a-t-il provoqué la mort ?
- Pourquoi John Marchin prétend-il vous avoir coupé en morceaux ?
- Comment savez-vous que je figure sur la pochette du disque ?

Cul à terre, dos contre chambrant, Ygrèque voit le corps de Lydia, nu, *enfoetusé*, tête face au mur. Vé s'approche, s'accroupit aux côtés d'Ygrèque.

- T'as pris une décision ?

il demande.

Silence complice d'Ygrèque et de Lydia. Ils ne pourraient l'expliquer, à ce moment-là de la question de Vé, Ygrèque et Lydia se sentent l'un à l'autre liés.

Quand elle chante, Lydia ne pense pas. Le vide. Rien. Pour la *deuxième* fois, Lydia se sent honorée par plus grand que soi.

- Tu veux que Gontran,
dit Ygrèque.

- Ixe,
rectifie Vé.

- Tu veux qu'il diffuse ta photo sur le Net ? Elle serait ravie ta sœur, d'apprendre que sa fille fait bander l'oncle chéri.
- Je respecte Huguette.
- L'homme passe sa vie à se préparer à la mort. A l'affaiblissement du corps. Nous n'allons pas dans la bonne direction. Il faudrait être un cerveau pur. N'avoir pas de corps.

La sœur de Lydia est incapable de tenir un discours pareil.

Le cheveux blond, posé par dessus la colonne vertébrale, constitue l'aspect fragile de Lydia. Son côté enfant. Au Mali, les enfants : uniques objets par lesquels Ygrèque s'est laissé fasciner. Ni l'université de Sankore (au quinzième siècle, la ville comptait cent mille habitants dont vingt-cinq mille étudiants), ni la mosquée Djingareybe (construite en mille trois cent vingt-cinq, en terre crue, par un architecte andalous, pouvant accueillir douze mille fidèles), ni Ahmed-Baba (sur le mur duquel quelqu'un a écrit Le sel vient du Nord, l'or vient du Sud, l'argent vient du pays des Blancs mais la parole de Dieu, les choses saintes, les contes jolis on ne les trouve qu'à Tombouctou), ni la lumière archaïque, ni l'échoppe bleue du commerçant, rien ne toucha Ygrèque. Si ce n'est l'enfance. Ouvrir le cœur, faire entrer la parole du monde. Une parole juste.

Ygrèque se lève, saisit le drap au passage, en couvre le corps de Lydia.

- Le corps est la défaite de l'homme, il dit. Nous devrions l'en aimer davantage.
- Aimer le corps ?

demande Vé.

- Aimer la défaite,
dit Ygrèque, debout, face à l'ami.

- Laissons-là,
dit Ygrèque.

Vé referme la porte.

Lydia perd la sensation du vide.

4.

Ixe la pousse dans le dos. L'air parfumé du ciel est aspiré par les poumons de Lydia. Le corps de Lydia, vivant. Le corps de Lydia désapprouve la brutalité de Ixe.

Elle a faim.

Ixe lui a tendu une robe longue d'un bleu roi terni par les années. Col dont la courbe côtoie la naissance des seins. Courtes manches, taille extra large.

Lydia pense aux carottes de Loïc, elle en connaît la raison à présent que Ixe lui plie le corps en direction de l'habitacle arrière d'une Peugeot dernier cri : les carottes sont synonymes d'entrée en scène.

Lydia est, sur scène, tirée à quatre épingles. Judith a remis au goût du jour l'emploi de la gaine. Un atout vestimentaire que la couturière fabrique dans une matière propice au souffle. La blonde Lydia sur scène est d'une grande beauté estiment ces Messieurs. Les dames itou.

Lydia cherche du regard Ygrèque. Ne le voit pas. Panique. Cherche encore.

- T'as oublié un truc ?

lui dit Ixe.

Celui-ci a changé de tenue. Pantalon beige de tergal, chemisier beige ultra repassé, chaussures brunes, le tout sorti d'un magasin ayant fermé ses portes dans les années soixante-dix. Sa physionomie est dysharmonique. Pris séparément, les traits pourraient être agréables à l'œil s'ils n'étaient en panne d'un Tout. Il manque un supplément d'âme à la bouche, à la forme du visage, à l'implantation du cheveu, auxquels suppléerait une sympathie de l'ensemble mais non, chaque trait est replié sur soi, barricadé, en alerte.

Lydia détourne les yeux de ce visage, de ce corps à qui il manque une histoire. Une histoire est un corps. Chacune des parties du corps tient l'humain debout. Si l'une des parties s'enraye, le reste à beau être sain, l'humain souffre. Aussi simple que ça.

Je ne te ferai mon numéro de psychanalyse, lectrice –eur. Tu en sais plus que moi. Je ne veux pas te paraître donneuse de leçon. Je m'efforce d'être libre. La quête de liberté implique que, parfois, nous soyons sots. Malhabiles. Que cela ne nous tourmente point. La vertu a besoin de son contraire. Sinon elle étouffe, la vertu. Songeons à laisser, lectrice –teur, une petite place à la sottise. Procurons-lui un coussin carmin, doré, pervenche, en faveur de son dos sensible.

Dans la voiture Vé prend place à la gauche de Lydia, il lui sourit. Doublevé s'assied à droite, repousse Lydia vers Vé, il est gros bordel faut pas le faire chier. Doublevé sue, regarde Lydia à plusieurs reprises. Le regard de la femme est inerte, paisible même, se pourrait-il que Doublevé ait besoin de paix lui aussi. La paix il connaît pas, pas même le mot, sauf quand les Nations Unies parlent aux infos. Alors Doublevé change de chaîne. Toujours les mêmes conneries aux infos. Vive le pet.

Ixe est assis derrière le volant. Il extirpe d'un emplacement, sis au dessus du rétroviseur, une paire de lunettes solaires qu'il accroche à sa face.

- Qu'est-ce qu'il fout ?

demande Vé.

Les pieds, nus, de Lydia copulent avec la moquette. Vous connaissez des scènes théâtrales pavées de carrelages, vous ? L'art et la fiction se rient du carrelage. Dans le Nord, on n'a pas chaud. On est pragmatique. On élève la propreté au rang de vertu.

Ygrèque émerge de la cabane. La Peugeot est, lion arrogant, dirigée non pas vers la maison d'Armand, l'oncle de Vé, mais vers la route où elle rugira par

dessus vitesse.

- Nom de dieu qu'il s'active,
dit Vé, main gauche accrochée à la poignée. Le corps de Vé penche vers l'avant, son cerveau l'a ainsi décidé. Qu'y a-t-il dans le cerveau de Vé ? Sans doute : Pourvu qu'Armand ne rapplique pas. Ou : Il y a un gros malaise, là. Dans le cœur de Vé, qu'y a-t-il ? Lydia se tourne vers lui, offre un sourire. Si proche. Le cœur de Vé bout.

Ixe descend du véhicule. Laisse portière ouverte. La nuit s'affaisse sur le jour, bientôt les étoiles s'étaleront. Lydia retrouve un peu du vide.

Ce vide, tandis que deux garçons parlent devant la baraque, ce vide est amnésie. Soupir de Vé. Lydia perd le fil d'un état lui étant coutumier. L'oubli de ce qui n'est pas le présent. Le présent jamais n'effraie Lydia. Elle est tant aimée. Si foncièrement optimiste. Sa mère. La revoilà, celle-là.

Nous ne parlerons pas de la mère de Lydia. Je fouille je ne trouve rien à son propos. L'amnésie de Lydia me gagne. Ce doit être compliqué, leur histoire à ces deux nanans. Lydia me demande de ne pas m'y pencher. Pas tout de suite. Pas comme ça.

Ixe revient à la voiture. Du poing, assène le capot. Coudes repliés, mains derrière la nuque, se dirige vers la maison de pierres blanches en bout d'impasse. La maison qu'Armand soigne comme une épouse. Une épouse qui n'aurait pas de langue. Qui aurait la peau des filles de par ici, laiteuse, agréable à l'œil, fleurie à l'occasion. Armand a placé des volets autour des yeux de son épouse, a dégagé le sol sous les pieds, entretenu la chevelure d'ardoises. Il a placé un banc, face à l'épouse chaque jour époussetée, dos à la remise qu'il néglige volontairement qui s'écroule sous le butoir du temps, rien de tel que le contraste pour vous faire aimer les choses. Du contraste, et voici la préférence. Si tout se ressemble autour de l'aimé, où ira le mouvement du cœur ?

Ne rien voir de mal, ne rien entendre de mal, ne rien dire de mal disait le père de Lydia, singeant la maxime orientale, d'un accent prolétarien.

Le père de Lydia est pharmacien. Un bon pharmacien. Un pharmacien qui travaille tout le temps.

Quel rapport avec le prolétariat ? Une phrase inscrite en caractères noirs, un centimètre sur deux, sur le papier jauni par les ans que l'ancien propriétaire des lieux, de la boutique à aspirine veux-je dire, punaisa dans le coin face à la porte des toilettes, un mur qui n'était pas éclairé jusqu'au jour où l'optimiste, celle dont nous ne parlerons pas, a déclaré Chéri, c'est l'heure de la grande toilette. Le père était en train de verser de l'argile blanche dans un pot circulaire cinquante milligrammes, l'argile blanche est fantastique sur les plaies elle désinfecte et cicatrice, oui, bon pharmacien.

Rapport avec le prolétariat : les ouvriers préposés au toilettage des lieux dépunaisèrent l'affiche ancienne, ne cessant de prononcer avec accent de cul-terreux *Ne rien voir ne rien entendre ne rien dire*. Escamotant le mot *mal*. Ça les faisaient marrer. Ils répétaient cela a cappella sandwich poulet triple curry dans le gosier, *ne rien entendre* et cetera cela amusait le pharmacien

qui prononçait la formule en même temps que les gars.

Plus tard l'épouse du pharmacien, la mère de Lydia fit remarquer à son époux (s'aimaient-ils, chut) que *le mal* apparaissant dans une philosophie orientale, au contraire des religions chrétiennes qui vénéraient le mot, devait illico être réintégré dans la phrase sous couvert de malhonnêteté. Le pharmacien était bon époux. Pas pinailleur pour un sous. Le pharmacien était riche.

- Nom de nom qu'il s'active.

Voilà où nous sommes. L'auteur a tendance à digresser. Vilaine. Son côté *sot* émerge avec les heures succédant au 14.

14:38, 12 juillet 2015.

Ixe, d'un regard que Lydia ne peut observer (elle étouffe à présent entre les deux balourds), provoque la sortie de Doublevé hors du véhicule. Vé soupire pour la *seconde* fois (14:38:53)

- Sébastien nous lâche,

dit Vé.

Lydia regarde devant elle la maison blanche épousée.

- Je lui faisais confiance,

dit Vé.

- Moi aussi,

elle murmure.

Vé sort de la voiture. Lydia dépose la main là où se trouvait le cul de Vé. C'est chaud.

Vé, de l'extérieur, regarde Lydia assise. Sur le visage de Vé il n'y a pas le sourire pourtant Lydia en voit un. Elle est sauvée.

Doublevé fait signe à Lydia de sortir de la voiture. La nuit est tombée. Un boum sans bruit. L'ogre a bouffé le soleil. L'ogre se prépare à un sale coup.

Lydia a faim.

L'*effet boeuf* serait lié au rapprochement lexical œil/boeuf. Un effet bœuf est « ce qui saute aux yeux ».

La barbe de Ixe procure à Lydia l'impression d'un *créateur*. Sortie de l'automobile, Lydia se fait envoûter par l'effet barbe/Ixe. Ce dernier sourit à Lydia, pour la première fois. Un sourire bref, accentuant le mépris.

La maison d'Armand, en bout d'allée, met la poésie sur le plateau. Lydia se sert. Cette maison a sa place dans l'histoire que Lydia est en train de vivre. Elle donne du sens. A cause de sa beauté. Une beauté simple touchant Lydia dans sa robe bleu roi.

Souvent la beauté l'a consolée. La voix de Schönbrag ; une peinture héritée de son grand-père représentant une montagne collée sur un ciel jaune ; les pieds de Timothée ; deux bougies, sur la table, allumées par Loïc ; le chant puis le sourire d'une employée de grande surface surprise dans sa rêverie ; les paroles d'un sage homme sur les ondes (« Transformer sa misère hystérique en malheur banal, disait Freud, n'a de sens que pour ceux qui flirtent avec les mots car », dit le sage homme interviewé à la radio, « la banalité est un trait de caractère tandis que le malheur est un trait d'esprit »).

Comme ayant pressenti la fascination de Lydia, Ixe se caresse la barbe. Doublevé saisit Lydia par le coude, l'entraîne dans la baraque. Lydia, passant à hauteur de Ixe, lance à ce dernier un regard interrogateur. Ixe, qui ne sait que faire de sa propre main ayant caressé le poil long du bas visage, est pris au dépourvu par ce regard-là.

Vé, quant à lui, déclare Ce soir je ne cuisine pas. De la maison sort la grosse voix de Doublevé, Ce soir j'suis pas là. Dans un premier temps Lydia, pénétrant dans la maison, entend un murmure venant du côté de Ixe. Les mots, en cortège rapproché, érucitent à présent. Ce soir, la femme, nous l'enchaînons.

Loïc n'a de référence en amour sinon ses parents, référence qu'il écarte depuis hier. Sa mère, Maud, aurait découché. Elle reproche quelque chose à son fils. De ne pas s'occuper assez de Lydia ? Lydia est une femme active, le mari et la femme se croisent comme tout partenaire conjugal, échangent des mots d'esprit, font l'amour régulièrement (Lydia excite, Loïc pénètre).

Loïc ne saisit pas l'attitude de sa mère. Sa mère est pneumologue, elle travaille, beaucoup, davantage que Lydia qui a un contrat fixe au théâtre de La Trémuse. Lydia y donne des cours de chant parallèlement aux créations et aux concerts. Loïc éprouve l'honnête sensation que Lydia se la coule douce tandis que lui est au boulot entre huit heures du matin et huit heures du soir sauf le jeudi où il prend Timothée à l'école vers dix-sept heures, John Marchin ayant décrété ce jour-là que répétitions au finish six heures d'affilée. Méthodes autoritaires de Marchin, directeur d'opéra inflexible, obnubilé par la musique comme d'autres le seraient par le jeu d'échec, la finance, la bouffe.

Loïc considère sa femme comme une bonne petite, ni rêveuse ni pimbêche. Il a de la chance. La femme de son patron est une pouffe, de ces femmes travaillant du bout des doigts, occupant leurs jours à pratiquer le shopping la gym les salons de thé, une pouffe excitante qui fait bander Loïc chaque fois qu'il la croise. D'aucuns ont besoin de grimper le Mont Blanc pour s'avouer humain, Loïc, lui, désire la femme de son patron, se complaît dans la fidélité matrimoniale. Loïc, c'est pas le genre de type à qui le désir fait peur.

Loïc n'écoute pas de musique. La musique, prétend-il quand il est éméché, est pour les gens ayant besoin d'*état d'âme*. Lui son truc c'est l'*état républicain*, même si le gouvernement pour lequel il a voté vient de signer l'acharnement thérapeutique des centrales nucléaires à l'encontre des engagements passés. Nous aurions dû descendre dans la rue, a dit Lydia, toi Timothée et moi, une pancarte autour du cou face au ministère de l'Environnement, on n'a pas osé, l'audace n'est pas une vertu dans ce monde. Les attitudes personnelles confinent à la folie. La folie ce sont les gens incapables de s'intégrer, *incapables* a répété Loïc ce soir là entre deux gorgées de Pinot noir d'Alsace.

Loïc monte dans sa voiture. Il est décidé à se rendre au commissariat après quoi il ira au bureau. Marchin a pété un câble. On savait qu'il irait droit au mur avec cette pléthore d'activités, il a du pouvoir Marchin, un pouvoir lui

venant dont ne sait où, cette fois la Trémuse pourra s'offrir pour directeur une jeunesse, pourquoi pas Alechenkaia le metteur en scène qui a proposé un seul en scène à Lydia dans la dernière création ?

De cela Loïc se fiche. Sa femme étant disparue, il éprouve un vertige qu'il ne doutait pouvoir obtenir de lui. Dans ce vertige Loïc a l'impression d'ouvrir ses ailes –ah, il avait des ailes ? Il s'estimait drôlement bien dans ses bottes puis il y eut ce petit courant d'air cette baffe rafraîchissante ce guili au ventre qui lui fait un bien fou comme un thé à la menthe suite aux Rioja/bœuf grillé.

Ygrèque à table, tête entre les mains. Mains autour de la tête. Une tête lourde d'*irraconté*.

Ygrèque ne dit pas grand-chose. Il écrit. Des pages et des pages qu'il expédie in the cloud, ventre contraint d'ingérer des tonnes de voix amidonnées, de photographies (tee-shirts blancs blue-jeans troués), de films d'amour et de chagrin, de documents invalidés, de contrats juteux. Ygrèque ne raconte pas. Il écrit.

On trouve les premières traces du mot *raconter* en huit cents quarante-deux, France. En huit cents quarante-deux les gens parlaient. Ils n'écrivaient pas. Le peuple, la populace, les femmes, la plupart des hommes n'écrivaient pas. Leurs doigts ne servaient pas de transit entre la narration (du latin *narrare*, raconter une histoire) et l'imaginaire, la mémoire, l'intention.

Ygrèque aime autant les mots qu'il lit que les mots qu'il écrit. Les mêmes mots. Les mots qu'il utilise furent utilisés par d'autres pour donner sens à leur pensée. Cela gonfle d'orgueil Ygrèque. Les mêmes mots sous sa plume (bic de couleur bleue) que celle de Jaurès, Violette Leduc, Albert Cohen. L'écriture : égalitaire. Va te faire foutre, Gontran.

Lydia passe aux côtés de Ygrèque, d'un pas lent, elle n'est pas pressée de se faire enchaîner. Ygrèque qui n'a pas suivi le troupeau dans sa transhumance vers l'automobile.

Vé est positionné face au bloc cuisine dans l'attitude où nous l'avons déjà trouvé, mains appuyées contre le rebord de l'évier. Doublevé : affalé sur le divan deux places, attendant de voir.

- Où comptais-tu l'entreposer ?

demande Ygrèque à Ixe.

Les yeux de Ygrèque ont rougi.

Ixe ne voit pas de quel complément direct il peut s'agir. Entreposer quoi : son quotient personnellement intellectuel ?

Ygrèque se lève, dit :

- Tu comptais la séquestrer dans le Parc (ainsi Ixe nomme-t-il le sous-sol de la maison dont il dispose, où ses vieux ne mettent jamais les pieds). Puis te tirer sur la Côte d'azur ?

- En quel honneur la Côte d'azur ?

rétorque, cynique, la personne d'Ixe.

- Marseille, extra blanche,

affirme Ygrèque.

- Prend une décision,

dit Ixe.

Vé se tourne sur la scène. Lydia se tient, immobile, dans l'encoignure de la porte. Doublevé se met à rire.

- Oui ?

interroge Ixe, en direction de Doublevé.

Doublevé se lève. La perspective d'un ciel rosé, qui s'accommoderait du vin portant pareil nom, lui vaut un enthousiasme enfantin. L'enfance a été tuée dans le fief le corps le cœur de Doublevé. Nager dans la mer, il n'a pas fait, à l'époque de l'enfance. Quand cela aurait été féerique. Les fées au-dessus du berceau de Doublevé étaient des ogres aux dents/couteaux. Les fées d'ordinaire portent des couleurs pastels c'est si doux sensuel tactile, à l'homme ça fait un effet *bœuf*, Bos Taurus, bovin mâle castré. Un homme est castré dans son désir quand il a une enfance sans mer. La mer, le père de Doublevé n'en a jamais voulu.

- Avec quel pognon, la côte d'azur ?

dit Ixe.

- J'en ai, moi, de l'argent,

dit Lydia s'étant retournée.

On voit ses seins son sexe c'est écœurant. Même Doublevé incline tête au sol.

- Toi on t'a pas,

dit Ixe. La cocaïne bon marché, qu'il s'est procurée sur la nationale avant-hier, vendue par un mec dans son home-car, lui procure un effet bœuf castration Taurus Méditerranée.

- Je liquide les bijoux, dit Ygrèque. Laisse-moi dix jours.

Lydia s'avance au direction du lit. Une plante en pot sous le socle duquel on a passé le torchon, une chemise pliée dans une pile d'autres chemises, une tasse coincée sur la sous-tasse, voilà où en est Lydia : à sa place. Merveilleusement, à sa place.

Quelqu'un met de la musique, française, années quatre-vingt, Lydia se glisse sous le drap, Doublevé manie les casseroles, Une robe de cuir le temps cesse son pas pressé c'est extra, chante un homme. Lydia tourne la tête vers la salle à vivre, Ygrèque la regarde, longuement, Ces cris qui montent au ciel cette chaire que vient troubler.

Lydia ferme les yeux.

Dedans comme un matin gris une nuit qui tanguent et qui se tait.

- On lâche pas le morceau,

dit Ixe.

- Tais-toi.

dit Ygrèque.

Lydia, les choses s'agencent selon des lois sur lesquelles nous n'avons prise. Il ne faut pas vouloir enfoncer une porte qui ne s'ouvre pas. A un moment, il faut abandonner, déposer aux pieds des dieux la peur, le calcul, le passé. Tout déposer. Cesser l'espérance les perspectives la perspicacité. N'être qu'un objet.

Léo F. s'est tu.

- Tu nous emmerdes avec ton connard de chanteur,

dit Doublevé.

- Un poète,

réplique Ygrèque.

- Les poètes, ils ont jamais rien fait pour la nation,

dit Doublevé.

- Tu fais quoi pour la nation ?
- C'est quoi, déjà, une nation ?

Sourire de Doublevé pour Ygrèque. Un beau sourire. L'enfance n'est pas loin. Un mirage d'enfance. Mensonge.

Doublevé remet sa musique de merde mille neuf cent quatre vingt-deux. Ygrèque aimerait une chaconne de Bach.

- On mange quoi ce soir ?

demande Doublevé.

- Je n'ai pas faim,

dit Vé.

- Je me tire,

dit Ygrèque.

- C'est votre tour, les gars,

dit Vé.

- Tu ne restes pas ?

demande Ygrèque à Vé.

Un regard suffit. Vé baisse les yeux sur le dossier de la chaise que triturent ses doigts. Et dit, paupières pour moitié fermées :

- J'ai rien à foutre, ce soir.
- Alors tu restes,

dit Ygrèque.

- Je reste.

Ygrèque et Vé sont amis. Pas de *one shot* en amitié ou bien c'est copinage. Quand le désir s'en mêle, même le cul qui peut ne pas tenir de promesses parvient à l'amour. Le désir, la belle affaire.

Lydia repousse le drap.

Ygrèque enfle sa veste, prend appui contre le chambrant de porte, l'air nonchalant. Lydia : assise. Ygrèque regarde la poitrine de la fille. Mamelons de taille moyenne. Assortis au visage. Un visage sur lequel la détresse est peinte en lignes de feu.

Ygrèque quitte la baraque.

5.

- Comment ça, dépecée ?

Le lieutenant tapote une cuillère de plastique dans un mug ébréché.

- Commissaire,

dit Loïc.

- Lieutenant.
- J'ai demandé à voir le responsable.
- Vous travaillez dans une boîte privée, vous.

Loïc jette un œil au cadran de sa montre.

- Affirmatif, poursuit le lieutenant, vous travaillez dans le privé.

Sur quoi il avale l'entier contenu de la tasse, pianote le clavier de son ordinateur, menton avachi sur la paume d'une main baguée.

- Marié, Lieutenant ?

Regard indécis du fonctionnaire d'état.

- Oui, dit Loïc, vous êtes marié.

Un acolyte se poste derrière le lieutenant. Loïc se lève.

- J'irez donc frapper au Ministère de la Justice,
il dit, attendant une réaction.

Qui ne vient pas.

- Lætitia ne viendra pas travailler, son gosse a un rhume,
dit l'acolyte.

- Un rhume c'est pas la fin du monde,
rétorque le lieutenant, s'essayant au dressage de la souris.

L'acolyte, une jeune mignon brun de cheveux, peau mate, un mètre quatre-vingt, se penche sur le problème. La souris refuse de faire le robot. Le lieutenant s'agite. Le lieutenant est roux.

Loïc quitte le bureau du lieutenant sis au poste de police de l'entité administrative où il vivent, Lydia Timothée et lui. Où vit sa famille. Quelle famille ? Timothée ira en pension. Loïc y fut heureux. Pas donné à tout le monde d'être, dans l'adolescence, heureux. Y a des tas de gars qui voient la vie de leurs parents, qui se disent Je vais devoir vivre avec ça pendant six ans. Les grands enfants se calfeutrent alors dans leur chambre. Ils attendent que ça passe. Ils ne veulent pas de cette vie-là pour eux.

Tous ils reproduisent ce qu'on appelle une famille. Se lèveront tôt, accepteront de travailler comme des bœufs (sexuellement non castrés), d'encaisser la merde des bébés, les disputes, les soirées entre amis ressemblants à d'autres soirées entre amis, où l'on boit à ne pas réfléchir, la réflexion étant assujettie à l'exercice de la profession non à celui du divertissement.

- Vous dites que vous êtes le mari de la fille dépecée ?

Loïc aurait besoin de marcher, nature gigantesque, sauvage, vierge. Feuilles larges comme ça. D'aucunes fouetteraient Loïc au visage. Un œil serait frappé de front. L'œil gonflerait. Loïc n'y verrait plus. Un pied serait blessé par dessous. Loïc continuerait de marcher. Il respirerait à pleins poumons. Qu'on lui foute la paix.

Le brun et le roux le regardent.

- Ma secrétaire me lâche, mon ordinateur aussi,
dit le lieutenant, faisant signe à Loïc de réintégrer le bureau.

- Un café, Monsieur ?

demande avec sincérité le grand brun.

- Noir,

dit Loïc, ton las.

- On la laisse crever, on la balance au fleuve.

Ixe, torse nu, prend un pastis aux côtés de Vé. Doublevé, face à lui dans le fauteuil une place, fixe son verre avec avidité.

- Un deuxième ?

demande Vé à Doublevé.

Doublevé s'apprête à dire oui. Ixe prend parole.

- De sorte que nous ne serons pas les meurtriers.

Doublevé fronce les sourcils.

- Le type prétend avoir découpé la fille,

il dit.

- Nous devons le faire nous-mêmes,

déclare Doublevé comme s'il participait, imperturbable, à une réunion d'affaire. Ixe aime ce côté-là du compagnon. Inattendu, rogue, bluffant. Ixe sourit. Il est content. Tout ça a de la gueule.

- Barcelone,

dit Ixe.

Vé collecte les verres, les aligne sur la table, ouvre le compartiment surgélateur rempli à raz ventre de glaçons. Avec calme, Vé dépose deux glaçons dans chaque verre, replace l'excédent dans le box idoïne.

Vé aime la muscu cela fait du bien à son corps, ça n'embête personne, ça lui évite de penser. Vé, c'est la vie calme qu'il veut. Une vie de tronçonnage de haie, de pratique culinaire, de tapis aspiré. Du boulot quand il y en a, télé le soir, ivresse. Vé dort comme un bébé. Le lendemain il est bien dans sa tête, se regarde dans le miroir, satisfait. Sa mère dit T'es-beau-mon-cœur, il sourit à sa mère. Six mois à payer sa voiture ensuite, il se tire.

T'es-beau-mon-cœur se retrouvera, seule, à nettoyer des culs, à subir l'attitude sinistre du père. Vé aura une conversation avec Muriel, sa mère, il ne sait de quelle façon. Il n'a pas son bac. Muriel en a pleuré, il a abandonné six mois avant l'échéance, il n'avait pas confiance Vé, trop de pression lui rendait l'effort intellectuel hors de portée. Plus tard Muriel se retrouve devant Trouduc elle perd ses moyens le soir elle serre Vé dans les bras, ce qu'elle ne fait jamais. T'es-beau-mon-cœur ne sort pas de sa bouche, le silence parle, c'est fatalité.

Vé dira à sa mère Change de vie. La mère répondra On ne change pas de vie à cinquante ans il faudrait faire une croix sur le passé admettre qu'on n'a pas fait les bons choix qu'on subit la défaite. Et ça, c'est pas possible, mon cœur, dira Muriel.

Elle plongera les mains dans l'eau de vaisselle.

- Il fait froid, ce soir,

dit Vé, tendant les verres double dose pastis.

- Ygrèque a raison, dit Ixe. Barcelone c'est nickel. Les pieds dans le sable, on fera le point.

Doublevé rote. Ixe, contrarié.

- On aura balancé la fille au fleuve. Je l'aurai coupée en morceaux, dit Doublevé.

Vé s'assied, regarde Doublevé. Vé a la classe. Ixe, contrarié.

Doublevé rigole.

- Je blague, mon cochon,

dit-il en direction de Vé.

Ygrèque, s'il avait été là, aurait mis de la musique.

Lydia dans son coin écoute la voix de Robert Wyatt, se balance de droite à gauche, berce le froid qui, en son corps, s'étend avec minutie.

Vé se dit que, Barcelone, il n'ira pas.

L'alcool, chez Ixe, hisse le triomphe au pinacle. Il faut qu'il se passe quelque chose. Contre les idées reçues paralysant le bourgeois. Contre tout principe. Pour la Révolution.

De gauche à droite le corps de Lydia flotte entre les touches du piano enfoncées par les doigts de Wyatt. La voix de Wyatt dans le cou de Lydia. Wyatt dans sa chaise roulante se fiche de l'apparence de son propre visage. At last I am free. Ixe ferme la porte Lydia les entend se marrer elle entend la voix de Vé se joindre à celles des deux abrutis par qui son malheur est arrivé.

Ton malheur, Lydia ?

- Les agents investissent le domicile de Marchin, dit le lieutenant. Il y ont trouvé du sang.

Le flic dans l'enfance était sans doute affublé de taches de rousseur. Loïc frémit il ne sait pas ce qu'il en est avec la mère d'Oscar. Il a décroché, décroché est le mot, décroché le manteau lourd des habitudes, l'a ôté du crochet l'a laissé choir sur le carrelage froid des convenances où le tweed s'étale en une mare, déformé.

- Les échantillons sont en cours d'analyse, dit le roux dont le visage était, il y a trente ans, probablement tacheté. Wyatt paralysé des deux jambes quatre étages c'est haut, la chute est percutante percussions percolateur, Vous désirez un autre café ? demande le lieutenant roux qui ne fut peut-être pas tacheté au visage, dans l'enfance qu'il passa en une maison étroite, l'avant dernière d'une impasse où il faisait si sombre que la mère allumait en permanence les plafonniers.

- Vous avez faim ?
demande Vé.

Doublevé, paupières mi-closes, s'endort. Œil perçant de Ixe sur les mains de Vé.

- Combien de temps que tu n'as pas travaillé, Maurice ?
Vé n'aime pas être, ici, appelé par son prénom. Il est le fils de Muriel, propriétaire des lieux, dix mètres sur cinq. Quand il est sorti du vagin de sa mère, il était un homme égal aux autres hommes oui, sorti de la même manière, d'une mère, couvert de sang, à ce moment précis sans conscience sans vanité, chétif expurgé d'une femme douloureuse. Chétif expurgé d'une femme douloureuse.

Vé aime Ixe. Ils se sont bien entendus, le premier jour, à la buvette du club de foot. Ixe, racé, beau causeur, l'air d'en connaître un bout sur le monde. Ixe ayant consenti à la sympathie pour Vé, qui s'en est trouvé valorisé. Un intellectuel devenait son ami. Lui, Maurice, un bon à rien, pas fichu de rendre fière Muriel qui est une chouette femme.

Lundi prochain, dit Vé, un de mes oncles a du taffe, gros chantier, ça tombe

à pic j'ai une mensualité de retard pour ma bagnole. Vé voudrait se taire. Il voudrait le vide. Le vide est un luxe qu'il ne parvient pas à se payer.

Ixe se met en hauteur. Écoute, il dit à Vé, On va s'amuser.

Vé pense au flipper chez Josiane, au village.

- Je laisse tomber ta dette. La photo d'Huguette, je la détruis,
dit Ixe.

Je serai libre, pense Vé. Que ferai-je de cette liberté moi qui ne suis bon à rien ?

- Tu baiseras la fille,
dit Ixe à Vé.

Doublevé s'endort. Il se réveillera à une heure du mat, regardera deux films d'affilée, sang, merde, sexe. Torture, cunnilingus, cris. Doublevé, devant son insensibilité au monde, décide d'en profiter. Pas donné à tout monde, d'être insensible.

- Je n'ai pas envie d'elle,
répond Vé, malgré lui.

- Je t'ai vu bander,
dit Ixe.

Vé se tait, regarde son compagnon. Il ne comprend pas.

Ixe :

- A moi elle ne fait pas d'effet. On aurait dû se servir dans la catégorie vingt ans. Pour que le rapt ait de l'allure, faudra violer.

Vé ne comprend pas.

- Si nous l'avions amenée au Parc, dit Ixe, Doublevé se serait chargé de charcuter. Ygrèque s'y oppose. Y a pas que des mauvaises nouvelles, il a une offre pour les bijoux. Avec la fille, on ira jusqu'au bout. La baiser, lui faire mal, la laisser pour morte.

Vé tourne la tête vers la porte d'entrée. Ygrèque n'entre pas. Ygrèque est chez sa mère qui donne une soirée. Où il n'y aura que des pontes. Magistrats, sénateurs, chefs d'entreprise.

La mère d'Ygrèque, médecin, dirige l'un des plus grands hôpitaux de la région. Son mari était juge d'instruction. Celui aux frites maison. Qui reçut dans la carlingue celle d'une femme de quarante ans dont le moteur s'était coupé en manœuvre de dépassement. Le matin, la mère et le père d'Ygrèque s'étaient à peine croisés. Sébastien se souvient de cet instant comme d'une photo collée sur le frigo ou sur l'ordi, devant lui la photo toute la sainte journée d'un père impatient, d'une mère boudeuse et de lui, Sébastien, cœur serré. Il n'a pas encore cambriolé la bijouterie, avec une mère magistrat tu rêves, aucun fils ferait ça- la mère qui jusqu'ici n'en a que pour son mari, pas pour son fils.

Ce matin-là du carambolage Sébastien se trouve seul avec sa mère, au petit-déjeuner, ne sachant que faire de sa journée -journée funeste de l'irréparable, ce sur quoi on ne peut revenir. On peut trouver un autre amour, une autre maison, retrouver le sourire, recouvrer la santé -quand la mort te prend elle te lâche pas elle disparaît avec toi. Dans un monde où, semble-t-il, il n'est question ni d'épuisement ni d'engueulade ni d'indigestion. Un monde parfait pour l'homme.

Nelly, l'amie de Lydia, fraîchement séparée après vingt années de mariage, forme le numéro du portable de Loïc. Une copine vient de l'appeler, on ne parle que de cela en ville : le dépeçage.

En ce moment, Nelly se bat contre l'envie de se fiche au pieu. On dira d'elle : passée à côté de sa vie. Ou : vie ratée. Au moins n'est-elle pas dupe. Elle verse un fond de grenadine dans le verre qu'elle remplira d'eau, qu'elle boira pour avaler le cachet d'aspirine, goûter le sucre réconfortant d'un fruit des îles où elle n'ira jamais. Le plaisir est éphémère, Dieu sait pourquoi on ne le retient pas. Plus on goûte au plaisir, plus le corps exulte, plus le plaisir est tenté de revenir. Tu rates ta vie, t'as ni fortune ni gloire, si tu entretiens de petits secrets avec l'éphémère, si ta vie devient, peu à peu, éphémère, tu te libères du poids du destin. L'homme n'est pas fait pour le destin. Il est fait pour la mort.

- C'est toi, Nelly ?

- Loïc.

La voix de Nelly s'étrangle, le verre est vide de grenadine sucrée, secrète, *jouissance* éphémère. Nelly coince entre le menton et l'épaule le cornet de téléphone, se dirige vers l'évier, se saisit du verre, le remplit à nouveau, d'un fond de grenadine, ouvre le robinet, positionne le verre sous le jet, referme le robinet, porte le verre à sa bouche.

- Nelly ?

Nelly ferme les yeux, les rouvre, pose le verre sur l'évier, regarde par la fenêtre. Les rosiers de Germaine, sa voisine gentille, lui emplissent le cœur d'une gratitude évasive.

- Tu vas bien, Loïc ?

- Je suis au commissariat. Je te rappelle.

Nelly pénètre dans le jardin. Une chemise de nuit rose pâle couvre son corps maigre. Elle allume une cigarette. Pourquoi la vie est-elle pénible ?

- Ygrèque, il est au courant ?

demande Vé à Ixe.

- Bien sûr que non,

répond Ixe.

Vé se lève, avise son reflet dans la vitre de la fenêtre se trouvant au dessus du fauteuil/une place. Vé se trouve gros. Il n'aime pas son image. Nous avons un corps et une image. Avec le miroir, les gens développèrent des névroses. Par leurs costumes, sophistiqués, leurs fards et coiffures et souliers, ils apprirent que la vérité seule n'existe pas. La vérité possède un corollaire différemment perçu. L'homme et la femme découvrirent que faire illusion était un art. Les autres, ceux qui refusèrent le diktat de l'apparence, s'isolèrent pour vivre comme des enfants : dans la simplicité. Le seul vrai luxe, pensaient-ils, consiste à se vautrer dans le palace de la conscience. La nature était d'accord avec cela. La nature devenait insupportable aux illusionnistes, elle était si parfaite dans sa nudité. L'on se mit à balafre la nature. Cette arrogante.

- Tu penses à quoi ?

demande Ixe.

Vé pense à Armand parti pour cinq jours en croisière sur le Rhin. Armand aime l'intégrité de son neveu, il l'a dit à sa sœur Muriel, j'aime ton fils il est intègre. A cause de la photo d'Huguette nue sous le drap tenu par Vé bandant, Vé n'adresse plus guère la parole à Armand. Maurice est amoureux, a dit Armand devant le café que sa sœur et lui buvaient à 16h18 un soir de février devant l'aquarium de la cuisine.

- Merde, j'ai pas nourri les poissons,
dit Vé.

- Quels poissons ?
s'étonne Ixe, à deux lèvres de rire.
Vé sort. Il sort et pleure.

Lydia l'a croisé en quittant les toilettes.

Arrivée la première au théâtre, ayant soulagé sa vessie, elle s'apprête à se servir un thé, à se caler parmi les costumes où Judith à coutume de travailler derrière sa machine. Lydia séjourne alors dans un livre anglo-saxon, une de ces niaiseries littéraires superbement torchées – rebondissements, ironie, dialogues, personnages caricaturaux, peu d'états d'âme, narration simplissime. Du grand art.

- Je cherche les toilettes,
dit-il.

- Vous les avez trouvées,
elle répond, distraite.

Elle s'encourt vers l'atelier. La bouilloire prend son temps. Lydia a hâte de se plonger dans le récit de l'anglaise vendant des livres par milliers. Cela reconforte Lydia d'appartenir au grand nombre. Son avenir, quand Lydia ose en esquisser la perspective, lui apparaît comme ces couloirs interminables dont le mur du fond est un point. La vie de Lydia, une trame qui va s'amenuisant. Pourtant.

A dix-huit ans Lydia réussit son examen d'entrée dans un conservatoire hollandais. Plus tôt, dans l'adolescence, son père le pharmacien (ne rien voir de mal, ne rien entendre de mal, ne rien dire de mal) lui offre, sur une brocante, un tourne-disque. L'aiguille fait ressortir la voix, déclare-t-il face à un trente-trois tours de Gilbert Bécaud.

Le marchand regarde Lydia, lui avait tendu un disque. Kathleen Ferrier, l'ange dans l'oratorio *Dream of Gerontius*, d'Elgar. C'est cadeau, dit le vendeur. Il porte un pull tricoté main couleur moutarde. Le pharmacien dépose Bécaud, règle le tourne-disque, s'en va. Déjà le vendeur se déplace, répond à la question d'une passante, ignore Lydia. Se sentant seule, elle regarde le portrait de la chanteuse. Idylle.

Plus tard, Lydia apprendra que l'enregistrement de *Dream of Gerontius* est détruit. Jamais elle ne montre, à quiconque, le cadeau de la brocante. Les cadeaux décident de notre destinée. Nous devrions nous accorder, face à eux, une acuité plus grande.

A la radio, Lydia entend une fille parler avec amour de Ferrier. Pas avec admiration. Avec amour. L'interviewée est professeur à Rotterdam. Lydia, seize ans, prend le train pour l'embouchure de la Meuse et du Rhin sur lequel, à l'époque, Armand a déjà coutume de voguer.

A dix-huit ans ans, Lydia entre au Conservatoire, section chant.

- Marchin n'est pas dans son bureau,
dit l'homme.

Lydia referme la page de son bouquin après avoir ingurgité *Je mange en vitesse les deux gâteaux de ma délicieuse Samantha et je file.*

- Marchin n'est jamais dans son bureau,
dit Lydia.

- Pierre Alechenkaia,
dit l'homme, tendant une main.

Lydia hisse son regard à hauteur du regard devant elle.

Deux poissons rouges, un noir à la queue rouge, un scalaire zébré. La maison d'Armand est silencieuse. Vé ouvre le frigo il est vide. Armand l'a éteint avant son départ. Vé cherche à se souvenir du jour qu'on est. Vé devrait être heureux du bonheur comme il l'aime. Un bonheur tout petit. Un bonheur d'esthète.

Vé ne prétend pas être exceptionnel. Il est si reconnaissant d'être un homme. Cœur gonflé d'amour, il jette dans l'aquarium trois pincées de nourriture. Quel jour son oncle débarque-t-il ? Quel jour sommes-nous bordel. Sa main tremble il lui faut mettre de l'ordre son corps s'affole. Vé n'en a pas l'habitude.

Il était à deux doigts de récupérer la baraque. Il y aurait accroché les posters qu'il a mis sous verre, trois affiches de cinéma Bruce Lee/jamais un geste de trop. Jamais trop de mots. L'équilibre. Le corps calme s'accorde avec ce qui est juste. Vé répète cette phrase, rebouchant le bocal à nourriture pour poissons, *Le calme s'accorde avec ce qui est juste.* Le calme, pas le mépris. La vulnérabilité. Derrière la vulnérabilité, le geste unique de la défense si le corps en danger. L'âme, forte. Face aux ricanements, aux injures, aux cynismes, l'âme intime au corps de ne pas broncher. La perversité de l'adversaire creuse en ce dernier un trou dont il ne pourra remonter. Quand Ixe tombera-t-il dans le trou ?

A la baraque il y aura un ordinateur, un écran immense, quelques livres. Vé a décidé de lire. Depuis deux mois qu'il connaît Ygrèque, il se sent troublé par la grâce que ce dernier irradie quand il écrit. Au fond de lui Vé sait que l'écriture lui plaira. Il a décidé de commencer par le début. Se jeter dans l'écriture des autres. Un trou duquel on émerge libre dans le vent.

Vé regarde les poissons. Ils ne connaissent pas le vent. Je veux connaître le vent, dit Vé, refermant la porte derrière lui. Cela le fait sourire. Ne pas subir le vent. Le connaître. Pour connaître, a dit Ygrèque, la première étape est d'ouvrir les cinq sens. Brancher le cerveau directement est une erreur. Les écrivains écrivent avec leur corps pour des lecteurs qui les lisent avec leur corps. Leur corps ? Vé se sent gros, il. Les poissons n'ont pas de corps, marmonne Vé, tandis que ses pas le ramènent à la baraque.

Doublevé dort dans le canapé/deux places, on dirait un bébé trop vite grandi. Ixe lit dans le fauteuil/une place. Ixe se retourne sur Vé, sourit.

- Bien mangé ?
dit Ixe.

Vé se sert une bière, referme le frigo, se redresse. S'incline à nouveau, ouvre le frigo, se sert une deuxième bière. Le même geste que Lydia chez le pakistanais. Lydia, se servant de quoi s'enivrer.

- C'est gentil de penser à moi,
dit Ixe.

- Je ne pense pas à toi,
dit Vé.

- Donne. Ne réfléchis pas.

Vé donne la bière à Ixe.

Ixe replonge dans le livre.

Vé entend la colère galoper au loin. Sa propre colère. Il grimpera à un arbre, s'accrochera à une branche, attendra que le cavalier passe. Le cavalier passera sans l'avoir vu. Les salauds ont le droit de lire. D'en tirer du plaisir. Comme les autres. Les livres : égalité.

Vé se sent différent de Ixe. A cause de la rencontre d'Ygrèque. A cause du charme d'Ygrèque en train d'écrire. A cause de Lydia.

Lydia qu'Ygrèque reluque au théâtre depuis qu'il a quinze ans.

6.

- Tu as travaillé aujourd'hui ?

Nelly fume sa trente et unième cigarette. Elle porte une robe blanche de coton brodée de noir sur le haut. Autour des pieds, de ravissantes sandales de cuir mou, talons cinq centimètres. Elle a relevé ses cheveux, châains, en un chignon désordonné. Ses yeux bruns, qu'elle a jolis, sont entourés de Kohl. Nelly propose un verre à Loïc, Loïc entrouvre sa chemise, dit oui pour le verre. Il jette un œil sur les rosiers sauvages de Germaine.

- Comment va Gaspard ?

il dit.

Gaspard est le mari de Nelly.

- Ta femme a disparu de la circulation,
elle dit, expulsant avec langueur le bleu de la fumée.

- Oui, oui.

Loïc enfouit le nez dans le verre de porto blanc. Il inspire longuement. Prend le temps de regarder Nelly.

Nelly prend le temps de regarder Loïc.

Ixe ferme avec brutalité le livre.

- Incroyable cette vision de la pauvreté. Sublime,
il dit.

Vé sort les verres de l'armoire, des verres propres, qu'il plonge dans l'eau bouillante. Il les essuie, avec méticulosité. Il n'est que les gestes qui soient justes. Pas les mots.

- L'auteur, un sociologue tchèque, dit Ixe, raconte combien les hommes sont honteux de la pauvreté. Moches quartiers, moches voitures, moches habits, moches déco, moches relations. Tu ajoutes l'alcool, la violence, les grossesses non désirées, la sous-culture de masse. Toute la vie, les hommes traînent cette honte. Tu devrais lire,

Vé,

dit Ixe.

Il se lève.

- Sers-moi un verre d'eau. Nous passons à l'attaque.

Les jambes de Vé flageolent. Flou dans la tête. Vé ne remet pas la main sur ses pensées. Ni sur la mémoire. Il y a de jolies choses dans sa mémoire. La complicité d'Armand son oncle et de Muriel sa mère. La vie aux champs avec Armand dont la maison sent le propre dont les placards renferment à foison chocolats et massapain. Nadia, qu'il a tant aimé, qui s'est mise à la colle avec un prothésiste –elle pleurait Nadia, en annonçant qu'elle quittait Vé, de chaudes larmes qui fermerait de nombreuses portes dans le cœur de l'abandonné. Huguette, ses bras autour du cou de Vé, son rire, ses baisers, jamais il ne la salira ce serait saloper la mémoire dans son entièreté.

- La pauvreté, on en sort, dit Vé. Pitchou, elle est épicière. Bill, son mari, instituteur. On peut pas dire qu'ils roulent sur l'or. Leur maison est un taudis. Tous deux sont obèses.

- Je me servirai moi-même,

dit Ixe.

Il se sert un verre d'eau.

- Leurs quatre filles ont fait des études universitaires,

dit Vé.

- Elles n'en restent pas moins des bouseuses,

dit Ixe.

Vé baisse les yeux. Il ne sera jamais que le fils de Muriel la torcheuse de cul lisant que le programme télé.

- Tu commencera,

dit Ixe.

- Bien,

dit Vé, pensant qu'il lui faut lire l'auteur sociologue.

- Vas-y,

dit Ixe.

Ixe a quelque chose du Pierrot Lunaire de Schönberg. Une œuvre difficile et pour le musicien et pour le public : chant parlé, chuchotements, cris. Hystérie d'écriture et de voix. Pierrot inspiré par l'apocalypse. Vienne avant la première guerre, Freud et ses dentelles (femme à elle seule plénipotentiairement allégorique).

As-tu déjà, lectrice, lecteur, écouté Schönberg ?

Hum j'éprouve de l'amour pour toi qui lit ceci.

Chut.

Ixe.

Horripilant.

Fascinant.

Dans sa volupté physique l'amant qui passe insoucieux prend pour des rayons gracieux ton sang blanc et mélancolique, Ô Lune.

Albert Giraud, un belge, écrit le livret du Pierrot lunaire dont s'empare en 1912 Schoenberg, juif patriote autrichien. Soixante-dix ans plus tard, c'est chez un autre belge, Marc Aryan, que Marvin Gaye enregistrera *Sexual*

Healing. A sea was storming inside of me.

T'es marié, t'es protégé. Tu ne dragues pas ouvertement, on ne te drague pas ouvertement. La mariée le marié qui passerait à l'offensive aurait sur elle sur lui l'indécence de qui abandonne son chien pour manger du serpent. Tu enfrens une loi pesant son poids. C'est parfois tout ce qui te reste, cette dignité-là de te réserver à l'aimé. L'amour est exigeant, bordel. Surtout quand le monde déploie ses griffes.

Côte à côte sur un lit lovés maritalement, c'est bon, mais quand tu fais bouillir de l'eau quelques heures plus tard (octobre est chaud cette année ça n'empêche, Lydia boit des litres de thé), qu'un autre homme que le tien glisse son regard en toi, dieu sait où, jusqu'au sexe (?) les regards font si bien l'amour, que cet homme te sourit, que ta protection de femme mariée elle aurait tendance à prendre les jambes à son cou les déployer sur un sol qu'elles n'ont jamais foulé, de préférence sans chariot de supermarché et ton lien indéfectible, ta tendresse irréprensible, ta connivence conjugale se retirent sur la pointe des pieds. Tu voudrais les rattraper par la manche. Tu n'insistes pas. Tu es une proie consentante. La balle est dans le camp de l'autre. S'il a très envie de toi il se sert. Mais bon, quel homme a très envie d'une femme à tel point de se mettre en chasse, au risque de ne pas toucher le gibier ? Peu d'hommes sont des chasseurs. La plupart se contente de caresser de petites chattes.

L'homme tend une main à Lydia. Regard fort. Comme on dirait il est fort en math. La facilité n'a rien à voir avec la passion.

- Je vous ai entendue il y a deux semaines dans *Ariadne auf Naxos*. Vous avez la voix de von Otter.
- J'aurais aimé, comme elle, être dirigée par Giuseppe Sinopoli.
- Avez-vous connu Sinopoli ?

demande l'homme habillé d'un pantalon de flanelle gris bleu assorti à une chemise dont il a relevé les manches.

- A Bâle, un soir, il m'a dit Ne soyez pas triste,
dit Lydia.

- Le soir de sa mort je jouais au badminton. J'y prenais du plaisir.

Au mot *plaisir*, la peau de Lydia se hérissé. Elle est une femme simple.

- Qui êtes-vous ?

elle demande.

- Mise en scène de Bérénice.
- Hubert Alechenkaia ...
- Vous aimez le thé ?

il demande, sourire comme une mer large. On s'y engloutirait avec l'ardeur d'un bientôt-mort ravi d'en finir avec la vie.

Le dos de l'homme repose sur un fessier lui-même posé sur la table où Judith d'ordinaire étale le tissu. Les jambes de l'homme, longues, semblent d'un autre monde, celui des oiseaux échassiers. Hubert Alechenkaia va s'envoler.

Lydia lui tend une tasse. Qu'il accepte. Parfois, Lydia est sûre d'elle. Pour le reste, le métier, tout ça, elle est besogneuse. Elle aurait aimé être une étoile elle est météorite. Cela lui cause du mal quand elle écoute de grandes

chanteuses, von Otter, les autres, cependant que Lydia a l'impression d'avoir une vie belle, de se sentir libre. C'est cela : libre.

- Vous chantez bien. Superbement,
il dit, avant d'absorber une gorgée de thé.

- C'est chaud,
il s'exclame.

Hubert et Lydia rient.

Des gens simples.

- Je ne vous ferez pas de mal. Relevez-vous,
dit Vé.

De nouveau ce disque abrutissant dans la pièce à côté. Quelqu'un chante sur de la musique en vrac. Vé aide Lydia à se lever.

Lydia prend du plaisir au croupissement en nudité dans le coin gauche du coin/dormir. Lydia, levée, regarde Vé avec commisération, l'air de « *Qu'est-ce qu'on fait maintenant?* » Devant le silence de Vé, formuler la réponse : *Me violer ?* Ajouter *D'accord*. Ce qui fiche en l'air le concept de viol.

- Couchez-vous,
dit Vé.

Lydia aperçoit Ixe, dans l'encadrement de la porte, l'air concentré.

- Vous allez regarder ?
elle demande.

- Vé est un grand garçon. Il fera ça bien.
Ixe s'en va.

Lydia, allongée, glisse à l'oreille de Doublevé tout contre elle :

- Tu acceptes qu'il te prenne pour un enfant ?
- Je n'ai pas grandi,

il dit.

- Sauf la bite,
elle ajoute.

- Sauf la bite,
il répète, souriant.

- Tu veux que je te montre ?
elle dit.

- Laissez-moi réfléchir.
- Déshabille-toi.
- Laissez-moi, je vous dis,

dit Vé, fixant Lydia avec dureté.

- Je crois qu'après ça, tout ça (Lydia trace sur l'air d'octobre un large cercle du majeur droit), je n'aurai plus envie de porter de vêtement.

Lydia se tourne sur Vé.

- Je ne vais tout de même pas vous caresser,
elle dit.

Vé regarde le regard de Lydia. Il baisse les paupières. Se lève. Déclare qu'il ne peut pas. Ixe arrive d'un pas reptilien, animal s'immisçant sous la pierre, que l'on confond avec le chemin de terre, qu'on écraserait s'il n'était rapide comme l'éclair.

L'éclair.

Quand le tonnerre gronde, on oublie le reste.

Ixe baise Lydia.

Lydia relève sur son corps tiède le coton froissé du drap. Être prise de force, deuxième fois que cela lui arrive. En moins de deux mois. Cela, Ixe l'ignore.

Ce qu'il prend pour un premier échelon est du vide.

Le métal froid des idées est en train de sectionner, une à une, les veines parcourant le corps de Ixe. Bientôt il sera un corps sans vie. Un corps vivant, dans lequel les idées se retournent contre le cerveau. Le cerveau ne pourra rien faire.

Le corps au cerveau déconnecté de l'humanité remonte son pantalon, sort de la baraque, allume une cigarette. Nestor Makhno n'a jamais connu plaisir plus grand.

Ygrèque, distillé parmi les convives, regarde la femme en rouge.

Il a dit, à sa mère, Je m'occupe de l'ambiance musicale.

La mère d'Ygrèque regarde son fils. Il a l'air narquois. Il est intelligent, fragile, elle sait qu'une parole d'elle le poussera dans le vide. Le vide, on commence à connaître, lectrice –teur. Le vide, placenta intersidéral. Laura, la mère de Ygrèque, ne peut vouloir percer la bulle.

Laura a mal de voir son fils faire la route sans elle. Aujourd'hui, elle a mal. Du temps de son mari, elle était ventousée à sa carrière. Le père et le fils, c'était terre et lune. L'un ne bougeait sans l'autre. Laura, si elle avait travaillé son côté féminin, aurait subi l'influence de l'astre lunaire. La marée. La mer. Mater. Terre. Sec. Poussière.

Affreux sentiment de solitude face à ce grand type, superbe dans sa chemise blanche son pantalon de velours finement côtelé blanc cassé. Il la regarde avec distraction. Elle a envie, la mère, ce soir, de demander au fils s'il est content d'être là. Il ne rate aucune des fêtes données par elle. Les gens apprécient Sébastien. Son humour, caustique, son sourire entendu, ses bonnes manières, sa jeunesse.

Quand Sébastien daigne s'arrêter à hauteur, les amis de ses parents éprouvent le soulagement d'avoir, face aux regards soupesant leur popularité, un alter ego valorisant. Un alter indiquant combien eux-mêmes sont précieux. Combien il sont dignes de la meilleure fréquentation qui soit. S'ils savaient. Pauvres types. Ils sont aveugles. Nous le sommes tous. Nous nous croyons aimés, paf, celui que l'on se croyait acquis tourne les talons. Tu te retrouves comme un gros con, verre en main, seul, te demandant qui va avoir envie de te parler. Tu te retrouves à pleurer dans les draps parce que l'alter dont tu te croyais aimé t'annonce au téléphone que vous ne vous reverrez pas, il te sort deux ou trois reproches qui te convaincraient si ton chagrin ne t'infligeait la raclure de ses griffes.

Ygrèque passe de l'un à l'autre des invités, arrogant, gentil, racé. Tout cela lui donne envie de gerber. Ces solitudes. Ces cadavres picolant pour oublier qu'ils sont morts.

Les rythmes balkaniques font se balancer quelques culs. Un verre est cassé.

Une robe rouge se meut, fluide. La femme dans la robe regarde Ygrèque.

Ygrèque éprouve l'effroi.

Maud détourne le regard, envoie sa main dans une assiette qui passe.

L'anchois recroquevillé sur une olive verte offre à la mère de Loïc la sensation du déjà-goûté. Elle se tourne sur Ygrèque. Qui ne la quitte pas des yeux.

Les larmes sortent de Lydia, passagers du train arrivé en gare. Les passagers ont une valise en main, savent où ils vont, pressent le pas. Lydia est parquée contre le quai d'une ville dont elle ne connaît pas le nom. Les larmes descendent du wagon, les voyageurs font ça comme des grands. Comme des automates.

Penser à quelque chose.

Les souvenirs de Lydia se dérobent.

Ixe n'a pas joué. Il y reviendra. Il enverra Doublevé.

Monsieur, je pourrais avoir mal, s'il vous plaît ? J'ai plus de passé, pas d'avenir, je m'ennuie dans ce lit dans cette baraque minable envie de me soûler. Lydia voit le visage du pakistanais. Il compte sa monnaie. Elle prend les deux bières, monte dans sa voiture, baisse la vitre, enclenche la radio. Un homme y parle d'étoiles. Rarement les femmes à la radio parlent d'étoiles.

Lydia rejoint Loïc, mange des carottes, chante sur la scène de la Trémuse. Leur maison se situe à deux kilomètres du théâtre, suffit d'enjamber le fleuve. A l'issue de *Bérénice*, Lydia dira à Alechenkaia C'est fini.

A cette idée, Lydia dans la baraque se tourne contre le mur. D'un des ongles en gratte le plâtre. Tête posée sur le doux oreiller, Lydia, dans la mémoire retrouvée, se fait violer pour la première fois. Les passagers descendent du train. La honte peut entrer.

Maud laisse venir à elle le garçon. Elle le sent, il a envie d'accoster. Le mari de Maud, Henri, discute golf avec un membre du service club dont ils font partie l'un l'autre depuis trente ans. Loïc joue au golf avec son père, de temps en temps. Chouette papa, Henri.

- Votre robe, Madame, me fait penser à la femme dépecée.

Maud fronce le sourcil.

- Je suis Sébastien,

dit Ygrèque, main droite en poche.

- La femme dépecée ?

répète Maud, tâchant de contrôler le rythme de sa respiration.

- Sur la photo des journaux, elle porte une robe rouge semblable à celle-ci,

il dit, désignant le haut de la robe d'un mouvement du menton.

Maud boit. Ne se sent pas à l'aise. Cherche du regard Simone. Simone parle à Clarisse.

- Vous ne voyez pas de qui je parle ?

il dit.

- La chanteuse d'opéra ?

Ygrèque se tait. Son regard retient Maud de fiche le camp.

- Vous savez que je suis sa belle-mère.

Ygrèque ne savait pas. A force de rester planqué dans l'absurde on ignore la présence de la bonne vieille logique du monde. On l'ignore, les lois prennent cela pour du dédain. Les lois se fâchent.

- Vous savez que je l'ignore,
il dit.

Le vin enivre la tête de Maud. Elle se laisse embarquer pour nulle part. La musique est extra.

Les convives ont la soixantaine. Les fanfares, ils n'ont pas l'habitude d'écouter.

- Super, la musique,
dit Pol à Ygrèque en passant.

Maud ne cille pas. Le sens de la répartie du jeune homme lui fait penser à Loïc son fils (Nous en attestons. Au commissariat, le lieutenant ironise sur le travail de Loïc, Loïc réplique en flèche eu égard à l'alliance que porte le lieutenant).

- La première fois que vous venez ?
demande, avec modestie, Ygrèque.

Maud de répondre :

- La seconde.

Les fanfares occupent l'espace. Écouter de la musique nous réconcilie avec la sensation d'être un corps.

- Les anchois ne sont pas bons. Je vais chercher des scampis,
il dit, alpaguant le regard de la fille de soixante ans.

- Je n'ai pas faim,
elle dit.

- Vous pensez à la femme ?
- Vous vous intéressez aux faits divers ?
- Aux faits d'été,

il dit, fourrant le nez dans son verre. Dont il place l'horizon du contenu à hauteur de lèvres. Les lèvres s'ouvrent, Ygrèque intègre à son sang le degré d'alcool. Ygrèque ne s'incline devant aucun dieu. Dionysos ne lui fait pas d'effet. Il est trop loin, Ygrèque. Il subit.

Se dit que Lydia n'a pas mangé depuis le matin. Se dirige vers le buffet où gisent des plateaux remplis de trucs à se fourrer sous le palais (à se foutre dans la gueule), extermine trois feuilletés aux crevettes, revient auprès de la femme en rouge et dit :

- Il faut faire quelque chose pour elle.

- En quoi c'est fait, les nuages ?
demande Timothée au grand frère d'Oscar, Ludovic.

Ludovic a quinze ans, il se sent bien en compagnie de son frère Oscar, étoffe soyeuse sur son corps à lui de ficelle mal coupée. Ludovic aime aussi Timothée, il passe la nuit chez eux.

- Pas même un chocolat ?

propose Ludovic, poussant du doigt un paquet de caramels enrobés de ganache.

- Le chocolat n'a pas de rapport avec les nuages,
dit Timothée, nez dans une bande-dessinée. Oscar dit Fiche-lui la paix. Timothée dit Quoi, je tiens un discours de type asilaire ? Ludovic se lève, déclare qu'il a soif, ce qui n'est pas exact. Il ne connaît pas la signification

d'*asilaire*. Timothée dit Ma mère est en morceaux quelque part dans le fleuve j'imagine les doigts de sa main gauche aux trois bagues caresser les algues. Il n'y a pas d'algues dans le fleuve dit Oscar le nez dans Lucky Luke, les algues c'est dans la mer.

La mer.

- Je ne suis pas fou,

dit Timothée.

- Ce n'est pas toi qui l'a tuée,

dit Oscar.

- Les parents, on devrait pas vivre avec, il ajoute. Ils ont des humeurs des fatigues des dissensions, ils font un max pour masquer leurs dégâts, leurs ambitions, qui sont avachies. Nous on fait semblant qu'on ne voit rien, qu'on n'est pas au courant de comment ça marche, on essuie une vaisselle on empile trois assiettes on remonte dans nos chambres. On n'a pas besoin d'eux.

- Ma mère boit un kirsch le soir avant de dormir,

dit Oscar.

- Et bien ?

dit Timothée.

- Parfois c'est moi qui le sert.

- Et bien ?

- Elle est contente.

Timothée plonge dans la bande dessinée appartenant à Ludovic. Une histoire de nana se faisant séquestrer par un méchant.

- J'ai filmé,

dit Ixe.

Les deux bougres dorment. Ah. Doublevé lève une paupière.

- Fait chier j'ai oublié la batterie de l'ordi,

fait ce dernier.

- J'ai filmé Vé, dit Ixe. Contre la fille il n'a pas été capable de sortir le zob. Couilles molles, voilà ce qu'on est. Infichus de tenir un engagement.

- T'as été engagé ?

demande Doublevé.

Le sommeil le pare de candeur, écharpe que la mère noue autour du cou. Dont nous nous débarrassons dans la rue.

Ixe regarde les ruschs.

- Le con,

il dit, à propos, nous supposons, de Vé.

Doublevé :

- T'es engagé ça tombe à pic pour les putes à Barcelone oui mais si tu bosses si t'es pas là pour diriger le navire (Doublevé ne se rend pas compte qu'il parle bien) la fille elle fera de vieux os.

- Fred, dit Ixe, l'engagement c'est produire sur le corps de la fille la méchanceté du monde.

- Pour les putes faudra du fric sinon c'est pas drôle,

dit Doublevé.

- Personne, dit Ixe, ne songe à infliger aux bourgeois la torture qu'ils infligent au peuple. Cela renverserait le mouvement. Les bourgeois feraient gaffe.
- Ils font super attention c'est ce qui les met à l'abri (Doublevé ne se rend pas compte qu'il pense bien). Il ajoute C'est pour ça qu'ils ont les plus belles putes : ils sont intelligents.
- Tu crois que la richesse, le pouvoir, la réussite est une manière d'intelligence ?

dit Ixe.

- L'intelligence,  a te permet de sortir du lot. Je suis pas intelligent, dit Doublevé,  eil candide. Un instant on y croit, l'instant d'après aussi. Ce type, Doublevé, n'est pas conforme aux clichés.

L'écrivain que je suis devra tenir profil bas.

Alechenkaia un soir lui a proposé un verre.

Lors de la répétition ce jour-là la voix de Lydia ne sort pas. Le désir, dans le corps de Lydia, crient tant que les cordes vocales s'installent sur leur propre balancier, genre hamac. Les cordes vocales vibrent sous l'haleine de la jouissance, elles se taisent, amus es, attendries va savoir. Le corps d'une femme sujette au désir se tait le plus souvent, la femme ligature l'élan de la sauvagerie, peur.  go ste sensation. Pernicieuse. Irrationnelle. Sans compter les conséquences du laisser-aller. Si ça tombe,  a dégage une odeur ce truc-là.  a met mal à l'aise les autres.

Lydia se maîtrise au mieux. Elle ne veut pas que cela se voie. Qu'Alechenkaia le voie. Mais il flaire. Ses instructions sont douces, les membres du chœur, relax. Le Maestro fait de l'humour, calé qu'il est en musique autant qu'en sc no, ultra séduisant. Les filles s'émerveillent. Chez Lydia c'est le tonnerre.

Le tonnerre ne s'exprime pas à l'occasion de n'importe quelle pluie. Lydia vit cela comme privilège. Cela suffit. Mais Alechenkaia l'invite. Nous nous faisons baiser par notre mari/par notre femme, le fantasme d'un troisième corps se glisse entre les deux partenaires officiels cela est bon le corps exulte. Vous avez soif ? Dit-il. Les cordes vocales de Lydia demeurent vautre es, prennent leur pied, elles n'émettent un son. Alechenkaia l'entraîne par le bras hors du théâtre, la place dans sa voiture. Arrivés chez lui, il la déshabille.

Elle n'est pas dans le coup.

Elle veut prendre le temps du regard. Attiser son propre désir. Encore. Plus haut. Jusqu'à éclater ? Jusqu'à l'annulation du désir ?

Alechenkaia flaire. Que Lydia, n'étant pas sous l'effet d'une drogue, a le désir romantique. Un désir sans cuirasse. Capable de réfléchir. Tu picoles tu réfléchis pas t'es une chienne.

Cela excite le gars. Qu'elle soit  tonn e de sa violence à lui.

Il plaque Lydia le corps de Lydia les organes les os de Lydia contre la table, lui soulève la jupe, baisse la culotte, de son doigt mouille l'anus, y enfonce la queue.

Elle a mal.

Sable dans la bouche les yeux les cheveux. Au moment où Lydia s'attend à

irradier, amazone droite sur étalon, elle se frotte les yeux à cause du sable. Le désir, du vent. Entrer dans n'importe quelle bicoque, du vent se protéger. S'asseoir, joindre les mains sur les genoux, repenser à l'enfance, penser à rien n'est pas donné au commun des mortels, aux moines bouddhistes paraît-il, rien c'est trop, au-dessus de nos forces. Penser à quelque chose n'importe quoi, une boîte de sardine, le manque de lumière dans la cuisine, l'entretien de la voiture qu'on postpose qui coûte un pont, se relever, redresser le col, sortir, affronter le vent en connaissance de cause.

Arriver où l'on se dirigeait. Refermer derrière soi la porte de la maison. Être triste, oui être triste, faire une vaisselle, écouter de la musique, enfiler une paire de jolis souliers. Sourire enfin. Prendre un thé un café une bière. Être triste, encore. S'autoriser. Rester aussi longtemps qu'il le faut dans la tristesse. Vient la joie. On ne sait d'où. La joie et la vie viennent ensemble. N'en pas douter. Jamais.

La vie et la joie, Loïc les voit bras dessous dessus sur le visage amène de Nelly, il l'embrassera, les circonstances accentuent le feu, un incendie contre quoi on ne peut rien faire on ne doit rien faire au risque de tomber. Nelly se tait. Regarde devant elle. Loïc lui prend la main. Nelly se lève. Loïc dit Reste assise. Il se penche, l'embrasse. Ils prennent leur pied. Ils sont dans le baiser, nulle part ailleurs.

Loïc se lève, corps de Nelly collé au sien. Aller vite quelque chose guette, rester concentré le plaisir est là ne se refuse pas, le corps exulte, la joie au corps Loïc avait oublié, qu'elle pouvait être puissante, Loïc se sent puissant rien ne peut lui arriver ni la désapprobation ni la laideur. Il déshabille Nelly. Nelly, impérieusement, dans cette tension propre au surhomme nietzschéen La morale casse l'homme, je vous dis, s'il n'y avait pas cette putain de morale il y aurait moins de massacres d'incestes de femmes battues, l'homme : un petit animal qui a peur.

Loïc en harmonie avec l'instant fait l'amour à une femme qu'il n'a jamais désirée. Ce qu'il désire, Loïc, c'est l'instant dangereux où le désir montre son nez. Le désir est un animal qui n'a pas peur.

Maud se détourne d'Ygrèque, elle dit De ton nom je me souviendrai.

Ygrèque voudrait retenir la femme en rouge. Les mains restent calées au fond des poches dans leur grotte comme l'homme de la caverne du temps où la femme ne portait pas de robe ne buvait pas dans le cristal. Ygrèque prononce à part soi De mon nom vous vous souviendrez ou de notre rencontre ou du fait que j'aie parlé de dépeçage, garderez-vous cela dans vos poches administratives d'archiviste soupçonneuse ? Pol repasse à hauteur de Ygrèque.

Pol donne une tape dans le dos de Ygrèque, cela surprend l'homme jeune, inquiet, terrorisé, sa langue a trop parlé, qu'est-ce qui lui a pris. La colère fait suite au remord, Ygrèque recroqueville les doigts dans la caverne inhabitable des poches, les mains d'Ygrèque hésitent, elles vont droit à Pol ce bien nourri célibataire jovial ce fidèle de la famille, les mains de Ygrèque vont à la joue de Pol, ils caressent, Pol qui ne s'attendait pas à cela lui attrape le poignet, l'entraîne dans la cuisine bleue, une couleur que la mère

d'Ygrèque a foutu sur les murs une semaine après le décès du mari, un bleu ciel insoutenable tellement doux en infraction avec la pulsion du goût le cru le cuit. Le bleu de la cuisine où Pol fait face au garçon voleur de diamants est une couleur assortie à la chaire, pas au contenu d'un frigo.

Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Pol qui connaît Sébastien depuis le jour où les parents de celui-ci annoncèrent que la mère portait un enfant. *Porter*, vilain mot. Porter suppose l'effort, Je vais bien, dit Ygrèque. Pol répond à cela J'ai deux nièces tu les connais, Arielle et Natacha elles me couvrent de baisers elles m'adorent, toi Sébastien t'es pas du genre qui adore.

La panique qui s'était emparée d'Ygrèque s'éclipse s'incline front contre terre devant l'arrivée du grand mot, Ygrèque sourit à Pol, il dit Tu as raison, quelque chose ne va pas. Pol de demander : Quoi ? Le grand mot le voici, étendant ses blanches ailes dans la cuisine à ciel ouvert, Ygrèque dit L'amour.

Pol étreint le jeune homme auquel il a fait place en son existence du temps où Ygrèque, fœtus, était pour lui une abstraction, Pol serre contre lui ce gamin qu'il a toujours aimé, Pol a de la facilité avec l'amour, il est conciliant comme gars, la mesquinerie ne l'atteint pas, il ne livre son étonnement qu'aux choses belles, aux choses vulnérables, une discipline qu'il impose à son intelligence depuis qu'à vingt ans son meilleur ami s'est fichu une balle dans la tête. Un voisin l'avait dénoncé pour tentative de viol, au sortir de la piscine dans le jardin l'ami de Pol bandait essuyant le corps pulpeux de l'enfance, une petite voisine, le voisin tenait la scène entre ses quatre yeux, les deux qui voient, les deux autres qui tirent les conclusions, c'était il y a vingt ans, l'ami de Pol n'avait pas supporté la salissure à durée indéterminée. Le corps d'Ygrèque se relâche son esprit est électrique comme un pilier à haute tension dont la ferraille est inoffensive les cheveux toxiques, ça pète dans tous les sens dans la tête de Ygrèque c'est pas agréable faut une issue.

- Qu'as-tu raconté à la dame en rouge ?

demande Pol.

Ta langue a trop parlé, Seb. Racle-toi le fond de la gorge, sors-en le pus verbeux, va te coucher.

- Elle te plaît ?

répond Ygrèque, appuyant le bas du corps contre la table où jadis il mangea des frites faites maison.

- Tu es intelligent et sensible,

dit Pol.

Il regarde Ygrèque comme pour fouiller.

- Mais tu n'y es pas,

il ajoute.

Ygrèque voudrait boire.

- Je couche avec elle depuis trois ans,

dit Pol.

- Cela te plaît-il ?

demande Ygrèque.

- Maud dit que tu as fait allusion à la fille dépecée.

- La fille qui chante à la Trémuse ?

dit Ygrèque, cherchant du regard une bouteille d'eau.

- Les gars avec qui tu traînes ont entendu parler de quelque chose, peut-être,

dit Pol.

D'un pas nonchalant le fils de la maison se dirige vers le frigo, en extirpe une cannette de cola, la décapsule, avale un long trait. Il retrouve ses manières. L'esprit retrouve le fil. L'équilibre, à Ygrèque, il n'y a que ça qui lui aille.

- J'en parlerai,

dit Ygrèque.

- Maud est mariée,

dit Pol.

- Nous nous tairons,

dit Ygrèque.

Pol se dirige vers le jeune ami, il lui tapera le dos même si cette fois l'envie n'y est pas et puis il regardera le mari de Maud parler golf avec ses copains du service club, et leurs regards se croiseront à Maud et à lui, à ce moment-là ils s'aimeront si fort que la nuit, au-dessus de la maison, atteindra un sommeil de qualité supérieure à celui qu'elle éprouve en d'autres lieux.

En d'autres lieux, dans une baraque, la honte tient l'entonnoir enfoncé dans la gueule d'une fille, et pisse dedans.

Doublevê rêve de fleurs mauves dispersées sur le corps ivoire d'une jeune fille, elle le regarde avec un espoir où Doublevê a envie de plonger, eau fraîche à la surface de laquelle on apercevra son visage d'enfant et les hêtres seront le panache et l'ombre. Un oiseau aux plumes jaunes et brunes chantera sans se soucier du monde.

Quelque part sur le monde une femme, un homme, tient un livre ouvert, lève les yeux, la maison est calme peut-être pas, la joie est là tout près de la tristesse, elle, il, se dit Il faut que la beauté advienne sans la beauté je crève la beauté rien que pour moi, que j'écloie que je jouisse que l'enfance me frotte le dos comme si je sortais de la rivière, grelottant. Sous l'arbre où chante un oiseau jaune est posé un panier rempli de pain frais de fromage à pâte molle de cerises, il attend que je me contente de lui dans une simplicité de vent tiède de senteur chlorophylle de chemin accédant, à mille lieux de là, vers les grandes routes.

7.

Loïc jette les jambes hors du drap plissé. Il a mal au crâne. Les doigts de Nelly touchent, endormis, le bas de son dos. Loïc avance plus en avant il veut sa solitude. Ceci n'a pas de sens. Nelly est une amie de longue date de Rachel l'amie très chère de Lydia.

Rachel n'a pas de place dans le récit. Elle a probablement téléphoné à Loïc. Nous n'en savons rien.

Qu'est-ce qui a pris à Marchin de prétendre au meurtre de Lydia ? C'est qui, ce type ? Nous n'en savons rien. A propos d'Alechenkaia ? Niente.

Loïc et Nelly ont bu hier du rouge made in Corbière, ont fumé après l'amour, n'ont pas fait allusion à leurs conjoints, ont agit comme si de rien n'était.

Nelly enfle une combinaison transparente Loïc a envie d'une carotte. Il se lève la fenêtre est fermée il l'ouvre.

- Quand arrivent les résultats sanguins ?

demande Nelly, d'une voix traîneuse.

- Quel résultats ?

il répond, fixant un train derrière la gare, deux quartiers plus loin, cheminant avec lenteur.

Nelly se met debout, avance le corps vers celui de Loïc, Loïc se tourne. Elle est touchante. Jolie. Il a envie de la prendre dans les bras. De la consoler. Il sent qu'elle a envie de ses bras. Elle arrive. Un mètre cinquante. La consoler d'être cette *loseuse* plaquée par son mari par son amant la vie n'est pas drôle.

- Stop,

il dit.

La garce, elle sourit.

- Thé, café ?

elle demande, miaulant.

Lydia ne miaule pas, elle chante. Loïc est ferré par la voix de sa femme. Dans le noir intime de leur lit conjugal il implore, dans une simplicité qui lui ressemble, Chante. Lydia chante, un couplet, vingt secondes, longtemps, ils s'endorment dans les bras l'un de l'autre repus d'un bonheur dont ils ne savent s'il sera fécond. Une crainte infime les étreint, à l'heure de fermer boutique. Que leur bonheur soit trop grand. Qu'il ne soit possible d'aller vers davantage.

L'homme a besoin des saisons. Le bonheur, c'est soleil matin midi et nuit chaque jour pareil. L'homme n'est pas une plante, ça non. La plante elle-même a besoin de la dent acérée du gel, la plante a besoin de la pluie chaude, de la caresse automnale. La plante, le bonheur perpétuel ça la tuerait.

- Café,

dit Loïc se dirigeant vers Nelly, lui baisant le front l'emmenant par la main vers la cuisine. Un mec qui te prend pour un gosse, tu l'envoies se faire foutre. Nelly, elle, est enchantée. Elle vit quelque chose d'unique. D'*inédit*, chuchoterait vilainement la voix d'Ygrèque.

Nelly est gentille. Son corps de femme a mouillé, cette nuit. C'était devenu du bois sec, son corps, à Nelly. Elle aurait mieux fait de s'en servir comme bâton, le bâton du pèlerin osant pénétrer le brouillard, pour qui une chose compte : avancer. Nelly se relâche. Elle croit en Loïc sauveur. Mais un pèlerin qui baise avec son Christ n'a pas besoin de la Galice.

Loïc allume son téléphone. Nelly enclenche le poste Braun, comme celui du pakistanais. Dans lequel un cassette des temps anciens se met en route. Loïc lève la tête. Des plombs qu'il n'a plus entendu la voix de Ferrat. Que la montagne est belle. Loïc dépose le téléphone, est happé par une bouffée d'air haut, non pollué, Loïc respire l'air de Jean F. dont la voix légitime la présence de Loïc dans une chemise déboutonnée par où Nelly glisse la main.

- T'aurais du sucre ?

il dit.

Nelly comprend. Que Loïc vit un plaisir égoïste. Un plaisir sans elle. Un acide ronge Nelly (elle n'avait pas, jusque là, réalisé) depuis que Loïc ne l'a pas prise dans les bras, au réveil. Ce qu'elle peut être bête. Mais alors, en sera-t-il toujours ainsi ? L'amour est-il trop parfait pour elle ?

- Tu penses à elle, c'est normal,

elle dit, main au placard.

- A la montagne ?

il ironise.

Nelly :

- J'ai appelé Rachel hier. Personne au théâtre ne souscrit à la thèse du meurtre.

- La presse ?

- Le mensonge le mieux déguisé se fait passer pour la plus tendre vérité,

elle dit, contente de sa verve.

- Ma mère soutient que Lydia a pris l'air,

il dit.

- Personne ne sait,

elle dit.

- No man's land envoûtant,

il dit.

- Envoûtant ?

elle demande, stupéfaite de l'emploi du mot.

Nelly est chaude à point, elle humecte. Qu'il la déshabille, enfonce en elle la queue !

- Un second sucre fera l'affaire,

il dit, parlant sur Que serais-je sans toi.

Nelly place un carré de sucre blanc au centre de la paume, qu'elle dirige vers Loïc, Loïc prend le sucre, le jette dans le café, lève la tête, respire, il se sent bien.

- Que fait-on de nous ?

elle demande.

Une femme ne doit jamais réclamer de suite. Ne pas s'enchaîner à l'attente. Autant crever.

- J'aimerais te revoir,

elle dit, refermant le peignoir espérant que Loïc l'en empêchera.

Loïc remue la cuillère dans la tasse de café.

- Je suis un homme marié,

il dit.

- Lydia est merveilleuse,

elle dit.

Il sourit à la femme jolissime devant lui, l'attire par la taille, l'embrasse avec délicatesse. Le cœur de Nelly va rompre. Les barrages résistent aux tremblements de terre. Comme eux le cœur tressaille puis reprend ses marques. Le cœur est une machine. Les machines se fichent de l'amour.

- Nelly ?

Nelly ne répond pas. Elle regarde Loïc. Jamais il ne lui est apparu si beau (les gens débutant une histoire qu'ils croient d'amour disent *jamais* cela ne m'était arrivé, *jamais* on ne m'avait dit ça, etc).

- Je suis le mari de Lydia.
- Toi et moi ?
- Un vrai bonheur.
- Lydia et toi, un faux bonheur ?

- Qu'y a-t-il ?

demande Lætitia au lieutenant. Dont elle masse le dos. Qu'y a-t-il, qu'est-ce qu'il se passe, tu vas bien ? Les réponses faites à ces questions sont souvent décevantes. Posez la question à quelqu'un jamais il n'ira au fond. Jamais il ne s'interrogera devant vous. Il ne dira pas ce en quoi vous pourriez côtoyer votre propre ombre. Il ne vous offrira pas sa souffrance en cadeau.

- Le sang retrouvé chez Marchin correspond à celui de la fille, dit le lieutenant.

- Le gros black qui bat sa mère ?

elle demande, pensant au verni bleu indigo offert par son fils, la veille. Emballé dans du papier de soie.

Le lieutenant signifie à Lætitia, d'un mouvement d'épaule, que la tendresse prend fin.

- Laisse un message au Procureur, dit-il. On garde Marchin.
- Le black ?
- Lætitia...
- Hier j'étais pas là je ne suis pas au courant.

Le lieutenant, dont le visage fut adorablement, dans l'enfance, tacheté de tâches rousses, se gratte le mollet.

- Tes chaussettes sont moches,

dit Lætitia.

Le lieutenant met la main à la souris. Il est avéré que les dépeceurs finissent par avouer leur crime. Des gens au-dessus de tout soupçon. Un peu originaux, un peu à côté de la plaque, capables de gentillesse.

Lætitia veut savoir. Vingt ans qu'elle survole les enquêtes du haut de son buste imbibé Shalimar, vingt ans qu'elle est copine avec celui qui est devenu le boss, qui l'a augmentée, qui a offert du Saint-Laurent à son anniversaire, Saint-Laurent c'est trop classe, Lætitia refuse d'être classe elle veut être sexy.

- J'ai reçu un coup de fil de la sœur d'une dénommée Lydia Chaspoing,

dit Lætitia.

- Que dit-elle ?

demande le lieutenant-aux-rousseurs-disparues.

- Que dit-elle, s'il te plaît. C'est important, il réitère.

- Depuis quand tu prends la vie au sérieux, Léo ?

Le lieutenant se lève. Il aime le western. Son genre c'est pas le feuilleton policier. Léo se meut non pas théâtralement mais avec une simplicité dont l'harmonie échappe à Lætitia dont la simplicité salubre échappe au Lieutenant.

- Je dîne avec toi ce midi je t'expliquerai. Ton fils va mieux ?
il dit.

- Mon fils c'est ma vie,
elle dit.

Puis elle part. Se retourne.

- Ketchup moutarde mayo ? Thon, jambon ?

- Du brie, du beurre,

il dit. Et sourit à la femme.

Du doigt Lætitia lisse le chambrant de porte démunie d'aspérité, tronc d'arbre équarri par des machines. Lætitia se souvient, avec un serrement au cœur, du banc où le jeudi à la sortie des classes Madame Burteau lui racontait sa journée. A l'époque devant Jeanne Burteau, Lætitia disait Je serai écrivain. Dans des cahiers noirs à spirale de fer Lætitia écrit une histoire chaque année avec personnages principaux, secondaires, intrigue, complications, décors variés, de la vengeance, de la bonté, du cul. Lætitia est une romancière qui attend que l'on dise d'elle qu'elle est un écrivain. Chaque fois les réponses en provenance des éditeurs fusent, succinctes. Votre manuscrit ne correspond pas à notre ligne éditoriale. Lætitia s'est interrogée sur la justesse de sa démarche eu égard au talent, à la reconnaissance, aux illusions. Elle continue d'écrire.

Elle enfle son imper violet. Avec les escarpins vernis noirs, la jupe jaune œuf, le noir des cheveux ondulés, Lætitia se sent reine. La reine descend dans la rue, hume le même air que celui que voudrait respirer Lydia. A quarante-trois ans, Lætitia mordra à pleines dents dans une salade viennoise trois cents cinquante calories. Elle boira un thé, fumera une cigarette, se remettra au travail.

Au commissariat, il y a des souffrances. Des gens qui entrent, la tête dans les épaules. S'il t'arrive du malheur, tu es en tort. De quoi ? De n'être pas comme tout le monde. De ne pas *faire* comme tout le monde : passer inaperçu.

Léo lieutenant relit le rapport. Son ventre gargouille. Pour quelle raison la dénommée Judith, costumière de son état, prétend-elle que Marchin était au bout du rouleau tandis que les employés du théâtre, tous sans exception, jurent que le type était en super forme. Épanoui comme jamais.

Quand il entre dans la baraque, Ygrèque n'entend que le soupir de la nuit se masturbant, accroupie, sur la cheminée des toits. Doublevê est allongé sur le fauteuil deux places. Ixe repose sur le tapis, enfoui dans un sac de couchage. Ygrèque pénètre dans le coin/dormir, sort de la poche un appareil à écouter de la musique qu'un cordon relie aux oreilles. Il s'assied sur le bord du lit. Il tourne le visage de Lydia contre sa cuisse, enfonce dans l'oreille de la fille un des écouteurs, The wing is blowing freedom soon will come then we'll come from the shadows.

La main d'Ygrèque maintient avec fermeté la joue flasque de la femme épuisée. Lydia replie les genoux sur l'abdomen. Pose sa main sur celle d'Ygrèque, face écrasée contre la cuisse du garçon. La main d'Ygrèque se crispe. Lydia gémit. Cohen Léonard chante Le partisan. Ygrèque pose genoux à terre.

Lydia tient en tenaille les poignets du garçon. Elle ancre son regard dans le sien, qui est profond. Lydia souffle, taureau qu'on lâche dans l'arène. Infiniment doucement, Ygrèque attire le visage de la femme vers le sien, pose ses lèvres sur ses lèvres. Sa langue croise celle de Lydia, les deux langues s'entortillent, bon dieu c'est lent, le ventre de la fille se soulève, le pubis pisse une crainte délivrée, une peur affriolante bracelets aux chevilles, une honte belle de chevelure épaisse. Lydia s'accroupit sur le lit, lève le visage du garçon à hauteur de son visage à elle, debout à présent il enfonce le majeur dans la fente torride, les mains de Lydia descendent le long du cou, enserrant le cou de l'homme, il empêche que mal soit fait, se redresse, soulève la tête de la fille. Elle se dresse sur les jambes.

Voix du chanteur canadien, plaines et lacs et cieux démesurés. Ygrèque ôte du corps de Lydia la chemise, ses mains dansent sur la courbure des seins elles ne s'agitent pas elle se figent, dansent immobiles,

Lydia écoule hors d'elle ce pus d'orfèvre le plaisir, les mains d'Ygrèque reviennent au visage de Lydia il la regarde l'embrasse elle sourit, il pose le doigt sur l'écouteur, la chanson est terminée Through the graves the wind is blowing, Ygrèque jette l'appareil sur le lit, Lydia toute fragile a froid aux pieds son nez coule Ygrèque baisse son pantalon, sexe indiquant l'Ouest par où le soleil se lèvera, il allonge la fille, elle tremble, The wind is blowing, le sexe d'Ygrèque pénètre le con de Lydia, lenteur couloir interminable feu, ongles de Lydia sur la peau vingt ans d'âge, va et vient de l'homme, rude, impeccable, jouissance de Lydia. Elle avale ses propres doigts, fille blonde à voix triste, deux cannettes le pakistanais rend la monnaie, Ygrèque décharge, les deux corps se taisent il n'est rien à expliquer sinon que maintenant ce ne sera plus pareil. Ils manqueront l'un à l'autre.

Ygrèque se retire de Lydia, se lève, la couvre, enfille son pantalon. S'assied sur le lit. Elle, ne bouge pas.

- Je ferai quelque chose pour vous,
il dit.

Elle, ne dit rien.

Il la désire tant, qu'il s'en va. Referme la porte derrière lui.

- On se réveille là-dedans !
il hurle.

8.

Dans l'obscurité Ixe se tient debout. Du pied il écarte le sac de couchage dans lequel Doublevé s'est enfoui. Il lui faut passer. Arriver auprès d'Ygrèque. Qu'Ygrèque éprouve la vibration charnelle de sa personne. Qu'il comprenne enfin.

- Elle est bonne, hein,
il dit.

- De quoi parles-tu ?
dit Ygrèque.

- Je l'ai baisée je l'ai trouvée bonne elle m'a trouvé bon,

dit Ixe.

- Où est Maurice ?

dit Ygrèque.

Ixe marche dans le noir. Ygrèque le sent venir.

- Chez son oncle. Il ne supporte pas que je sois capable de ça. Il a essayé il n'a pas réussi à entrer,

dit Ixe, voix traînant, qui s'approche il est à deux pas.

- Entré où ?
- Dans la fille.
- Je ne veux pas croire que tu l'ais fait.
- Ne cogne pas tu serais grotesque.

Ygrèque sait que Ixe a touché aux arts martiaux. Vé admire cela.

- Faites pas de bruit je suis crevé,

dit Doublevé.

- Demain j'achète une chaîne, dit Ixe. Nous lui passerons dessus. Chacun de nous.

Ygrèque prend place dans le fauteuil une place.

Jamais plus il ne touchera à la fille.

- Je veux voir mon père,

dit Timothée à la mère d'Oscar.

La mère caresse les cheveux de Timothée celui-ci recule. Ixe avance Timothée recule. Ixe se sent con, Timothée veut son père veut sa mère il veut poser des questions recevoir des réponses poétiques mélancoliques lassées qu'un gosse de bourgeois cultivé est en droit de recevoir pourvu que la trame soit efficace, les rails de la vie à bonne distance l'une de l'autre d'un point à un autre quitte à avancer, reculer, Paris-Berlin, Berlin-Paris,

Ixe pense à la fille dont le plaisir souverain caresse le corps non point de Ixe mais de l'impérialiste Ygrèque, le voleur l'universitaire le fils de pute ultra friqué,

Timothée beau dans ses douze ans tout petit guettant sa mère sur la scène d'un théâtre de Province à la voix splendide racée parfaite au ventre qui n'a jamais été occupé sinon par lui, sinon par moi maman. Timothée serre les poings, de l'eau émerge de son corps c'est quoi ce truc, dites d'où vient l'eau tandis que nous sommes de chair d'os de sang, l'enfoiré d'alcool désalcoolisé, le sel coulant ne servant pas à cuisiner, le sillage qu'on trouve sur le visage des bébés interdit aux grands interdit de pleurer INTERDIT DE PLEURER, J'ai appelé ton père il n'est pas chez lui, dit la mère d'Oscar, Chez lui c'est chez nous, dit Timothée tournant le dos à cette femme ayant besoin de kirsch le soir pour oublier qu'elle ne sert à rien, qu'elle n'est sur aucune scène, que rien ne l'éclairera jamais si ce n'est sa propre médiocrité ses espérances dupes son bonheur à deux balles qui sert à rien QUI SERT A RIEN.

Quand il se réveille ce matin-là du samedi vingt-cinq octobre, Vé se sent reposé. Il a bien eu raison d'occuper le lit d'Armand. Son oncle a donné du drap propre au matelas, à l'édrédon, en prévision du retour, Lundi si je me souviens faut que j'en parle à ma mère ce serait moche l'arrivée à la baraque

avec dedans une femme enchaînée.

Vé sourit ils ont osé. Aller jusque là. Plein de gens ne le font pas. Les gens achètent des corn flakes, vont chez le dentiste, remplissent des virements, ils ne séquestrent pas. Séquestrer est interdit par la loi. Les gens préfèrent être chez eux, seuls, devant la télé, pas en cellule pénitentiaire avec des gars qui savent que foutre de leur vie et vous pètent au nez.

Ils ont osé. Vé n'en revient pas tandis que le café s'écoule goutte à goutte comme le ferait un sablier. Deux jours déjà.

Ils se souviendront de leur connerie ils en riront ils diront On étaient des voyous. Cela aura du sens, alors, de se sentir à l'abri derrière le versement automatique des trente-neuf euros mensuels dévolus à l'assurance auto. Comme dit le proverbe qui n'est pas de Bruce Lee Vise la lune si tu la rates tu tombes dans les étoiles. Vé prend une douche, brûlante, dont il émerge dans une atmosphère vaporeuse. Longtemps qu'il ne s'était senti vivant.

Dans la tête de Lydia la voix de Loïc râle et meurt. Lydia ne parvient pas à mettre la main dessus. Elle est en train de pisser. C'est chaud. Qu'on en finisse. Qu'elle crève. Qu'elle s'en sorte. Pourquoi n'a t-elle pas été impatiente dans son ancienne vie ? L'impatience rend lucide. Lydia ne subira plus. Pas même le bonheur. Avec Lydia il faudra compter.

Doublevé roupille. Ixe, au volant de sa voiture, s'en est allé. Ygrèque se redresse, se masse le cuir chevelu il a comme une gueule de bois. Ixe hier a prétendu avoir filmé ses ébats. Ixe s'est moqué. Il a dit J'enverrai ça à la télé. Ygrèque ne s'est pas abaissé à répondre.

La colère a fait jaillir un bras d'Ygrèque hors de la quiétude (le cambriolage de la bijouterie est susceptible de produire quelque angoisse mais cela a été un jeu d'enfant, une sucette que l'on glisse en bouche, un timbre qu'on appose sur l'enveloppe), Ixe s'est esquivé, a envoyé son pied dans le ventre d'Ygrèque puis le tranchant de la main entre le cou et l'épaule. J'envoie rien à la télé bordel tu me prends pour qui maintenant tu la fermes tu me laisses faire, demain soir tu prends les rênes juré, à Barcelone la coke est pure t'as promis de faire du blé avec les diamants, je suis ton ami, a dit Ixe relevant le corps meurtri de Ygrèque, le serrant contre lui.

Les idées étaient tristes dans la tête de Ygrèque et ça, la tristesse lamentations plaintes en tous styles Sébastien supporte pas. Il s'est tu, endormi illico, maintenant il se réveille.

Il se dirige vers le tourne-disque à la droite duquel une quinzaine d'albums sont posés. Dehors, un chien aboie.

Jeff Buckley. Ygrèque passe le trente-trois tours sur la platine et ça commence. Ses mains, moites, se posent sur les sillons, désorganisent l'audition, il faut un truc marrant, rythmé, il n'y a rien pas une fanfare, que des mots, des mots.

- La compagnie, salut !

dit Vé, entrant, bonhomme. Des cheveux mouillés lui donnent un air de propre après l'effort, un air plaisant à Ygrèque cependant que le regard de Vé posé sur Ygrèque s'assombrit, comment dire, il pleut de l'encre dans les yeux de Vé, comme si la plume du stylo était fendue. Quoi dit Ygrèque,

Quoi, encore ?

- T'aurais mieux fait de dormir chez Armand avec moi,
dit Vé.

- J'ai à faire,
dit Ygrèque.

- Quoi ?
- Fourguer les diams, qu'on se tire.
- Barcelone ?
- Demain.
- Tu fais comment ?
- Un type, à la fac, m'a branché. T'as peur pour toi, Maurice ?
- Ne dis pas Maurice ça file la poisse.
- Fais du café.
- J'en ai bu.
- La fille n'a pas déjeuné,

dit Ygrèque.

- Aujourd'hui c'est calvaire elle se passera de manger. Ixe a dit
Demain c'est fini.
- Fini comment, t'y as pensé ?
- Fini fini.
- Il y a des choses qui ont commencé. Parce qu'elles ont commencé
rien ne sera pareil.
- Tu tenais à ton ancienne vie, toi ?
- Je n'ai pas de vie. Je n'ai pas de mort. J'ai été inventé.
- Sébastien...
- Je ne m'opposerai pas à Ixe. Je serai là demain soir.
- Tu ne voudras pas savoir...
- J'ai couché avec la fille.

Je suis un naze, moi j'ai pas pu dégainer, se dit Vé.

- J'y ai pris, pour la première fois de ma vie, ce qu'on appelle du
plaisir, dit Ygrèque. Le plaisir c'est descendre jusqu'au fond de soi.
Voir comme tout y est beau.

Ygrèque ouvre la porte d'entrée, sort, ne ferme pas la porte.

Vé, tout brave qu'il est, cuisinant, sachant bricoler, pense qu'il est trop banal
comme mec pour s'offrir un ostracisme. Il va sortir son flingue. Henriette ne
le faisait pas bander, enfin oui mais le corps de Vé alors ne disait pas la
vérité. Il enfourchera Lydia. Avant Doublevé. Maintenant.

Judith a les yeux bleus des yeux qu'on voit tout de suite qu'on ne lâche pas.
Elle porte un turban sur la tête été comme hiver. Elle a le crâne dégarni, un
jour elle l'a rasé, les cheveux ont repoussé à l'identique, malingres.

La première fois qu'elle a couché avec Marchin, elle avait dix-huit ans, lui
vingt de plus une femme deux enfants. Ça roulait pour lui. Ses mises en
scènes faisaient un tour d'Europe. Il était gavé, Marchin, il voulait
davantage. Un truc qui fasse digérer l'abondance. Le pouvoir, le fric, la
notoriété, il y avait touché. Cela ne lui faisait plus d'effet.

Il devint misogyne.

Judith a cette époque avait une chevelure *merveilleuse* (j'utilise avec

parcimonie l'adjectif qui veut tout dire et ne rien dire, mot fourre-tout... merveilleux). Marchin consommait les tétons la vulve le cri strident des petites femmes. Judith était sur sa route il y goûta/ l'humilia. La rendit dingue de lui. Il y eut simultanément et postérieurement une anglaise qui sentait l'anis, une dame d'un certain âge qui ne souriait pas, une adolescente lui fichant des gifles et cetera. Judith ne se maria pas, enfin si, avec Jean-Claude mais c'était pour du beurre, celui qu'on utilise sur la poêle quand il n'y a pas d'huile.

John Marchin se confiait à la costumière. Il avait cessé de l'honorer si ce n'est du récit de ses étourderies pornographiques. Judith avalait.

Ce matin elle sent son dos, comme on dit prosaïquement. Sentir qu'on a un dos alors qu'on devrait oublier qu'on en a un (quand on oublie qu'on est aimé, c'est bon signe). Judith allume la radio la voix sur Inter est capiteuse, se presse une orange, un citron, potion qu'elle ingère avec multes grimaces. Personne n'est présent pour lui demander Qu'est-ce que tu as ? Elle grimace, spectatrice d'elle-même.

En trente années de vies professionnelles conjointes, Marchin ne l'a jamais présentée sur scène à l'issue d'un spectacle. Judith est l'orfèvre du fil. D'un océan de drapé elle imagine un lac, un torrent, un ruisseau. Plusieurs fois on a tenté de la débaucher. Un théâtre suisse notamment, qui lui proposait cinq fois ce qu'elle gagnait à la Trémuse. Marchin ce soir-là était au restaurant avec sa femme et des politiciens, il rappliqua dare-dare après qu'elle l'eut informé de l'offre. Marchin s'était arrêté dans un press-shop y avait acheté une rose qui marinait, solitaire, depuis la veille et voilà, le monde appartient aux gens capables de penser à ce petit quelque chose qui fera croire aux proches que ces derniers sont des dieux alors qu'à l'intérieur de leur conscience, blottie dans le corps, il n'y a RIEN.

Ce *rien* en quoi nous passons notre vie à ne pas croire. Si nous nous résignons au constat, nous aurions davantage de fougue à consacrer à la joie.

Lorsque le téléphone sonne, Judith ne répond pas. Elle approche du combiné tel un chat d'une gamelle, langoureuse, circonspecte. Jette un œil sur la mémoire de l'appareil. La plupart du temps y sont affichés le nom de sa mère, celui des filles de l'atelier, celui de Nelly sa voisine.

Judith écarte le rideau de tulle qu'elle enfourne chaque lundi, huit heures quarante-cinq, dans le tambour de la machine à laver. Dans le salon, le voile la séparant du monde doit être propre. Sa vie démantelée s'accroche avec maniaquerie à l'aspect des choses. La propreté lui fait du bien. Derrière le téléphone posé sur la commode, le rideau de tulle donc, qui sera lavé dans moins de quarante-huit heures.

De chez Nelly sort le mari de Lydia. D'habitude ce n'est pas lui, ce sont la femme de Loïc et les copines de celle-ci. Judith souvent est invitée à se joindre à elles. Nelly et Lydia ne sont pas intimes. Lydia a un tas de connaissances qui assistent à la Première de chaque spectacle. L'amie de Lydia c'est Rachel, une sociologue. Lydia a présenté Rachel à Judith, à la première de la Traviata. Les deux femmes restées seules l'une face à l'autre ont éprouvé de la gêne. Tandis qu'avec Nelly, qui est une copine de Rachel,

Judith se sent comme avec une sœur. Surtout depuis que le mari de Nelly, Gaspard, est parti.

D'après Gaspard, leur histoire avait *fait son temps*. Rah ! les mots coupent et déchirent. Pourquoi les mots racontant dans lesquels nous plongeons avec délectation sont-ils capables de crime vicieux ? De ces crimes vous atteignant par l'arrière ?

Mercredi 29 août, 10h57. Je n'ai pas aimé écrire ces détails fastidieux à propos des relations Nelly-Judith-Lydia-Rachel. Les quarantaines de sexe féminin que sont les filles tournant autour de Lydia, c'est comme si elles étaient coulées dans un moule, comme s'il n'y avait plus la rage, l'effroi, l'odeur de la mort. Comme si le bonheur possédait un seuil de saturation. Le bonheur ramollit. La vie est injuste, inégale, blessante. Le bonheur est à fuir quand on n'aspire plus qu'à une chose, survivre.

Judith fait signe à Nelly dont le visage est lunaire. La lune, belle la nuit, le jour est d'aspect négligeable. Judith se dirige vers la porte d'entrée, se dit Pourvu que Nelly ne prenne pas mon absence à la fenêtre pour de la défection. Nelly ouvre la porte, crie Ouh ouh on se prend un café ? Nelly est triste.

Nelly connaît le chemin. Elle a sa chaise dans la cuisine. C'est Nelly qui fit part à Judith de la vente de la maison d'à côté. Cela fait huit ans que Nelly boit du café, du jus de poire, du muscadet dans la cuisine de Judith, toutes deux rient se plaignent se réconfortent se touchent se sourient mangent médissent se confessent éclatent de rire s'interrogent pleurnichent se sous-estiment se moquent espèrent respirent.

- Elle est morte ?

demande Judith.

- Laisse-moi respirer,

dit Nelly.

Judith sert à sa voisine une tasse de café. Judith est belle dans son peignoir avec ses kilos en trop son turban ses ongles peints connard de Marchin.

- Loïc est arrivé tôt ce matin il était... perdu,

dit Nelly.

- Dans le quartier ce n'est pas rare,

dit Judith, extrayant d'un placard des biscuits enrobés de chocolat.

- Tu me tentes,

dit Nelly.

- De temps en temps il faut s'obliger,

dit Judith.

Nelly sourit.

- Finalement Loïc t'a trouvée,

dit Judith, prenant place sur la chaise la même depuis huit ans.

Nelly hésite. A mettre un truc en bouche. Elle l'a fait cette nuit à deux reprises. Enfoncer dans la gorge. Le plus jouissif oh elle ne s'y attendait pas fut de sucer Loïc, sucer la peau de Loïc, passer la langue sur lui, suçoter, entraîner la langue entre les plis.

- De Lydia Loïc a des nouvelles ?
- Gaspard s'est tiré, Lydia s'est tirée, bon débarras.
- Lydia est une fille sans histoire.
- Tu l'as dit.
- Tu n'es pas en forme ces derniers temps, Nelly.
- Je vois quelqu'un.
- Il demande combien ?
- Il demande rien, c'est le problème.

Les deux femmes boivent leur café ressassent un souvenir projette leur journée. Nelly :

- Je croyais que ça n'allait pas à cause de la défection de Gaspard. Ce n'est pas cela.

Nelly est éreintée, elle va s'assoupir.

- Allons, parle.

dit Judith, lui tapotant le bras.

- Gaspard et moi nous connaissons depuis vingt-cinq ans, dit Nelly. Nous avons été fous l'un de l'autre. Notre famille était belle. La séparation a été douloureuse, très, à cause du lien. A cause de la tendresse qui demeure comme une cicatrice qu'on ne peut gommer.

Nelly se relâche elle se sent bien dans la cuisine sous le regard de cette femme.

Judith a quinze ans de plus que Nelly. Nelly attendrit Judith. Judith pressent que ce qui va être dit sera cadeau. Au XVIII^{ème} siècle, le *cadeau* était un divertissement offert à une femme.

- Judith, si je renais c'est avec l'amour. Seule la violence de l'amour me rendra à la vie.

Cadeau.

Judith pense à Lydia. Elle voit Lydia regarder un mur, l'œil cadavéreux.

- Je suis inquiète pour Lydia,

elle dit.

- Lydia vient de baiser dans une chambre d'hôtel elle s'étire feuillette un magazine ce que nous rêverions de faire elle l'a fait,

dit Nelly.

- Le samedi nous le faisons. Nous sommes samedi,

dit Judith.

- Le dimanche est un bon jour pour revenir.
- Retourne au lit.
- La police a trouvé le sang de Lydia chez Marchin.
- Les soirs de représentation, dit Judith, Lydia saigne du nez. C'est nerveux. Toujours il est là avec son mouchoir.
- Que font ces mouchoirs au domicile de Marchin ?
- Marchin est inexplicable.
- Il prétend que Lydia est sa maîtresse.

Rire de Judith.

- Mange, tu diras moins de conneries,

elle dit.

Nelly, dépitée, s'autorise le chocolat. Y prend plaisir.

- Marchin ne va pas bien,

dit Judith.

- Les gens disent qu'il est à l'apogée de sa notoriété. Il triomphe dans Hamlet sur la scène du National Theater.
- Excellent comédien.
- Il n'a pas pu inventer cela.
- Quoi ?
- Une dissection.
- Marchin est malade les gens ne le savent pas.
- Ne sommes-nous pas tous malades ?
- T'as une prostate, toi ?
- J'ignorais qu'il était bilingue,

dit Nelly, immergeant avec raffinement le cul d'un troisième biscuit dans la marée chaude du café. Elle ajoute :

- Tu l'aimes encore.
- Je le croise chaque jour,

dit Judith.

- Pourquoi ne changes-tu pas de boulot ?
- Pourquoi t'as l'air d'avoir fait l'amour ?

Nelly sourit. Elle se trouve jolie à sourire ainsi. Éprouve de la tendresse pour soi, et pour Judith qui sourit aussi, et pour Lydia vautrée sur un lit d'hôtel souriant devant la photo d'un mâle imperturbé par le cliché du photographe.

- J'ignorais que Lydia avait des problèmes de couple,

dit Judith.

- Tu as lu les textes d'Achille Chavée ?
- Lydia m'a offert une plaquette.
- Tu en parles comme si c'était du chocolat,

dit Nelly.

- La poésie est faite pour être, par le corps, consommée.
- Judith ?
- Tu as bien fait de faire l'amour. Je ne me souviens pas du goût que ça a.
- Tu ne le diras pas ?
- Lydia est partie. Elle a ses raisons. Il faut lui foutre la paix.
- Ne pas lui piquer son mec.
- Tu n'imagines pas le nombre de gens veulant en finir avec la vie,

dit Judith, se grattant la nuque. Nelly regarde les ongles peints de la main demeurée sur la table.

- Toi, dit Nelly à Judith, tu as le mal de vivre ?
- J'aimerais.
- Pourquoi ne te sers-tu pas dans le tas d'hommes à ta disposition ?
- Je ne suis plus désirable. Si je l'étais, Marchin me consumerait.
- Comme une poésie.
- Je ne suis que débris de mots,

dit Judith, consciente que ce qui vient d'être dit n'est pas du langage parlé.

- Tu as un bon karma,

dit Nelly.

- Dans ma vie professionnelle.

- Il te faut ouvrir des portes. Le karma entrera.
- Tu crois ?
- Oui.

dit Nelly, posant sa main sur celle aux ongles peints.

- Ce que John Marchin me fait baver...

dit Judith.

- Tu ne peux pas continuer comme ça.
- Je me le dis chaque matin. Je n'ai pas la force. Je m'abreuve au puits qu'est John. Si John était néfaste, je me déshydraterais. Je crèverais. Mais je tiens.
- John Marchin te fait tenir afin que tu ne sois jamais loin de lui.

Judith se gratte à présent le bout du nez.

- Il ne s'est pas soigné à temps,

elle dit.

- Ce qui nous ramène à la prostate,

dit Nelly.

- Ce qui nous ramène à Lydia,

dit Judith.

Lydia regarde fixement le mur, l'œil cadavéreux.

Vé est passé par là. Éjaculation, deux minutes cinquante. Ne dites rien, a-t-il dit. Pourquoi les gens dénués d'assurance ont-ils peur des mots ? Vé est allé au combat par obligation. C'était ça, ou passer pour un gars capable de bander rien de plus. Il a éjaculé.

Puis, Vé s'était senti bien. Vé n'était qu'un corps dans un vaste monde, dont il ne voyait pas les répétitions symphoniques, les agriculteurs aux champs, les skippers dessous la voile, les chimistes dans leur labo, les hommes d'affaire pour qui l'affaire est l'argent, les poètes chahutés, les filles d'Argentine à peau d'or, les chinois par milliers, le fabricant de pizza face au Colisée, le chasseur solitaire de poissons gros comme ça, les enfants de Tchernobyl, de Chicitos, de

- Ton portable,

dit Ixe à Vé, tendant le bras.

Vé porte à l'oreille le morceau de titane.

- Tes chiens, tes poissons, tout va bien,

il dit dans l'appareil.

- Ah...

il poursuit.

La conversation terminée, Vé dit :

- Armand sur le bateau de croisière a pêché une septuagénaire. Il dépose ses valises chez la dame. Pas demain qu'il sera de retour.

Le visage de Ixe s'illumine. Vé ne peut s'empêcher d'être illuminé vu qu'il est à deux pas de Ixe. Mais au fond, ça s'embrouille. Il croyait que demain : fini. Il croyait Barcelone, soleil, poissons grillés. Pourquoi le destin manque-t-il d'intelligence ? Pourquoi cet appel devant Ixe toute ouïe ? Le destin n'est-il pas bienveillant ?

Le destin vous enchaîne.

A vous de lui montrer qu'on ne vous attrape pas comme ça.

- J'ai les chaînes,
dit Ixe, se rendant dans le coin/dormir.

Vé met un disque sur la platine. Retrousses les manches de la chemise qu'il a trouvée dans l'armoire d'Armand. Dalida colle sa voix sur les mots avant de coller son désespoir sur le rire enfantin de la vie pure. Vé lève un bras, se dandine. Gigi...

Soudain il n'a plus le cœur, Vé. Il s'appuie des deux mains sur le buffet, sa position quand il est atterré. C'est qu'il pense à sa mère. Il n'aurait pas dû mettre cette chanson. T'es-beau-mon-cœur, dit Muriel à son grand fils. Elle chante, Muriel. Elle a une belle voix. Maman, je ne suis plus un fils, je suis un homme. C'était bien trop beau c'est fini le temps des rêves Les mots tendres enrobés de douceur se posent sur ma bouche mais jamais sur mon cœur, Tu es mon seul tourment, Bonbon ! Chocolat ! Écoute-moi Je te jure Que tu es belle. Paroles ! Vé, menteur. Ne pas désirer quelque chose et le faire, c'est se mentir. Il sera puni. Cela reconforte Vé. Qui dégueule sur ses pieds.

Ixe, de retour, a le visage empourpré de ceux qui se sont donné du mal. La garce, il dit. Elle s'est laissée faire moi je savais pas fermer le cadenas. Putain, ça schlingue.

Vé voudrait être autre part. Avec Ygrèque.

Cherchant du regard Doublevé, il réalise qu'Ygrèque est là. Dans la pièce. Et le regarde.

- J'ai bu trop de café,
dit Vé, se dirigeant vers le coin cuisine.

Ygrèque qui n'a précédemment pu, du poing, toucher Ixe, réitère l'intention de cogner. Cette fois, Vé en prend plein la gueule.

C'est à ce moment qu'on entend bouger les chaînes, pour la première fois.

9.

Le lieutenant a des bouffées de chaleur il ne comprend pas. Il se trouve dans la posture de l'écrivain qui se crispe, coupé de l'élan le conduisant au succès. Le lieutenant ne comprend pas le rapport entre Marchin et Lydia. Il devrait se rendre au théâtre plus souvent.

Le procureur, qui est une femme, déclare s'être renseignée. On admet que le directeur de la Trémuse a pu faire un accident cérébral. Marchin est hospitalisé.

- Hospitalisé,
s'exclame le lieutenant.

La procureur, qui décèle à l'instant une micro tâche sur le haut de son tailleur gris, répond avec nervosité qu'un homme malade, ça se soigne.

- Vous dites qu'ils *admettent* l'Avc. Ils n'en ont pas la certitude.
La femme à l'autre bout du fil soupire. Elle ne digère pas la soupe chinoise aux champignons pour laquelle lui a suggéré d'opter, ce midi, sa fille aînée. La tâche est une salissure chinoise. Rien de tel que la vieille Europe. La procureur s'entend dire qu'elle rappellera.

- Madame ?

demande le lieutenant.

Le silence au bout du fil est un rot que le lieutenant n'entend pas.

- Madame il me faut, à nouveau, interroger Marchin.

Le silence au bout du fil, on le doit à la procureur que la tâche sur la robe contrarie au plus haut point. Elle raccroche.

Le lieutenant se lève, enfile sa veste, sort.

Dans la rue le soleil se tait. Il éclaire. Le soleil ne dit pas de mots cependant que sans lui nous ne serions pas vivants. Le lieutenant ôte sa veste de daim Camel, ralentit le pas. Samedi.

Depuis qu'il est séparé de sa femme, le lieutenant assume au commissariat les gardes du week-end. Il ne sait pas que faire de son temps. Il n'a ni occupations, ni loisirs, peu d'amis et l'ennui, il redoute. Trop de saloperies lui remontent en mémoire. Il en voit des vertes pas mûres, au commissariat. La violence parle quand l'amour s'est tu. Un amour qui se tait n'éclaire pas. Dans le noir, on gueule, on a peur, on se fait exister. La violence est légitime défense contre l'oubli.

Le lieutenant pénètre dans l'aile psychiatrique de l'établissement pénitentiaire. Une adolescente dépenaillée fait la grue dans le hall. Un instant le policier croit que la jeune fille va lui adresser la parole. Il guette le premier mot. Mais elle regarde ailleurs. Le lieutenant poursuit son chemin, aigre en poitrine. Les gens face à lui ont du mal à se confier. Les interrogatoires sont luttés contre lui-même. Les interrogés le sentent. Ils finissent par s'incliner devant l'homme de combat. Ce n'est pas dans la confiance que le lieutenant obtient l'aveu mais en raison de la fascination qu'il exerce.

L'enfouissement de la vérité lui déplait. Les vérités qu'on cache ne sont pas belles à voir. Elles sont escamotées avec raison. Passées au grand jour, elles se trouvent arrachées au sens. Pantelantes, elles foutent la nausée. Antonin Artaud n'écrit-il pas, dans *Le Théâtre et son double*, Une figure qui masque ce qu'elle voudrait révéler a plus de signification pour l'esprit que les clartés apportées par les analyses de la parole.

A l'école de police, on ne débute pas les cours par un extrait de *Pour en finir avec les jugements de Dieu* (commandé par l'ORTF, lu par Maria Casarès, Roger Blin, Paule Thévenin et l'auteur, Artaud, censuré la veille de sa diffusion, le vingt-neuf novembre mille neuf cent quarante-sept). A l'école de police, le premier jour : séance de tir.

Devant la porte de la chambre où lui fut indiqué que se tenait Marchin, le lieutenant avise un homme, la quarantaine, dos au couloir, regard perdu vers l'extérieur. Porte pantalon beige, veste assortie, chemise blanche. Cheveux noirs. Stature haute. L'homme ne se tourne pas sur le policier. Lequel hésite entre frapper à la porte ou prendre la parole.

Il se sent perdu, le lieutenant. Il aime s'éprouver à la dérive, n'avoir pas prise sur les choses, être en flottement. Quand ça lui tombe dessus, il succombe. Se laisse aller. *Lâche prise*, disent les psychologues à deux millions d'exemplaires. Dans cet espace intratemporel, l'homme au costume de lin beige pivote vers le policier. Qui sourit. Il a une prise. Aussitôt branché, le

flic dégaine sa langue.

- Vous êtes un proche de John Marchin ?

il demande.

L'autre ôte les mains des poches. Il a l'air dépourvu.

- Je... travaille pour lui,

il dit.

Le lieutenant avance une main, se présente. L'autre serre la main, se rembrunit.

- Je suis venu à cause des directives,

dit l'homme.

- Quelles directives ?

demande le lieutenant.

- Justement, il n'y en a pas.

- Je sais,

dit le lieutenant, pensant à la procureure.

- Nous devons modifier l'acte III,

dit l'homme.

Le lieutenant comprend. Que nous avons des préoccupations étanches les unes aux autres.

- Vous travaillez pour le compte du théâtre ?

demande-t-il, lui que les artistes impressionnent.

L'autre le sent. Se présente.

- Alechenkaia...

répète le lieutenant.

- Ce jour-là, après la répétition, je n'ai pas vu Madame Chaspoing,

dit le metteur en scène.

- Parce qu'en temps normal vous l'escortez ?

- Je ne suis pas un joli cœur, Inspecteur. Est-ce *Inspecteur* que je dois dire ?

- Vous ne devez rien dire.

- Ok.

- Vous serez convoqué.

- C'est. Vous étiez chez le dentiste.

(Si Monsieur Trouduc n'avait pas souffert des dents le jour où il interrogeait la mère de Vé, celle-ci serait infirmière elle serait mieux dans sa peau, son fils ne se sentirait pas, pour épater le destin, dans le besoin de commettre un truc extraordinaire, Lydia serait en train de faire grasse mat' dans les bras de Loïc)

- Quels sont vos rapports avec Marchin ?

demande le lieutenant.

Alechenkaia, au lieu de faire simple, prend le lieutenant de haut. Parfois nous faisons cela, c'est maladroit, ça nous vaut des ennuis. L'intelligence du cœur, quand elle se sent offensée, perd de son intelligence. La sagesse, c'est quand l'intelligence du cœur est convaincue de sa petitesse, alors il se passe de grandes choses.

- Marchin est un garçon de pouvoir. Je développe ?

dit Alechenkaia.

Une infirmière sort de la chambre. Le lieutenant, dans l'entrebâillement de

la porte qui se referme, aperçoit une femme. L'infirmière dégage une senteur capiteuse. La senteur accable le lieutenant.

- Asseyons-nous,
propose-t-il à l'homme de lin.

Alechenkaia reste debout.

- Par pouvoir, dit ce dernier, j'entends que Marchin, s'étant fait élire à la tête de plusieurs conseils d'administrations, y exerçant avec talent, avec élégance, avec singularité, le rôle lui étant dévolu, est indéboulonnable à la Trémuse. Il a proposé sa démission, non sans sincérité. Ce fut un tollé. Ils l'ont gardé. Il est colérique, mateur de cul, imbu de soi mais ne tuerait pas une mouche. Il faut des couilles pour tuer une mouche.

Le lieutenant ne voit pas le rapport. Il n'ose demander. Les artistes cachent plus d'un tour dans leur sac. Ils revendiquent la pertinence de leurs actes, la justifient par quelque chose de plus grand qu'eux. Ce sont des hommes pour moitié, des divinités pour l'autre. Le lieutenant n'est pas à l'aise avec les choses d'en haut. Avec : invoquer une incohérence qui serait de l'art, qui d'après le lieutenant est un leurre. Le crime est un art. Pas le théâtre. Le théâtre, c'est faire semblant.

Une fillette court vers les deux hommes, elle court, la fillette, dont les cheveux blonds sursautent s'offusquent et rient, ça c'est de l'art. L'art prend naissance dans l'enfance il s'accomplit dans le crime. L'art, c'est le tour complet de la roue. Celle de l'humanité. Les criminels sont des artistes. C'est exceptionnel, irrationnel, fascinant. La liberté dans son acception exacerbée. Les comédiens, aussi brillants soient-ils, peuvent aller se rhabiller.

- Pensez-vous que Marchin et Lydia ?
demande le lieutenant, se mettant debout.

Le metteur en scène regarde le policier comme si, dans une boutique Chanel, ce dernier lui posait une question ayant trait aux neurosciences.

- Je sais à peine qui est cette Lydia. Je dois en finir avec vous, Inspecteur, on m'attend.

Lydia dégage la main gauche hors de la chaîne. S'il a étranglé les chevilles, Ixe a négligé l'étouffement du poignet.

Entre ses jambes dessèche le sperme de Vé. C'était un rapport, sexuel, comme il en est tant. Une mécanique. Elle n'en veut pas à Vé.

Vé, honnête mécanicien.

La femme se tenant debout aux côtés de Marchin porte un turban, a les ongles peints, boucles aux oreilles, narine fine, yeux soulignés par le haut/par le bas d'un trait noir, on voit beaucoup ses yeux. Qui sont bleus. Elle a dû être belle, se dit le lieutenant. Judith ne sourit pas elle a flairé le flic.

- Il dort,
elle dit, désignant un homme vieillissant, ventru, affalé dans les songes l'œil fermé.

Le lieutenant se présente.

- Vous ne montrez pas votre plaque ?
dit Judith.

- Comme dans les films ?

il demande, avec douceur. Cette femme lui inspire la douceur.

Judith ne veut pas sourire. Elle se tient aux côtés de l'homme qu'elle aime. Elle ne croyait pas que ça puisse lui arriver, être fidèle. C'est là son orgueil. Ce qui la rend désirable aux yeux du lieutenant. Ils ne le savent ni l'un ni l'autre. Ils sont célibataires, l'un lié au crime, l'autre à la passion. Ils sont fait pour s'entendre.

- Il dort depuis longtemps ?

se risque-t-il à demander.

Cela est prononcé avec gentillesse. Judith n'a pas l'habitude de la bonté quand il s'agit de se trouver à moins d'un mètre de Marchin.

- Je m'en allais,
elle dit.

- On m'a signalé qu'une visiteuse venait d'arriver,
il répond.

- Que voulez-vous savoir ?
elle demande.

- Que savez-vous ?
il dit.

Judith se dirige vers la salle de bain, se regarde dans le miroir, restitue au dessous du couvre-chef une mèche de cheveux. Le lieutenant croise le regard de Judith dans la glace. Judith referme sur elle la porte.

Marchin ouvre un œil le lieutenant ne le voit pas occupé qu'il est à interroger le faciès de la femme. Le miroir n'a rien dit. Pourtant. L'excitation pointe son nez. Nous croyons que nous sommes une mare inerte quand un oiseau vient s'y baigner. Suffit d'être patient. La vie offre des surprises à ceux qui ne prennent pas la patience pour de la désespérance. Qui prennent la patience pour une promesse.

Marchin referme l'œil. Judith tire la chasse. Sortie de la salle d'eau, d'un signe du menton invite le policier à la suivre hors de la chambre.

Le lieutenant se sent l'humeur printanière. Il regarde par delà la fenêtre. Les grands arbres n'ont pas d'états d'âme ils sont simplement... des arbres. Si nous étions simplement des hommes ?

Il prendrait bien un tambourin entre les mains, Léo le policier. Il suspend son pas, ouvre une des fenêtres du couloir, si facilement. Si facile d'être un homme. Les règles donnent mal à l'âme. Et puisque l'amour fait du bien, qu'on le donne qu'on le reçoive, cherchons la l'amour dans la liberté. Aussi simple que cela. Le lieutenant réprime un sourire. Une femme a disparu. Lydia.

Judith croise les bras. Le policier la sait sur la défensive. Il a l'habitude. La chair de la femme sent bon. Elle n'a pas d'odeur cette chair cependant que le corps du lieutenant respire un truc bon qui lui fait du bien, un truc qui ne passe pas par le nez. Le corps aurait-il mille nez, capteurs insensés joyeux enfantins ?

- Lydia je la connais comme ça, dit Judith. On s'entend bien.

- Elle chante, c'est ça ?

- Son métier, oui,
dit Judith, non sans dédain.
Un métier, chanter ?

- Marchin est un homme de théâtre, elle dit. Il ne travaille pas sur
Bérénice. Bérénice est un opéra.

Le mot opéra fait sur le lieutenant un *effet bœuf*.

Bordel il a envie de faire danser la femme.

- Qu'est-ce qui vous fait marrer ?

Demande Judith, vexée, ouverte -les deux lèvres, ouvertes.

Lui, a envie d'y plonger l'index, d'écrire, n'importe où, sur l'écorce des
grands arbres, sur la chevelure blonde d'une fillette, sur le ventre d'un
vieillard, d'écrire combien il est heureux de rencontrer cette femme oui,
heureux, le corps de la femme, sa voix, son charme, la façon qu'elle a de se
mouvoir, de se regarder dans le miroir, de le regarder.

- Je vous offre un café ?

il dit.

Elle répond : oui.

- Tu boudes ?

- Maman n'est pas revenue, pourquoi ?

demande Timothée.

- Tu le lui demanderas quand elle reviendra,

dit Loïc, parquant la voiture devant la maison.

- Je ne veux pas qu'on reste à rien foutre,

dit l'enfant.

- Rien foutre est ce qu'il y a de mieux,

rétorque le père.

L'enfant, descendu de la voiture, se dirige vers le bout de la rue. Il tournera
à droite, marchera, une demi-heure peut-être, jusqu'au théâtre.

- Tu vas où, gamin ?

dit le père suivant le fils.

- Je cherche ma mère, moi.

- J'ai des coups de fil à donner.

- Téléphoner à qui ?

- Le boulot.

- Ta femme a disparu.

- C'est moi qui vous fais vivre.

- C'est ma mère qui me fait vivre,

dit l'enfant, reprenant sa marche. Son père trace.

- Timothée...

- Marchin dit qu'il a découpé maman. Maman est indécoupable.

- Comment sais-tu ?

- Ma mère c'est ma mère il n'y en a qu'une, pas plusieurs.

- Comment sais-tu pour Marchin ?

- Ludovic, le frère d'Oscar, m'a montré le journal.

- Imbécile.

- Tu veux me protéger ? De la violence du monde ? De la folie du
mensonge de la perversité ? J'ai bientôt treize ans, papa.

- Tu viens d'en avoir douze.
- Je suis capable d'opérer des déductions. Maman n'est pas morte.
- Marchin est fou.
- La folie nous guette tous,

dit l'enfant.

- Être fou c'est oser sortir des chemins balisés.
- Tu parles pour toi, papa.
- Sale gosse perspicace.

L'enfant, qui porte un jean et un tee-shirt blanc (il a oublié de retirer ses vêtements de gymnastique, se dit le père), traîne derrière lui le sac plastique contenant un pyjama. Loïc en est agacé. Il arrache le sac de la main de son fils, rebrousse chemin.

Lydia ne veut pas de cette pensée polluante mais c'est ainsi les mots reviennent : J'ai mal.

Deux jours qu'elle n'a pas chanté. Depuis le conservatoire Lydia chante deux heures chaque jour qu'elle soit au théâtre ou pas. Elle progresse. Pas le progrès des sciences qui avale, carnivore, le progrès précédent. Chacun des progrès de Lydia cohabitent en elle. Comment dire. En un même corps.

Chaque année Lydia prend le train pour Paris. Elle y auditionne. Les voyages ont débuté il y a dix ans. Timothée venait de rentrer à l'école. Pour l'audition Lydia travaille une partition tout au long de l'année, ou bien un extrait de l'opéra présenté à la Trémuse avec le Chœur. A Paris Invariablement il lui est demandé Qui est votre mentor ? Lydia n'en a pas.

Dans la vie quotidienne Lydia se donne des objectifs, prendre rendez-vous chez le gynécologue, nettoyer le frigo, des visées qu'elle programme au gré d'une déambulation domestique déjà elle sait que, de leur accomplissement, elle tirera fierté. La fierté, elle aime ça. Se dire, au lever, Ma journée ressemblera aux autres journées, avec une brèche d'inattendu -les gens intelligents savent que l'inattendu guette, l'inattendu raffole de l'esprit libre, mais bon, il y a les matins brumeux, moches, laborieux.

A Paris Lydia rêve d'un thé fumé sur une terrasse rue de l'Université où l'on commande à manger, germanopratine, *pratin*, air résineux, feuilles aux pieds, pré ourlé de lumière que la forêt retient.

- Ça va pas je me tire,

dit la voix de Vé. Il poursuit :

- Tu m'as cassé une dent.
- Montre,

dit la voix de Ygrèque.

- Va te faire foutre, Sébastien.
- Tu restes là,

dit Ixe.

- Je me tire,

dit Vé.

- On vit un truc pas ordinaire le volcan jaillit,

dit Ixe.

- Ce midi on mange du poulet,

dit Doublevé.

Lydia sent que le sommeil ne veut faire d'elle qu'une bouchée. Douleur aux chevilles. Le sommeil tourne autour de l'animal blessé, renifle l'aigre suc de la contrariété, s'éloigne. La viande infestée par l'angoisse, très peu pour le sommeil.

Alors Lydia se souvient. Des allers-retours sur Paris. De la solitude bercée par la vitesse chemins de fer nationaux. Ce moment entre deux points. Cet espace entre deux temps.

Lydia ne regrette pas la chasse à chimères que constitue le désir de reconnaissance. La reconnaissance de son talent. Jamais elle ne s'est sentie unique. Sa propre sœur, elle, prétend sortir du lot. Être à part. Exceptionnelle. Il y a des gens que n'effraie pas le gouffre entre l'unique et l'exceptionnel. Ils prennent leur élan, sautent, tombent dedans.

- Vous vous plaignez ?

dit Ygrèque ouvrant avec énergie la porte de la chambre.

Lydia se trouvant le long d'un paysage défilant à très grande vitesse ne voit pas venir l'injure. Elle se tourne sur Ygrèque, innocente, douloureuse et Ygrèque, qui était sujet à une violence à très grande vitesse ne voit pas venir la tendresse. Un silence s'installe, gêné de lui-même. L'homme et la femme, attendris par la maladresse de l'émoi, ne savent comment réagir. Ils se livrent l'un à l'autre dans un dépouillement de bois brut. Se regardent.

La paix, qui ne veut pas de la guerre, est un enfant que la cupidité du monde n'épargne pas : Doublevé débarque dans le coin/dormir.

- Un poulet aux hormones, rien de tel pour endurcir les griffes, il profère (ce type me surprend, je faisais de lui un gros con il est intelligent).

Ygrèque ne lâche pas le regard de Lydia. Malgré l'incursion Gallus gallus domesticus et peut-être grâce au danger que celle-ci constitue, les deux regards se parlent.

- C'est quoi ce silence ?

dit Ixe, de la pièce à vivre.

- Tu lui as pas noué les poignets,

dit Doublevé.

- Fais-le,

dit Ixe.

Doublevé avance vers Lydia. Ygrèque n'a pas mouvementé le regard d'un cil. Doublevé produit du bruit, les chaînes sont de métal. Doublevé pousse Lydia contre le mur, faisant de la sorte cesser le dialogue/désir de Lydia/Ygrèque.

- Ne me laisse pas,
elle dit.

C'est tout. Ne me laisse pas.

- Ben j'en n'ai pas l'intention,
réplique Doublevé (le con).

- Noue-la sans égard pour le corps,
dit Ixe, de l'autre côté de la cloison.

On entend un bruit de casseroles. Vé s'exerce contre l'emprise de la nausée. Il prépare la sauce. La chair du volatile baignera dans l'huile.

- La bourgeoisie, dit Ixe, s'éveillera sous l'impact de la souffrance. Elle admettra que le peuple ne va pas bien. Posera les questions qu'il faut. Nous montrons le chemin à des milliers de rapt de tortures d'assassinats que produiront, dans l'Europe entière, des milliers de gens insatisfaits de leur sort.

Doublevé sort du coin/dormir, bombe le torse.

- J'ai faim,

il dit. Ajoute :

- Par ici, le fric.

Vé, sur le visage duquel le sang séché préfigure l'agonie d'une étoile, tend à Vé un billet de vingt.

- Tu rendras la monnaie,

il dit.

- Je peux m'acheter des clopes ?

- Prends-en trois paquets,

dit Ixe, sortant le portefeuille.

Ygrèque, dans l'embrasement de la porte, fixe le dos de Lydia. Envie de parler, à Barcelone, d'autres mots que ceux préférés par les bouches à l'adresse de cette femme-ci.

- Envie de frites,

il dit, se tournant sur la pièce à vivre.

Vé ouvre la bouche, œil méchant.

- Surgelées, cela va de soi,

dit Ygrèque.

- Je t'accompagne,

dit Ixe à Doublevé.

- Je viens avec vous,

dit Vé.

- Pas question,

dit Ixe. Qui referme sèchement la porte derrière lui.

La douleur provenant des poignets irradie. Lydia a des visions de trains percutés, vitres explosées, corps troués. La douleur, partout. Au visage de Timothée, il manque un œil.

- J'ai amené le journal,

dit Ygrèque.

Il met de la musique.

Vé regarde Ygrèque. A envie de menthe. Disséquer cette odeur de poulet qu'il fantasme. Fouter la menthe sur la chair morte. Vé sourit. Joni chante. Vé se souvient de la chanson. Muriel la lui faisait écouter dans un soucis que cela plaise à l'enfant. Elle dansait agitait ses jupes à volants quand il était petit il se souvient oh l'odeur du caramel chaud salé. Vé sort le paquet de sucre du placard au dessus de l'évier il fera du caramel avec le poulet qui.

Main d'Ygrèque sur son poignet. Ygrèque attire Vé dans ses bras, Vé repousse Ygrèque, la voix de Joni Mitchell fait barrage entre leurs corps de manière inexpugnable parce Muriel c'est, pour Vé, la vie la tendresse la main dans les cheveux alors Ygrèque, dos voûté à peine, un peu, que la voix de Joni accable, Constantly in the darkness, se désempare de l'intention

effusionnelle. Vé se sert un verre d'eau au robinet le porte aux lèvres il n'a pas soif, ni le mouvement ni le repos ne lui conviennent il fera les gestes qui arrivent. La voix de l'américaine est belle.

Lydia chante.

Vé se dirige vers le tourne-disque, tourne la tête en direction de Ygrèque dos tendu sur la chaise regard acier droit devant, Vé baisse le son. Lydia chante avec Joni, la voix des deux femmes procèdent d'un même mécanisme l'âme de Vé tremble, Vé s'assied dans le fauteuil une place face à Ygrèque, Vé ferme les yeux, Last time I saw Richard.

La voix de Lydia est pigmentée d'éclats de verre si fins que la main ne sent rien, une souffrance belle de commencement une souffrance surmontable, ces petites souffrances que nous dédaignons elles nous rendent beaux, pourtant.

Lydia, droite, assise sur le lit, nue, chante les paysages d'été, sourire aux lèvres, avoir été, être au présent, cette chance-là de chanter. Au morceau suivant Lydia laisse place à Joni, Vé récurve l'ongle du pouce, Ygrèque se sert un verre d'eau. Vé regarde Ygrèque. Ils ont envie qu'elle chante. Encore. Ils n'en diront rien. Lydia remue les lèvres, elle connaît par cœur chaque chanson, se remet à chanter, My old man. Lydia se remet à chanter, de plus en plus fort, les deux garçons ne bougent pas ils regardent ailleurs et la chanson s'arrête et le silence vient. Lydia sur le bord du lit se remémore comme est beau le visage de Timothée.

De retour au commissariat, Léo lieutenant ouvre le journal. Le visage de Lydia y apparaît souriant ne se doutant de rien elle sait que l'imprévu l'honorera. Petite sottise.

Le lieutenant n'est pas concentré. Ses pensées vont à la promesse arrachée à Judith de prendre un verre ce soir. Elle l'a allumé. Il ne lui plaît pas, il en jurerait.

Le titre de l'article est libellé de la sorte : *Mystère de la femme en rouge*. Putain de photo. La bonne fille souriant anodine quelconque est Lydia. Lydia qui. Celle dont nous savons que.

L'article parle de l'internement de Marchin. Pas de sang sur la moquette à son domicile dont le voisinage n'a jamais vu Lydia pas même le jour de la disparition. Plus question de dépeçage. Les propos de Marchin sont gommés. Le tout retranché en page huit. Les copains politicards, ça a du bon.

Le policier avise un mémo déposé à son attention, feuillet jaune cinq centimètres sur cinq, par les bons soins de Lætitia : le numéro de téléphone de la sœur de Lydia.

Le lieutenant compose le numéro. Une messagerie lui fait offense. Il s'oblige à laisser un message. Referme le téléphone, qui sonne aussitôt.

- Bonjour Lieutenant,
fait une voix limpide.

Il sait que c'est elle. Attaque.

- Que savez-vous ?
il demande.

Qu'Antonin Artaud est un visionnaire. Que les requins sont en voie

d'extinction. Que la plupart des putes, quatrième revenu mondial, sont des esclaves.

- Ma sœur a une liaison,

dit la sœur de Lydia.

- Vous allez devoir en faire déposition.

- Lieutenant...

(elle savoure)

- ... je suis aux Bahamas.

Lydia se lève chaîne entravant le pas cependant qu'elle avance, dégainé Mus musculus, poignets vissés au ventre. Nue.

- J'ai froid,

elle dit aux deux garçons. Ils jouent aux cartes. Ni l'un ni l'autre ne lèvent la tête. Ils continuent d'échanger les cœurs et piques et puis Je le savais, Veinard, ou encore A ton tour. Ils jouent. Leurs mains sont sujettes à nervosité. Lydia regarde leurs mains.

- Puis-je manger quelque chose ?

elle demande, se dirigeant vers le coin cuisine.

- Je ne crois pas,

dit Vé, nez sur le jeu.

Ygrèque a l'air détendu.

- Je peux vous donner de l'argent,

elle dit.

- Ton argent ne nous intéresse pas,

dit Vé.

- Tu me tutoies, Maurice ?

elle dit.

Maurice se lève, repousse la femme vers le coin/dormir, ferme la porte.

Revient à table, jette ses cartes dans un accès de rage, les reprend une à une.

- Tu n'es pas assez solide pour faire l'acteur,

dit Ygrèque.

- Ce soir c'est toi qui prend les rênes, Ixe a décidé,

dit Vé.

Ygrèque sort une carte. On dirait qu'il est en train de perdre.

- Qui te dit que les choses ne s'empireront pas ?

dit Ygrèque, posant une carte sur la table. Il a gagné.

Vé récupère les cartes, les mélange, distribue.

- Tu joues comme un pied,

dit Ygrèque.

- Jouer je sais pas faire,

dit Vé.

- Alors quoi ?

- Que faire d'elle ?

dit Vé.

- Je l'ignore.

- Tu ne peux pas m'assurer qu'elle sera libérée ?

- Pas simple,

dit Ygrèque.

- Suffit d'ouvrir la porte, lui demander de pas moufter sinon...
- Sinon quoi ?
- On chope son fils.
- Faut qu'on cesse,

dit Ygrèque.

- Si on ne la contraint pas au silence, les flics débarqueront chez Armand,

dit Vé.

- Nous n'aurons rien laissé.
- Tout le village nous a vu.
- Joue.
- Tu sais, Barcelone...
- T'aime pas. Moi non plus,

dit Ygrèque, jetant une carte.

- T'as la chance avec toi,

dit Vé.

- Il faut que la fille disparaisse,

dit Ygrèque.

- Parce que j'ai couché avec elle ?

Ygrèque se lève. Il éructe, nez à un centimètre de la porte de Lydia.

- Si elle m'avait appelé, j'aurais empêché que tu la souilles.

Il ajoute :

- Elle n'a rien dit.

Sur le dos de la porte côté coin à dormir est appuyé le dos de Lydia. La peau sur les chevilles entravée par la chaîne éclate en sanglots. Des larmes rouges qui feront tâche.

Ygrèque des deux mains appuie son corps sur la porte derrière laquelle se trouve si près la peau/délice.

- J'ai pris le plaisir que tu me donnais, Lydia,

il dit, doucement.

Voix de Lydia étranglée par démon griffes griffues mal soignées, Démon appuie de toutes ses forces sur la glotte de Lydia à peine si elle peut respirer, le corps de Lydia se fige, il ne luttera pas si ce n'est pour sauvegarder un état mineur d'impassibilité. Avant elle était une femme, elle pissait aux toilettes elle buvait du café elle parlait elle chantait et même, elle faisait l'amour. La joie n'est plus à propos. Il faut croire au désespoir. N'être pas dupe. Se laisser gagner par l'idée qu'une menace, oui, se fait entendre.

Lydia lève la tête. Ygrèque, elle le sent, a quitté l'espace de la réciproque intimité. Il dit : Je le savais, Veinard, ou encore : A ton tour. Vé dit : Hé hé ! Ils l'oublient. Volontairement. Dans le mot volontaire il y a *taire*. Lydia étend son corps sur la couche imbibée d'urine. Cela lui procure l'effet d'une mesquinerie. Elle tire la couverture à elle, se relève, se dirige Mus musculus vers le coin gauche de la chambre, fait demi tour, revient au lit. Droite nus pieds nue toute entière dans le froid indifférent.

Timothée marche d'un pas rapide. Il n'a pas l'habitude. A l'école, où il s'ennuie, sauf au cours de géographie deux heures semaine, il se rend

traînant la jambe. La géographie a ceci de bien qu'elle fait valoir combien le progrès de l'homme constitue la défaite de la nature. Les hommes ont l'impression d'être savants, et courageux, et de mériter l'honneur -ils saccagent. La nature, prétend Jeanne T., jeune professeur sorti d'une école savante qu'elle a courageusement entamé et terminé avec *honneur*, la nature voit large parce qu'elle est complexe. Parce qu'en elle, rien qui ne soit pas nécessaire.

L'homme cherche la simplicité du combat, l'unicité des objectifs, la concentration de l'effort. La poésie lui interdit la paresse, la masturbation, la joie d'avoir le soleil plein les yeux d'humer la fenaison sur les chemins caillouteux, le Travail lui interdit de plonger nu en décembre dans la rivière de faire un feu. Les gens aussi, c'est la nature, disait Jeanne T. la semaine dernière dans sa robe rouge à ceinture noire la même que celle de maman.

La robe rouge de maman. Offerte par Grand-mère. Timothée ralentit le pas. Il traversera la route à cet endroit précis, plus loin que le banc public auquel il manque une latte la troisième à partir du bord, des culs y prennent place, au mot *cul* dans sa tête Timothée détend les muscles du faciès, il dînera chez Maud ce midi, y passera la journée le week-end le début de la semaine, la société organisée par Maud est tellement incongrue à Timothée que celui-ci en éprouvera de l'exotisme, mélange de ravissement/d'angoisse.

L'angoisse il est dedans depuis jeudi soir. Loïc son père tentait de joindre Lydia, il devenait nerveux, peu à peu ce mari parfait bon travailleur piètre père s'affaiblissait sous la coupe de l'impromptu.

Le ravissement, la chair du gamin la réclame. Une joie étonnante un truc qui aurait du brillant une machination de rire il faut cela à Timothée qui s'arrête, bon citoyen, regard à droite regard à gauche, coup d'œil vers le banc, quatrième latte défectueuse, pas la troisième, cassée en son centre, la part manquante a disparu, peut être a-t-elle servi de bois de chauffage, flambée de trois minutes pas plus, la jambe de Timothée est lancée par le cerveau de Timothée par delà la rigole, l'autre jambe effectue le pas.

Une voiture, conduite par Déborah qui cherche une longueur d'onde propice à son absence d'état d'âme, freine freine freine. Déborah sort de la voiture, estourbie quelque peu, si elle s'attendait à avoir des humeurs elle qui *léthargise* depuis qu'elle n'a pas obtenu l'aval du journal pour le projet Mauritanie. Tu n'as rien ? La jambe me fait mal, dit Timothée relevant les yeux le long du corps pâteux de Déborah. Les yeux de Timothée retombent, mâtent la douleur à l'endroit où fut occasionné le choc, la femme s'abaisse, la voix est joviale, joviale ne signifie rien, Auteur, qu'est-ce que c'est *jovial* et bien, lectrice -teur, jovial veut dire que la voix de Déborah entre dans le cœur de Timothée. Entre comme ça ? dis-tu. Elle entre.

L'enfant positionne les yeux de sorte qu'ils soient en mesure d'absorber l'image de la femme et là aussi, *ça* entre. Ça ? dis-tu, tu souris à peine, tu es en train de me parler, là, nous parlons toi et moi, lectrice -teur. Le regard de Déborah fait effet sur le cœur de Timothée. L'angoisse s'envole, le ravissement demeure. Que le cul de celui qui s'assoit sur le banc soit béni.

Lætitia vient de déposer son fils Dimitri, toute sa vie, au cours de tennis, niveau trois. Le gamin n'a pas salué sa mère, il est parti. Comme ça, sans un

mot sans un baiser ? dis-tu, lectrice –teur, mais bon on va pas se prendre un thé toi et moi. Je fais mon job, j’élabore un pansement spécial pour l’âme, rien que pour la tienne ma plume est rivage, mille herbes y poussent que le grand dieu mâchouillera en te flattant les côtes.

Lætitia, qui travaille la semaine pour Léo, doit acheter du ketchup. Ce soir c’est croque-monsieur, elle a proposé au chéri-toute sa vie, le chéri a dit Chouette, il avait le nez sur une tablette pourvoyeuse de jeux. Dans les allées du supermarché Lætitia promène sa solitude, ça lui fait du bien d’être entourée de boîtes métalliques, chocolat tablette, lessives en pot, bref de se trouver en compagnie de gens faisant leur courses vous priant de les considérer ni plus ni moins comme des objets parmi les objets.

Le temple de la bouffe est affaire de ventre. De survie, quoi. Qu’on vienne pas emmerder les gens qui survivent. Lætitia prend le temps de s’arrêter au rayon livres, il y en a une trentaine écrits par six auteurs, tous archi connus, une littérature de peuple anoblie au panthéon du succès. Ah, le succès, se dit Lætitia qui ne pense pas au ventre en ce moment précis. Le succès vous dispense de la contingence des petites relations, des petites démarches, des petites humiliations.

Lætitia a son idée à propos du cas Lydia Chaspoing.

Lætitia retourne un livre comme on retournerait une fille pour y pénétrer à l’envers. Il s’agit de jeter un œil sur l’avis *marketable* d’une certaine presse. Ensuite le synopsis. Le livre est retourné face sexe, on regarde la photo, marketing bling bling. Lætitia embarque trois d’entre eux. Les autres livres partiront dans la journée. Des femmes les achèteront. L’assistante du lieutenant bûche sur la recette du succès. Dans *succès* il y a suce. Qui suce quoi, Lætitia doit savoir. Elle est prête. Elle a le feu. Son rêve : demeurer des heures dans son étroit bureau aux murs adossant Roth, Balzac, Mishima, Lilar, Beauvoir, Oates, pieds nus sur le tapis persan hérité de Lucienne, sa grand-mère paternelle, pieds nus dans les escarpins bleus vif donnant à la jambe l’allure d’un tremplin. Ou bien : pieds dans la fourrure d’un mouton gersois. Pas assez féminin, le mouton.

Être une femme procure du plaisir à Lætitia. Plus encore se sentir belle entre l’intimité de Pasolini et celle de Thoreau, dans l’haleine des hommes à queue molle écrivant dans la fumée d’un cigare dans le froid d’un dallage dans les effluves d’une omelette au lard.

Écrire à son tour, dans son bureau, se sentant femme environnée de la quintessence de l’esprit-en-beauté, de la folie déliée, de l’intelligence érudite, du cœur déraisonnable, de l’imaginaire audacieux ah ! Lætitia désire ne plus devoir se rendre le matin au commissariat.

Elle ne sait pourquoi, l’affaire Chaspoing sera pour elle décisive. Tu rêves pauvre fille tu dois nourrir ta voiture ton fils tes rêves immobiliers tes assurances affamées apaiser la peur de manquer. La peur de te retrouver seule, ne servant à personne.

Dans le rayon sauces Lætitia trouve le ketchup ce soir Dimitri se réglera.

- Maman, c’est moi.
- Cesse.
- Tu t’es levée du mauvais pied ?

- Cesse de dire C'est moi. Tu es mon unique fils.
- Mon père est-il levé ?
- Ton père joue au golf.

Loïc se passe la main dans les cheveux. Il se sent bien. C'est dégoûtant, c'est pas conforme à ce qu'on attendrait d'un mari éploré, c'est pas gentil-gentil de se sentir bien alors qu'on est sans nouvelle de sa femme dans un contexte absurde de dépeçage, de découchage, que votre fils de douze ans vous snobe comme si, sans sa mère, le père que vous êtes ne pourrait se prévaloir d'une quelconque utilité. Lorsque ta mère travaillait, le soir, c'est moi qui te berçais, Timothée, tu t'endormais dans mes bras séduit par la protection que je t'offrais.

- Des nouvelles de ta femme ?

Au mot *femme* Loïc pense à Nelly. Il a envie de répondre, le plus naturellement du monde : oui.

- Non.

il dit.

- Serait-ce mauvais signe ?
- Je ne comprends pas, maman, ce que tu insinues.

Arrivée en page cent du récit, l'auteur, face au chiffre deux fois ronds, constate qu'il extirpe de sa tête la phrase *Je ne comprends pas*. Cette phrase elle l'a entendue cent fois. Cela s'appliquait à ses manies de voir au loin des choses que d'autres ne voyaient pas. On se contentait, en l'affaire, de prétendre ne point la comprendre tandis qu'il suffisait de regarder. Ne pas s'arrêter à elle mais à ce qui serait son sillage.

Quand ce que dit une personne nous est obscur, n'est-il pas signe que nous dussions frotter l'allumette ? Dans notre nuit, la lueur risquerait de nous réveiller. Nous aimons plus que tout demeurer dans le songe, pour moitié veilleur pour moitié endormi. Surtout, ne pas se réveiller. On risquerait de ne pas retrouver le sommeil.

Loïc n'approuve pas la désinvolture de Maud. Hier soir il l'a appelée est tombé sur Henri son père qui se débattait avec l'emmanchure d'un veston ils étaient de sortie. Peu importe que leur bru ait disparu.

Loïc doit s'efforcer de faire taire en lui les gémissements de Nelly. Il les entend en boucle. Qu'est-ce qu'il lui a pris d'appeler sa mère ?

- Maman ?

Maud raccroche.

Maud est une femme libre. Maud aime cette liberté en elle, elle aime les personnes qui aiment la liberté en elle, elle aime les personnes qui aiment la liberté. Maud aime Lydia.

- Oui ?

dit-elle à l'oreille de son téléphone portable qui vient de sonner.

- Vous êtes la grand-mère de Timothée ?

La peur que Maud cette femme libre repousse par tradition, la peur entre de plein fouet en elle.

- Qu'est-il arrivé à Timothée?

- Puis-je le déposer à votre domicile ?

Le lieutenant passe la main dans les cheveux qui furent roux.

- Pour quelle raison avez-vous cherché à me joindre ?

il demande à la sœur de Lydia.

- J'ai reçu l'information de la disparition de ma sœur,

elle dit, main droite posée sur le dos de l'amant.

- De qui avez-vous reçu l'information ?

il demande.

- Lydia et moi nous voyons rarement. Quand l'une vit des choses sortant de l'ordinaire, elle le communique à l'autre. Notre façon de rester sœurs.

- Elle a fugué, c'est cela ?

il dit, enchanté à l'idée d'être débarrassé du dossier Chaspoing. Enchanté est le mot. Guilleret, le lieutenant.

- Ma sœur a pour amant Alechenkaia, pas Marchin,

dit-elle, tandis que l'aimé bahaméen la regarde, œil amusé de l'enfant fixant un humain dont la sophistication plaît au corps non à l'esprit.

Le lieutenant, volens nolens, ressent un petit chose sous les profondeurs des neurones. Il a comme une illumination. C'est le moment que choisit, nolens volens, Laetitia pour entrer dans le bureau. Le lieutenant, son ami de toujours, lui intime d'un geste de doigt posé sur la bouche de ne rien dire. La femelle, curieuse, comprend avant qu'on lui demande de se tenir. En a des bouffées de chaleur. L'affaire Lydia Chaspoing, ça secoue.

Le visage de Léo se rembrunit. Lætitia affûte l'ouïe.

- Nous avons enquêté autour du théâtre, et... Un pakistanais ? Il n'a rien vu... Un rituel, dites-vous ?

Lætitia se lève d'un bond, elle est à point. L'idée des croque-monsieur, super, mais ce soir. D'ici-là, l'endorphine fait de l'œil. Lætitia veut un destin. Elle pressent qu'elle a un rôle dans l'histoire de cette Lydia. Qui l'inspire.

- Nous avons été coupés,

dit le lieutenant à Lætitia.

- Léo, il faut bouger.

- Fait froid ?

il demande, désignant du doigt l'écharpe rouge autour du cou de Lætitia.

- Tu n'as pas rendu visite à Marchin, ce matin ?

elle demande.

Le policier lève le regard sur l'horloge digitale grand format placée, par son prédécesseur, au dessus de la porte. 12h03. Ce matin, sortant du secteur psychiatrique de la prison, le lieutenant avait chaud. Très chaud.

- Marchin a pété un câble,

dit-il, se levant avec effort.

- Lydia jouait à touche-pipi avec le metteur en scène, dit Lætitia. Il n'y a pas qu'au commissariat que ça bordelise, hein ?

- On mange un bout ?

il demande.

- Avant, on interroge le Paki.

- On a quelque chose pour le faire parler ?

il dit.

Lætitia hausse les épaules elle se refuse à faire une brèche en son intelligence. A y faire entrer le paquet de saloperies stagnant au commissariat. Quand le lieutenant veut faire peur à quelqu'un, il lui suffit de mettre le doigt sur un endroit où cette personne a merdé, un tout petit quelque chose, le lieutenant prend un air d'ogre, fait croire qu'on en sait davantage, le reste des petites merdes accumulées avec le temps. Les gens protestent, ils parlent pour camoufler le trouble, on a toujours quelque chose à se reprocher on n'aime pas ça, la culpabilité, n'être pas capable d'être comme tout le monde, capable du rang, d'exécuter les ordres, de se soumettre à la loi, alors quand la question vient, une toute petite question de rien du tout, genre ayant trait à la délation on se dit oh, il ne s'agit que de cela, il ne s'agit pas de moi, juste une demande d'infos ? On crache le morceau.

Le Pakistanais lit le Daily Jang. Un garçon, jeans, sweater rouge, jette des noix dans un sac de papier brun. Le garçon se dirige vers le comptoir. Les six cannettes de bières qui s'y trouvent furent déposées par lui au préalable. Le garçon demande à l'épicier :

- Frites surgelées, vous auriez ?

L'épicier avise la présence du lieutenant et de Lætitia. Le policier se présente. Doublevé recule. Lætitia regarde Doublevé reculer. Elle lui sourit.

- Dans le fond, sur la gauche,

dit le Pakistanais à Doublevé. L'épicier tourne son beau visage, œil bleu, fine moustache, cheveux noir ondulé, sur le visage du lieutenant, œil bleu, nez long, fin, lèvre charnue ce qu'il faut pour un baiser.

- Nous enquêtons sur la disparition d'une chanteuse d'opéra, dit le flic. Elle est passée chez vous le soir de sa disparition.

- La femme disparue ?

dit le Paki, refermant le journal. Le Paki ne se lève pas. Il voit un vol d'oiseau au-dessus de son village, douze février soixante-cinq, jour de ses dix ans, un immense banc d'étourneaux de pagode. Son père pose la main sur l'épaule de son fils, il dit Pas bon signe.

Il disait cela le père, le jour des dix ans du petit, signe de quoi par Allah, que je serai une merde d'humain, un viril de bas étage, un corps mou infichu comme toi d'honorer sa femme ? Le garçon était resté planté là, dans la poésie consanguine à l'enfance, sous le souffle volatile, sombre et rapide, masse volant en forme de manche noire de sorcier. L'enfant était fasciné, peu importe l'homme qu'il deviendrait, cette manche de sorcier traînant sur le village miséreux de la province de Khyber Pakhtunkhwa cela voulait dire quelque chose, peut-être que le sorcier était sympathique malgré ses dents mal soignées, l'enfant pourrait soutenir le vieillard, il apprendrait de lui des choses.

La force obscure est l'apanage de l'humain. Quand il y a de l'humain il y a des rires, et si il y a de l'intelligence, ça veut dire qu'on réfléchit, si on réfléchit on est libre de choisir, l'enfant le savait qui marchait douze kilomètres aller-retour jusqu'à l'école où enseignait une fille protestante

ayant perdu en Australie deux jeunes enfants dans un accident de voiture. Iram le Paki respire l'odeur de ce douze février à pleins poumons dans sa boutique de la rue Foch, France.

Lætitia désire intervenir, le regard lapis-lazuli l'en empêche. Se dirige vers le surgélateur pour se faire oublier. Lapis-lazuli dit :

- La bagarre dans le magasin, il y a deux ans, était indépendante de ma volonté. Je n'ai pas été poursuivi. Les gens ici se servent ils paient je ne me mêle pas de leur vie.

Le lieutenant prend une barre chocolatée made in UK, la dépose aux côtés des canettes, sort de son porte-feuille un billet, le tend au pakistanais qui lui rend sa monnaie.

- Mon neveu a épousé une fille de Peshawar,

dit le lieutenant. Il ajoute :

- Une pachtoune.
- Nous sommes tous pachtounes,

dit Iram, que la conversation de ce Blanc écoëure.

- La ville est splendide. Un guide nous l'a fait visiter,

s'obstine Léo.

Pauvre gars, pense Iram le pachtoune, pauvre gars effectuant le tour d'une ville comme d'un musée. Peshawar est l'une des villes les plus polluées au monde dans ma ville tu t'es rempli la tête d'art et de légendes, choses que les enfants de chez nous ne connaîtront pas. La pauvreté met le nez sur ce qui est laid, pas sur la beauté.

Léo pourrait se lier à l'homme -il n'est qu'un flic. L'épicier dit :

- La femme achète une cannette de bière le jeudi soir. Le directeur les fait bosser comme des fous, le jeudi. Avant-hier, elle en a pris deux.
- Elle était accompagnée ?
- Non.
- Avait-elle l'air nerveux ?
- Je ne fais pas visiter des monuments, je vends.

Lætitia, à Doublevé, le long du bac surgélateur :

- Vous venez souvent ici ?

Bordel où sont les frites ?

- Je ne trouve pas les frites, vous les voyez, vous ?

demande Doublevé à Lætitia.

Lætitia regarde Doublevé. Pourquoi ce type renonce-t-il à lui-même ?

- Elles sont là,

elle dit, mollement, ne quittant pas des yeux le visage du garçon.

Lætitia se dit Que pourrai-je écrire si je dois puiser dans ces matériaux ? Devrais-je voyager pour écrire ? Me rendre au Pakistan ? Les montagnes y sont belles, le sang, rouge. Le sang, ici, on ne le voit que sur le genou écorché des enfants. Le sang quand il coule on le cache presto. Là-haut, des gens se battent. Là-haut, au dessus de Peshawar, depuis plus de vingt ans des hommes des femmes ont le cœur empli de haine. Lætitia jette un coup d'œil circulaire. Produits emballés. Lætitia ne trouve pas le monde beau. La beauté lui inspirerait de beaux romans.

Doublevé rabat le couvercle de verre. Paquets en main, il voudrait passer. Lætitia ne bouge pas. Doublevé, contraint de déposer les paquets sur le

couvercle du surgélateur, demande à Lætitia de répéter sa question. Ce que fait Lætitia, dégageant du cou la main mise de l'épaisse écharpe rouge. Un silence est installé entre l'épicier et le lieutenant. Doublevé dit, à voix basse, comme s'il parlait à un chat, Je viens ici de manière occasionnelle. Ce que Doublevé ignore, c'est que Lætitia, il y a deux semaines, avait sa photo sous les yeux.

- Que faisait votre photo sur mon ordinateur ?

elle demande à Doublevé.

- Mon père fait de la prison moi je suis clean,
il dit, se mettant sur une jambe. L'autre jambe de Doublevé voudrait s'enfuir. Ne le pouvant elle tourne dans l'air en vue de sensation/liberté.

- Ce garçon fréquente-t-il votre magasin ?

demande Léo à l'épicier.

L'épicier répond Peut-être.

Doublevé récupère ses frites, frôle Lætitia, fait demande de cigarettes. L'épicier s'immerge dans le mouvement ce qui le réconcilie avec l'habitude taciturne des jours heureux. Doublevé paie, regarde le lieutenant, sourit, s'apprête à sortir du magasin.

- Vous êtes lié à Gontran,

dit Lætitia, quittant le rayon sauces en pot.

- Gontran ?

dit avec brusquerie Doublevé, yeux dans yeux du Lieutenant.

Le lieutenant est gêné de l'intervention de Lætitia, pour la raison qu'il ignore de quoi elle parle.

- Sur internet un manifeste de gauche très à gauche,

elle dit à Léo, comme s'excusant. Elle sent qu'il pourrait s'impatienter. Resserre autour du cou l'écharpe rouge.

- Un appel à la haine,

elle précise.

- Je vote pas, demandez à ma mère,

dit Doublevé, que le froid des frites sur l'intérieur des mains rend nerveux.

- Tire-toi,

dit le lieutenant.

- Merci M'sieur,

répond Doublevé avec un sourire timide qu'il a pêché copie conforme à l'enfance du temps que celle-ci était sensible à l'amour.

- Tu m'en veux ?

demande Lætitia à Léo.

- Tu ferais pas candidature pour échelon supérieur ?

il dit.

Lætitia le prend mal. Ôte son écharpe, regarde son collègue, sort du magasin.

Elle marche vite, respire mal, Léo la tire par la manche.

- J'étais sur une piste,

elle dit.

- Nous recherchons une femme, pas un connard d'ado vérifiant en ligne son degré de testostérone.

- Gontran, que j'ai évoqué, est le fils de Guy Lemoine.

Lætitia replace autour du cou l'écharpe. Elle se sent bête elle a froid ne sera jamais écrivain. Les écrivains, il leur faut vivre de grandes choses. Avoir des grandeurs d'âme. Les écrivains sont d'un autre monde, pas du sien.

- N'avions-nous pas décidé de déjeuner ensemble ?

dit Léo, entraînant Lætitia.

Il lui passe le bras sur l'épaule.

Il y a de grands écrivains qui n'ont pas d'amis.

- *The Guy Lemoine* ?

- Himself,

dit Lætitia.

- J'avoue que cette histoire de photos m'est passé devant, sans que j'y accorde d'attention.

- Chez moi l'instinct est philosophique.

- Il n'a pas l'air méchant ce type,

dit le lieutenant.

- Le gars au sweat rouge dont tu n'as pas pris la peine de noter le nom ?

- Que peut foutre avec un type pareil le fils d'un des plus grands artistes...

- Pas *grand*. Cher.

- ... d'un des plus riches artistes contemporains de l'Hexagone?

- D'Europe.

- Le jeune fils est un violoncelliste prodigue.

- Le second fréquente la petite frappe qu'on vient de croiser.

- Il achetait des frites surgelées, Lætitia.

- Des frites destinées à Lydia, qui sait.

- Tu veux que je me place sur l'hypothèse du rapt ?

- Il serait temps.

- Il n'y pas demande de rançon.

- Acte gratuit.

- Philosophique, l'idée de gratuité ?

Ils marchent côte à côte. Le soleil apparaît.

10.

Le monde de la connaissance, comparable à l'étendue de l'univers, est illimité. Faut-il souffrir de ne pas connaître assez ? Se résigner ? Rester curieux ? Lydia se pose des questions.

Elle s'oblige a triturer le drap avec un nombre maximal de doigts. Ces derniers sont engourdis à cause de la chaîne. Les pieds sont gelés. Quand la bougie orange et ronde posée sur le haut de l'armoire à gauche du lit s'est imposée à la vue (la vue de Lydia se porte outrageusement bien), Lydia a formulé des questions. Des questions sans réponse. Ça met du flou. Ça ouvre l'espace. Il n'y a pas pire que les réponses immédiates et précises pour foutre le moral en l'air.

Donc, dit Lydia à Lydia, nous sommes une planète accrochée à un système,

obéissant à des lois, une planète infiniment petite à l'échelle de l'univers, en laquelle des changements s'opèrent tour à tour. Apparition de la vie animale, évolution climatique, civilisations. Une planète qui ne mourra pas si ceux qui l'occupèrent disparaissent.

- Doublevé arrive alors écoute-moi,
dit Ygrèque, s'asseyant sur le lit.

Il tient les mains jointes l'une à l'autre. Mains jouant du piano quand la mélancolie s'impose, belle. La beauté tient debout Ygrèque dans le silence assis dos droit entre deux notes, les mains tremblent un peu. La musique me manque, dit Lydia à Ygrèque.

Lydia fixe la bougie ronde orange posée sur le dessus de l'armoire, Je voudrais être dans mon bureau où il y a le piano et mes livres. Restez vivante, dit Ygrèque. C'est ce que vous vouliez me dire ? elle dit. La vie à m'habiter comme un vieux reste de fromage d'où sortiront les vers ?

Une porte claque. Voix de Vé prononçant des mots Nom de merde j'ai oublié d'acheter l'poulet.

La porte de la chambre s'ouvrira, la musique entrera, Lydia sera sauvée. Tu me manques, dit Ygrèque à la femme. Air de Schumann dans la tête de Lydia. Un air que Clara joua sur les grandes scènes d'Europe.

Après Schumann, il y eut Brahms pour Clara. Cette femme utilisait les mots pour paraître, les mots ou les notes c'est comme vous voulez, paraître ne sert à rien cela constitue un divertissement pour ceux qui vous fréquentent mais paraître est salvateur. Robert le mari de Clara succomba à la folie, succombant à la folie il s'offrait à la mort tandis que la pulsion de son aimée continuait de galoper d'hurler d'enfoncer les touches d'ivoire/d'ébène pour ne pas se laisser mettre la main dessus. Pour échapper à la force centrifugeuse de la folie. Clara voulait être une femme elle ne voulait pas être cataloguée comme bonne à enfermer dans un salon, le prix à payer pour être une femme c'était jouer du piano, c'était jouer. Toujours, l'enfance. L'enfance imagine des jeux. L'enfance imaginaire. Dites : Imaginaire, et la victoire vient. Sur l'opprobre la violence la saleté : la victoire de se tenir debout, en toute circonstance.

Les yeux d'Ygrèque et de Lydia se trouvent, roulent l'un sur l'autre dévalent les pentes attirés par le gouffre ils se préfèrent se cherchent se touchent.

Doublevé entre, Ygrèque enfonce le regard dans celui de Lydia, pieu télégraphique, y jette de ses forces entières une bouée munie d'émetteurs, il voudrait déchirer cette femme pour qu'un endroit en elle conserve ses baisers. Sur la chair à vif de Lydia les baisers d'Ygrèque, pour que la peau repousse par dessus, que l'épiderme recouvre le bonheur d'être ce que je vécus avec toi, Lydia.

Ygrèque se lève, dit à Doublevé : Elle est à toi.

Doublevé de dire Je suis con j'ai oublié le poulet. Ygrèque est levé, il sourit, regarde Lydia, croise l'effroi dans les yeux de la femme.

Doublevé, dit, désignant Lydia Elle sent l'urine. Il se dirige vers le coin cuisine où Vé, mains sur le paquet surgelé, s'occupe à étouffer le bruit des gelures qui le gagnent. Ygrèque de dire à Lydia De ce côté-là il n'y a plus à craindre. Et s'en va.

Ne se donne pas la peine de fermer la porte. Selon lui il fallait qu'entre, pour prendre Lydia entre les bras, la Fantaisie op.17 de Robert Schumann.

Mais.

Lydia ne veut pas la fantaisie ectoplasmique des doigts habiles d'un esprit feu.

Lydia ne veut pas l'harmonie de jeu bourgeois qui fait du bien aux petits nés.

Lydia ne veut pas de la beauté fragile et séculaire et personnelle d'un type doué qui ne peut rien pour elle.

Lydia se lève, chaînes aux pieds, nue, sale, peau fatiguée, l'os résistant,

Quoi ? dit à Lydia l'amant consolant Vé d'un poulet qu'on ne mangera point, l'amant revenu en la chambre.

Qu'es-tu venue faire dans nos vies ? prononce le corps de Ygrèque, dressé de toute son âme devant celui de Lydia, dur, fourbe, salive en bouche prêt au crachat.

Frappe-moi, elle dit, frappe comme tu as aimé. Éros ! elle crie, Antigone fictionnelle d'une baraque en impasse. Un geste du garçon Lydia lui envoie l'eau de sa vie craché au visage, son eau à elle de baignades de langue souple, l'eau des yeux, du vagin, de la glotte, l'eau se mêlant au sang, l'eau de la noyade de la résurrection l'eau fraternelle, l'eau d'éclaboussures/joye, l'eau désaltère,

Suis-je morte ? elle demande. Doublevé crie, il dit Fais-la taire. Jette le vinyle-Schumann à terre. Les yeux d'Ygrèque mentent à Lydia qui, elle, donne sa vérité, une vérité de tambour, de nuit vautour, une vérité chaleur tropique transe ivresque alors Ygrèque prend peur, alors Doublevé met Cantat à voix forte un disque de Muriel,

Eros ! Joins-toi à moi avec tes diables pattes rapides, qu'ils me sautent à la gorge que je copule avec eux par là et par là ! et Lydia crache, elle crache au visage, impassible, de Ygrèque, et Cantat chante la voix assassinée et Lydie crie crie du plus fort d'elle-même et Ygrèque regarde.

Vé se joint à Ygrèque pour regarder, Doublevé dit Faites la taire ! et il vient avec le couteau, il pose la lame sur la gorge de la fille, elle hurle, rouge, jambes tendues, à deux doigts de la mort, Ygrèque pleure au dedans les larmes d'une fille éprouvée devant le spectacle de l'horreur. Tambours ! Eros ! Ygrèque prend le couteau le plante dans le matelas, Doublevé secoue la fille, Vé pleure tout haut les larmes de l'enfant, Doublevé du plat de la main frappe, Lydia reprend son souffle, Ygrèque frappe et lacère et déchiquette le matelas et se retourne sur Doublevé, il lâche le couteau, pousse Doublevé contre le mur, de sa main il tord le dessus du sweat rouge il serre il dit Ne la touche pas. Tambours ! Cours Lydia personne ne te regarde les dieux n'existent pas ils ne te regardent pas, danse !

Cantat se tait. Une guitare exhale deux sons de cordes, Ygrèque s'en va.

Quitte le village sur un vélo.

Se rend dans le jardin de la maison de son père.

S'assied sous le prunier.

Le ciel est abjectement gris. D'un gris inchavirable.

Ygrèque se résoudra. Tout comme il se résoud au décès du père, à l'extinction de l'aimé, à la crucifixion sans retour de l'homme ordinaire qui

avait des bras pour son fils, des bras aux branches mains non clouées, des mains chaudes de caresses noctambules, d'histoires et de rires, un papa enterré loin sous nos pas, un papa tu, un papa de sang figé, de connaissances mortes avec lui, sa voix : morte avec lui, plus jamais. Il faudrait que je dise Amen, que je m'y fasse, c'est ce que vous voulez, que je m'y fasse ?

Ygrèque propulse son corps position Bos taurus, gratte la terre, qui est sèche, qui ne se laisse pas déterrer, l'équilibre est cassé, Sébastien est cassé, l'incipit de sa vie était promesse. Le père, essentiel à la magie de l'enfance, le père s'est tiré, pire, il s'est fait prendre par la mort ce con, sans résistance, il a glissé à la mort comme une femme offre son sexe : grand ouvert.

Les diamants sont empaquetés dans un drap de jute. Ygrèque écoulera la camelote, ramassera le fric, improvisera. Improviser, quand on a les infos devant soi, alignées avec soin les unes contre les autres est jeu d'enfant. Suffit de guetter l'intuition. Faire la part belle à l'envie, surtout pas aux choix qu'avaliserait l'avenir.

L'avenir est une foutaise. L'avenir est le fantasme de ceux chez qui l'imaginaire est bâillonné. Improviser sera déchirure vu que d'un côté il y a trois compagnons, de l'autre la femme. Des choix s'opèrent dans la tête de Ygrèque. Mais il balaie. Il improvisera je te dis. D'ici-là, tout peut arriver. L'inédit. Ygrèque, ce qui le sauve, c'est que la vie, quand on la laisse faire, adore se rouler dans l'inédit.

Maud recueille Timothée le fils de Loïc et Lydia. Elle recueille Déborah, qui prendra un café avec un peu de sucre, cela lui semblera bon, la grand-mère de Timothée lui sourira, Déborah partira dans l'anonymat des gens qui sont frères/soeurs ne le savent pas.

- Va prendre une douche,

dit Maud au petit, maintenant qu'ils sont seuls.

- Où est ma mère ?

dit l'enfant.

- Avant cela mets la propreté sur toi.

- Ma mère est partie sans laisser de mot. J'ai froid, Maud,

il dit à sa grand-mère que, dans l'intimité d'eux seuls, il appelle par son prénom.

- Il ne fait pas froid c'est une idée,

elle dit, débarrassant le corps petit d'un pull trop chaud.

Maud prend la main de Timothée, l'entraîne dans la salle de bain, blanche, où il fait tempéré, y allume néanmoins le chauffage électrique, bientôt elle étouffe, dans sa tête, dans la tête de Maud-la-libre il n'y a plus d'envie il y a ce quelque chose sur lequel elle ne pourrait mettre de nom. Son corps, vivant, énergétique, végétal, referme la porte sur le fils de son fils et elle décide de mettre de la musique et ce sera Nana Mouskouri.

- Les relations humaines, elle dit, plus tard, c'est pas aussi simple qu'une addition. Pour l'addition tu as des chiffres, de un à dix, tu te démerdes avec, un million quatre cent mille cent vingt-huit et sept cent mille quatre cent treize.

- Et bien ?

ricane l'enfant, emmailloté.

- Tu prends un morceau de papier, tu disposes les chiffres en dessous les uns des autres, tu calcules. Comme diriger un État : simplissime.
- C'est facile Président de la République ?
- Tout ce qui a l'air compliqué est simple. C'est là le secret. Tu as des critères, de un à dix, la substantifique moelle. Tu n'as qu'elle en tête.
- C'est compliqué, quand même,

il dit, l'enfant, mains enserrant un bol beige contenant velouté de poireaux. Ce soir Maud voit Pol, son amant, avec des amis. Henri son mari est membre d'un club où les mouvements de la bourse sont suivis de près. Il en oublie les siennes.

- C'est quoi cette sécession ?

elle demande, allumant une cigarette.

- Tu m'en donnes une ?

dit Timothée.

En guise de réponse la grand-mère plante l'embout de la cigarette dans la bouche de l'enfant. Il aspire, imperturbable, fait descendre la fumée en ses poumons, regarde la grand-mère, exhale la fumée, sur le côté, comme les praticiens.

Ayant récupéré le tube à jouissance -la jouissance est mortifère à long terme, *mortifère à long terme* nom de dieu c'est de la philosophie, la jouissance permet de postposer la mort, la jouissance est capable de repousser la mort, jouissons !ayant récupéré la cigarette Maud se tait.

- Tu n'as pas de nouvelles de maman ?
- Pas un poil.
- Mon père sait quelque chose.
- Ton père sait que dalle,

dit la femme libre entre deux exhalaisons.

- Je ne suis pas d'accord avec toi,

dit l'enfant.

- A propos de la nocivité du tabac ?
- A propos des relations humaines.
- Et bien ?
- Il faut chercher la simplicité,

il dit.

- C'est là ce que je prétends.
- Rester simple et quand c'est compliqué redevenir simple.
- Tu t'exprimes comme un sage, mon enfant.
- Ma mère a peut-être un amant.
- Tu parles comme un homme, mon enfant.

Timothée se lève, va, se regarde dans le miroir à droite de la porte d'entrée, revient au salon où il fait chaud, pièce de moquette de tapis de cristaux pièce à vivre de bourgeois où la présence des choses constitue une valeur (monétaire, esthétique, sentimentale). Le bourgeois s'entoure du beau comme il pourrait s'entourer du bon. C'est qu'il confond les deux. Timothée, douze ans, le sait.

- Tu m'as fait la raie sur le côté,

il dit.

- On dirait un petit vieux ça me rassure,
- Tu n'as peur de rien, Maud. En toi il n'y a pas de failles à peine trois ou quatre fragilitances quand tu me fais la raie j'invente des mots c'est plus fort que moi.

Elle aime cet enfant libre d'être un enfant.

- Ma mère a-t-elle un amant ?
- Possible.
- Elle s'entend bien avec mon père, tu sais.
- Je m'entends bien avec Henri.
- Je veux dire, il y a de l'attention, du rire, ça baise.
- Une femme peut avoir des emflammations.
- Je ne te vois pas de raie et tu inventes des mots.

Maud passe la main sur la tête du bonhomme elle se sent libre d'être femme, une grande liberté ronde empathique majestueuse une liberté qui en jette.

- Un partenaire comble,

elle dit.

- On dit *Un amoureux*, non ?

il interrompt.

- Un amoureux ça fait boutonneux désastreux fallacieux, ces mots en -eux, j'aime pas. Où en étais-je ?
- Une femme est comblée par son mec qui est aux petits soins mais l'amour qu'elle vit, excluant toute finitude, casse les limites qu'elle voudrait lui imposer, cet amour réclame plus, il réclame autre, bref la femme prend un amant,

il dit.

- Comme si l'altérité incluait l'infinitude.
- Ce qui n'est pas le cas.
- Un homme est un homme,

elle dit, réfléchissant à la robe que ce soir elle portera.

- Disons que Lydia a un amant. Serait-ce Marchin ?

il dit.

- Non.
- Comment se fait-il que la démence de ce type coïncide avec la disparition de ma mère ?
- Bonne question, Watson.

Dans le placard en haut sur la gauche, un paquet de pommes de terre tranchées fines baignées en friture aromatisé paprika. Maud se rend en cuisine, prend le paquet, l'ouvre, y plonge la main.

- Avec ta mère j'ai dîné il y a trois semaines, elle dit. Elle avait le feu au cul.
- J'ai douze ans n'oublie pas.

Ce sur quoi Timothée avance la main vers le paquet de chips.

- Mange ta soupe,

dit Maud.

- Tu refuses de partager les chips ?

il dit, sourieur.

- Lydia était triste.

- Rien remarqué,
- il dit, bouche remplie des croquantes patates.
- Alechenkaia, ça te dit quelque chose ?
 - Un type qui a de l'allure sur lequel fantasment les filles du théâtre, un garçon comme maman aimerait que je devienne, gros sexe sur le front. Un mec qui a l'air de connaître un tas de choses.
 - Qui en donne l'impression.
 - Simplicité.
 - La clé du succès est l'expérience, dit Maud. Pas la connaissance. Les gens qui connaissent et puis c'est tout ont peu de succès.
 - Ma mère aurait-elle craqué pour Alechenkaia ?
 - Probable.
 - Mince comme indice, Sherlock.
 - Je sors ce soir tu regarderas la télé.
 - Je veux la retrouver.
 - Il est quinze heures trente tu as été secoué j'impose une sieste. J'appelle le policier en charge d'enquêter sur Lydia.
 - Comme si elle était voleuse à qui passer les chaînes.
 - Tu dramatises normal tu es un enfant,

dit Maud, satisfaite de son ventre plat.

- Maud, toi tu as un amour ?
- Peut-être que oui peut-être que non.
- Te rend-il heureux ?
- J'étais une femme heureuse avec Henri très heureuse j'avais oublié que j'étais une chair que le désir est à mesure de ressusciter. Tomber amoureux c'est tomber dans l'illusion. La résurrection c'est foutaise. Quand cette illusion te surprend qu'elle te charme qu'elle est soucieuse de toi, l'amour cette crasse débarque.
- Une crasse ?
- On est enchaîné.
- On est libre.
- Tu te laisses tomber dans le gouffre de la passion tu vertiges, tu noies l'homme ancien la femme ancienne, tu remontes à la surface le ciel a une autre couleur ça palpète ça te bouffe la vie ancienne, t'arrive plus à te concentrer dessus.
- C'est ce qui serait arrivé à ma mère ? Une passion ?
- Peut-être.
- Pas peut-être oui peut-être non ? Réponds.
- Il ne peut rien lui être arrivé d'autre, Timothée.

- Oh du calme !

Dit Vé, mine réjouie.

Doublevé arrache de ses mains la barquette contenant huit cuisses de poulet. Ixe se débarrasse du manteau souple de laine vierge ton Camel de son écharpe tricotée-main bleu-verte touche prolo sur élégance naturelle n'est-ce pas. Doublevé dans son sweat rouge n'en mène pas large, son corps tremble il est énervé à moins que ce ne soit les nerfs qui tressautent non la chair Doublevé est un mou. Ne se raidit jamais en son tout.

- Que s'est-il passé ?

réclame le Maître. Sous le manteau, jeans superbement coupé chemise blanche aux boutons nacrés, classe totale. Que se passe-t-il, répète Ixe, tandis que Vé dé-surgèle les frites. Ce soir ils boufferont des frites qui auront le goût du ketchup, Vé dit à l'intérieur de soi il dit Vivement le poisson grillé la chair dorée des filles la sensation de chaud de la Méditerranée dans le même jeans que Ixe, même chemise, ou bleue pâle, un vin frais le soir, pas le Retsina non, le Retsina est grec. La Grèce fut fatale à Muriel elle le serait à Vé. Le destin des gens proches pratique les mêmes chemins, il faut une sacrée violence pour se dissocier du chemin que l'on prend sur les pas de ceux qui nous comptent pour nous. Vé dit à haute voix Il ne se passe rien.

- Faut que tu dises deux mots à Ygrèque. Il est hors sujet,

dit à Ixe Doublevé extrayant avec difficulté le dessus adipeux des cuisses rasées Gallus.

Ixe fait la moue il est, comme moi, désappointé, quand il entend Doublevé s'exprimer bellement.

- Ygrèque comprend pas notre ligne de conduite,

il dit (regarde moins tes saloperies de films, Doublevé, tu feras Science Po).

- Quelle ligne de conduite ?

demande le Professeur serti de nacre aux poignets.

- Le poulet je le passe en friture,

dit Vé.

- L'oncle de Vé ne rappliquera pas avant la semaine prochaine,

dit Ixe.

- Sauf s'il se lasse du Danube,

dit Vé.

- Le Rhin,

dit Ixe. Dans un sourire.

Le sourire fait tout passer, même le cyanure.

Vé, position/angoisse, légèrement voûté, mains appuyées sur le rebord de l'évier.

- Nous sommes portés par un élan sur lequel nous sommes incapables de mettre un nom. Surtout n'y fiche pas celui de *révolution*,

dit Vé qui, s'étant retourné, tend les mains vers les cuisses imberbes du gallinacé.

- Je ne vis que pour la révolution,

dit Ixe.

- Je ne sais pas ce qu'on vit mais j'aime,

dit Doublevé.

- Tu aimes parce qu'il s'opère une révolution dans ta vie,

dit Ixe.

- Genre le mec de cinquante ans qui plaque sa femme pour une plus jeune ?

- Genre mec qui se tire une balle dans la tête,

dit Ixe.

- La mort, évidemment,

dit Doublevé.

- Il faut la mort pour que se produise révolution. Un type comme Gandhi savait que.
- Le couturier ?

demande Doublevé.

Ixe apprécie de se sentir supérieur et magnanime tout à la fois.

- Un grand pays, l'Inde, fut jadis occupé par les anglais,

dit Ixe.

L'esprit de Doublevé est assujéti au bruit du couteau sur la chair pâle qui emplira son palais.

- Gandhi voulut une passive révolution, dit Ixe. Il l'obtint activement avec du sang versé. S'il n'y avait pas eu le tir des soldats britanniques sur les indiens, l'Asie ne serait pas chinoise mais anglaise. On continuerait d'y prendre le thé.

Le thé est cultivé en Chine pauvre type, se dit Vé, tailladant du bout de la lame la tendresse vie de ce qui fut créature de ce monde.

- Je vois que la théorie n'intéresse personne,

dit Ixe, main appuyées sur le montant d'une chaise, menton victoriant.

- Elle intéresserait Ygrèque,

dit Vé, allumant la friteuse.

- Que s'est-il passé avec la fille ?

demande Ixe.

- Rien,

dit Vé.

- J'ai failli la tuer,

dit Doublevé.

- La révolution pointe son nez,

dit Ixe.

- Ta révolution n'est pas la mienne,

dit Vé d'une voix si douce qu'on ne pourrait lui reprocher la soudaine subjectivité rebelle.

- Je vais te dire, dit Ixe dont les mains quittent le bois de la chaise. Si tu es dans l'affaire avec moi aujourd'hui et hier et jeudi quand nous avons enlevé la fille, c'est que tu y consens. Aveuglement. Remercier n'étant pas ton fort, pas du ressort de ton éducation, tu te démarques par orgueil. Tu voudrais être l'investigateur de la chose au lieu de t'y soumettre. Cette soumission te plonge dans la colère. Je vais te dire, c'est un bon début.
- Pourquoi faisons-nous cela ?

dit Vé, regard au sol.

- Pour concrétiser la fracture entre ce que nous refusons de vivre, un État désemparé de ses connivences fraternelles, et ce que nous voudrions voir advenir, un État fort en mesure d'imposer aux hommes le bonheur.
- Le monde est une pile de briques agencée de la sorte qu'aucun coup de vent, le plus puissant qui soit, ne le fera vaciller,

dit Vé, dont la rhétorique ixienne, par contagion, délie la langue de la pensée.

Ce qui perturbe Ixe. Le théoricien, c'est lui. Personne d'autre n'est

Shakespeare que Shakespeare lui-même. Reniflant l'infamie de l'intervention véenne, Doublevé réclame de quoi mettre dans sa panse. Ce qui agace Ixe.

- Nos représentations du monde sont fausses, il dit. Ce n'est pas à partir de cela que nous devons penser. A partir d'un constat qui serait partial. Partons du fait que le monde n'existe pas.
- Le monde, la société, l'État,

dit Vé d'un mouvement large de la main, serviette de cuisine posée sur l'épaule.

- Il y a une diversité d'états, dit Ixe marchant en direction des toilettes, revenant en contre-sens. Derrière les états, les Princes sont identiques. Ils soumettent le peuple à une idéologie en laquelle ils ne croient pas.
- Es-tu un Prince, Ixe ?

demande Vé, œil culinaire qu'est le sien dans œil exorbité qu'est celui de l'imposteur.

- La révolution, dit Ixe, est perturbation éphémère. On ne met pas la main dessus. Elle n'est pas mensonge elle est vivante. Elle est un fait, pas une idée.
- Je souscris,

dit Vé, tournant le dos à ce moment brillantissime et snob et inapproprié, disposant avec calme assiettes, couverts, serviettes de table.

- Ce que je ne comprends pas, Ixe, dit Vé regardant avec dédain Doublevé, c'est comment un type comme toi dont les parents sont aisés, toi qui voyages, rencontres un tas de gens, qui peux te payer un tas de choses, comment un type comme toi ais envie de faire du mal à une femme.
- Ce que je ne comprends pas, Vé, dit Ixe, c'est comment un type comme toi qui s'obstine à ne pas se croire intelligent, que ça arrange parce qu'il n'a pas d'ambition, que son ambition ce sont les muscles une vie rangée et sa maman, comment un type comme toi ait pu faire du mal à une femme.
- Et moi, alors?

dit Doublevé.

- Toi, dit Vé à Doublevé prenant Ixe de cours, tu es blessé dans l'enfance. Déformé par ton enfance blessée, tu ne pousses pas droit. Si tu n'y prends garde, tu ne chercheras plus que le côté obscur de la force.
- J'aime mieux ça, dit Doublevé. Le cinéma, au moins, je connais.
- Or la vie, dit Vé, aussi révoltante qu'elle soit, la vie pure, la vie d'amour, la vie humble qui se prenant pas pour Sa majesté la mort, la vie est le seul lieu où pousse la beauté. La beauté ne pousse ni sur les idées, ni sur le pouvoir, pas même sur la révolution. Il n'y a plus de ketchup,

il conclut.

Ixe s'approche de Vé. Ils broutent dans la même pâture. Bos taurus.

- La beauté elle vient faire foutre quoi dans l'histoire ?

il dit.

- La beauté est l'inverse de ce que nous faisons. La beauté naît de la vie organique non des idées as-tu compris ?

Vé est si tranquille, disant cela.

- Et la peinture les livres l'architecture ?

dit Ixe.

- Qu'est-ce qui est le mieux ? Les mots du poète ou la voix du poète clamant ses propres mots ?

-

Ixe aurait rêvé être écrivain. Le stylo lui tombe des mains. Il ne parvient pas à se concentrer. Alors il porte des boutons de manchettes nacrés. L'élégance ne parle-t-elle pas pour elle-même ? Un écrivain n'a pas forcément l'étoffe d'un homme. Ixe, bien.

Doublevé se laisse tomber dans le fauteuil deux places à côté du bloc cuisine, les mots c'est des épines dans sa tête.

- Tu fais quoi de Wagner ?

dit Ixe, redressant le buste. Sa barbe naissante l'irrite, son sexe dans la culotte est trop petit, il n'a pas faim, son jeune frère au violoncelle a remporté un prix.

Ixe se sent nul.

Il reprend, malheureux et fâché :

- Wagner c'est la beauté bourgeoise ?
- Tiens donc, oui,

dit Vé, qui n'a jamais entendu parler de Wagner.

- Bacon, Philip Roth, Brel, du bourgeois ?
- Oui,

dit Vé dont les parents n'aiment pas les artistes *prise de tête*. On ne lui a pas parlé de ces gens, avec curiosité, avec volupté, avec joie. Son truc à lui, sa petite ivresse personnelle, c'est le rêve de bâtir une vie simple.

- Wagner, bourgeois ?

réitère Ixe avec dégoût.

- On va laisser partir la fille, on s'est suffisamment amusé,

dit Vé, posant sur la table, avec lenteur, le pot de mayonnaise, celui de moutarde.

- Moi pas,

dit Ixe, qui n'a rien à perdre sinon la médiocrité. L'ayant perdue il restera que tchi. Voilà où il veut en venir.

- Toi non plus, tu ne t'es pas assez amusé,

dit Ixe à Vé.

Vé lève ses yeux ternes et bienveillants sur ceux de Ixe. Il dit, avec effort :

- Je me suis trompé.

Tu ne t'es pas trompé, Vé. Wagner, l'artisan du Crépuscule, était obsédé par l'élévation. Le soir de la première à Bayreuth en mille huit cent soixante-quinze, il n'y avait que des princes et des musiciens dans le public. L'art était le langage absolu de Wagner, celui de sa colère, de son mépris, de l'imaginaire ombreux. Il le vouait aux oreilles aristocratiques à qui l'étoffe soyeuse des femmes donnait des impulsions de contentement. Ces hommes-là, Vé, se donnant d'être à hauteur des dieux, vouèrent la civilisation

européenne à la bouffonnerie des esprits déçus de n'être que des hommes.

11.

Nelly n'aime pas la maison où, depuis quinze ans, elle vit. Gaspard son mari voulait n'être pas loin du centre ville, c'est lui qui, conquis, a visité le premier. Nelly avait prit cela pour ce à quoi fait allusion Nietzsche, dans *Considérations inactuelles* : (Ces victorieux) se meuvent et vivent vraiment et non selon cette sinistre mascarade que vivent d'ordinaire les hommes. Fin de citation. Aujourd'hui Gaspard débarrassait le plancher. Nelly inventerait un exotique lieu. Ailleurs.

A quinze heures trente-huit, Nelly forme le numéro du portable de Loïc. Empressée, elle a dû malmené l'ordre des chiffres, aussi lui est-il répondu Le numéro que vous avez composé n'est pas attribué. Loïc ne m'est pas attribué c'est sûr elle dit, jetant, rageuse, son mégot par la fenêtre. Elle se rend au salon, ramasse sur le canapé de daim brun foncé un gilet gris distendu par les années, enfile celui-ci, sort dans le jardin cinq mètres de large/trente de long, s'accroupit, ramasse le mégot, le téléphone sonne. Nelly court, ne ferme pas la porte derrière elle (nous sommes en octobre pourtant), trébuché, se rattrape au coin de table, décroche, haletante.

- Il m'est arrivé un truc, je te raconte ?

Judith.

Nelly s'assoit, submergée par un sentiment indéfini, qu'on nomme par facilité tristesse (*trīs* du grec trois fois). Emplie de l'Aimé, des doigts, de la peau, des baisers, des mots, du corps, des poils, de la queue, du sourire, des gestes de l'Aimé, Nelly suffoque. Elle est contrainte de se laisser contaminer, être abîmée, laisser saloper l'intime lien à Loïc. Ne me quitte pas, Loïc. Ce n'est que Judith. Je la laisserai sur le seuil, ne la ferai pas entrer parmi nous, je te jure mon amour.

- Le policier enquêtant sur la disparition de Lydia a flashé sur ta voisine. Moi,

précise Judith.

N'écoute pas, Aimé, le nom de celle t'éloignant de moi, souviens-toi de nos baisers, ton souffle pour dire la violence de l'instant, la violence de l'amour, son caractère exceptionnel n'est-ce pas, le début d'une grande chose, une chose à vie, nous nous mettrons en fragilité, forts l'un de l'autre, tu seras mon soleil je serai ton rire, nos émerveillements exciteront l'esprit, nos caresses béniront le corps, notre secret sera fort, fort comme cela ne s'était, en nos vies, produit.

- J'y vais ? j'y vais ?

dit Judith.

- Où ?

Deux lettres, un accent, c'est trop déjà je nous salis.

- Le lieutenant de police m'invite à prendre un verre, dit Judith. Je ne sais pas s'il me plaît. Je n'ai rien ressenti. Si peu.

Loïc m'a embrassée, une évidence, attraction impossible à repousser. Tu t'encombres, Judith, de savoir si le gars te plaît. Ta chair le dira. Pas tes

pensées.

- Peut-être est-ce un dragueur,

dit Judith.

- Comme Marchin ?
- Marchin déteste les femmes.
- Il les déteste après les avoir baisées.
- Pourquoi es-tu amère, Nelly ?
- Lydia ?
- Le lieutenant a l'air de se foutre de Lydia. Les journaux ce matin n'en parlent pas. Notre ville s'active autour de son concours de baignoires.
- Sur le fleuve elles navigueront parmi les restes de la femme de Loïc,

dit Nelly.

- Pardon ?
- Marchin dit l'avoir coupée en morceaux pourquoi s'obstiner à ne pas le croire. Ça arrive plus souvent qu'on le pense.

Un silence.

- T'es remontée, toi,

dit Judith.

- J'ai couché avec Loïc.

Silence.

- Je ne vois pas à qui je pourrais le dire sinon à toi,

dit Nelly.

- Il t'a baisée, oui.
- Dans un enthousiasme communicable.
- Loïc et Lydia...
- Leur désir était lettre morte. Loïc comme je ne l'ai jamais vu.
- Ça leur fait toujours cet effet, dit Judith. Tu t'en remettras. Non ?
- Je ne pense qu'à une chose, qu'il m'appelle, qu'il passe la nuit à la maison, qu'il oublie Lydia.
- Lydia oublie Loïc.
- Tout le monde se fiche de cette fille. Les gens du théâtre. Rachel. Toi. Lydia est transparente. Elle n'a pas vraiment de personnalité.
- Console-toi comme tu peux.
- Bouge pas, je prends de quoi boire.

Nelly pose le cornet de téléphone, se rue vers la cuisine, prend un verre sur pied, qui égouttait, ouvre le frigo, ôte le bouchon de la bouteille de Muscadet-sur-Lie, remplit son verre, qu'elle boit cul sec, se ressert un verre, prend avec elle la bouteille, enfin sourit.

- Il ressemble à quoi, ton gars ?

dit-elle, enjôleuse. Nelly boit, assise de toute sa maigreur sur la chaise, jambes repliées contre ventre.

- Il y avait entre nous comme une...
- ... évidence.
- Il m'a proposé un verre je ne m'y attendais pas, dit Judith. J'ai répondu oui comme si ça allait de soi.
- Tu t'es fait un nouvel ami. Chouette.

Nelly boit.

- Et si je l'embrassais ? dit Judith. Et si plus, avec affinités ? Si je prenais du plaisir ?
- De quoi as-tu peur ?
- D'être abandonnée.

Nelly se ressert un verre.

- Dieu merci, elle dit, tous les hommes désirant une femme ne les abandonnent pas. Il y a des exceptions. Le lieutenant est marié ?
- Je ne sais pas.
- Les hommes mariés découchent, ils prennent maîtresse, refont leur vie putain ça arrive.
- T'emballe pas, voisine.
- Loïc ne m'appelle pas. Pas un texto, rien. Il se dépourvoit de moi.
- S'il a pris de la joie il ne t'oubliera pas,

dit Judith.

- Et s'il avait Lydia dans le sang ? S'il en était intoxiqué ? Il fera le lâche. Il laissera le temps réparer sa faute.
- Je passerai ce soir si tu es seule,

dit Judith.

- Sauf si l'inspecteur passe la main dans tes cheveux.

Silence.

- Pardon Judith, pour les cheveux.

Nelly caresse la chaire morte du verre tout doux.

- Judith ?

Judith rit. Elle est heureuse. Vous savez, ce sentiment que vous tenez debout. Tenir debout vous rend fière. Vous vous prenez à vous aimer.

Loïc fait des longueurs. Il a l'intention de dessoûler, il nage. Cinquante mètres par ci, cinquante mètres par là. Épuisé, s'étant habillé, il se rend à la cafétéria de la piscine, commande un café. Assise contre la baie vitrée, une femme belle, cheveu foncé, regarde le bassin. Loïc s'assied à la table à côté, la femme le regarde, il hoche la tête, sourit, la femme aussi, ultra mélancolique, absente d'elle-même, si belle.

Le sort place dans la mémoire du programmeur radio fm Dis quand reviendras-tu, Barbara le chante pour Loïc, la femme de la table à côté mordille sa lèvre inférieure, derrière eux un garçonnet réclame une barre chocolatée à sa mère ne sachant que faire de mille paquets, Loïc se sent libre, la femme à côté de lui se sent belle dans la nostalgie d'un amour très loin, belle ne le sachant pas, la beauté n'étant pas conviée par la tristesse, beauté exclue, stupide, inopérante, beauté impuissante, cela gagne Loïc, Lydia arrache tout comme jamais elle ne l'a fait, elle se traîne jusqu'à lui la salive lui couvre le menton ses yeux sont noirs, Loïc boit le café, qui est tiède, Lydia meurt, laide, repoussante, Loïc a envie de vomir, la femme se lève, serre autour de sa taille fine la ceinture bleue de l'imperméable, la femme regarde Loïc, Le temps perdu ne se rattrape plus et bordel J'ai le mal d'amour et j'ai le mal de toi dis quand reviendras-tu, Loïc se lève avec brutalité J'ai beau t'aimer d'amour je ne suis pas de celles qui meurent de chagrin, la femme de la table à côté est comme figée, sa tristesse disparaît, son enfant est de retour une fillette de douze ans se jetant

dans ses bras, la femme regarde Loïc, haletant, nauséux, elle le regarde sans peur serrant contre elle sa petite. S'en va.

J'ai le mal d'amour j'ai le mal de toi, Loïc est incapable de s'arracher à la voix. Croisant son reflet dans la vitre large il se sent laid.

Dans le silence de sa geôle la dame qui fut en imper rouge grelotte. Son sexe lui douleur. Chaque fois qu'un des chiens d'Armand aboie, Lydia tend l'oreille alors elle n'est plus une fille déchet, elle est celle qui deviendra ce qu'elle était. Avec une immense gratitude elle tend l'oreille son cœur s'emballe elle s'empêche de respirer.

Les chiens finissent pas lâcher l'énerverment. Lydia rêve d'une pizza quatre fromages. Aussi bête que ça. Une pizza, un verre de rouge, assise derrière une table bistro, n'attirant pas l'attention, comme toujours, le dos bien droit la chevelure lissée regardant les gens vivre, Rachel, Loïc, Maud, les copines, les collègues, le médecin, le voisin, Timothée, Marchin.

Jeudi après la répétition Marchin demande qu'elle le suive dans son bureau. A part deux ou trois coups de gueule, Marchin est affable avec Lydia. Il ne la traque pas. Elle n'est pas une proie.

- Tu es ailleurs, pour le moment,
il dit, après l'avoir fait s'asseoir.

Lydia se rappelle sa jeunesse, un concert de U2, tous ils chantaient à s'en fendre la voix leur voix se fendait ils étaient un grand corps mouvant un organisme inhumain ils levaient les bras dans la même direction la vie était des leurs.

Dans son souvenir de Marchin cette après-midi-là, lui remonte le long du ventre en provenance du vagin l'état de déperdition émotionnelle dans lequel vibre son pauvre corps soumis au froid à la pisse à la faim à la lourde étreinte des chaînes au manque de sommeil, Reviendra-t-il ? Lydia murmure Reviens Reviens Reviens.

- Je le vois bien, tu es ailleurs,
redit John Marchin, d'une voix atone.

Il met un disque de Goran Bregovic. Kalashnikov.

- Kalashnikov, drôle de nom, hein,
il dit. Et :

- Je vois bien le manège d'Alechenkaia. Il te mâte. Il t'as eu, n'est-ce pas ?

- Oui,

elle répond.

Lydia, cette fille simple.

- Le salaud,
il dit.

John s'assied, il respire difficilement, s'évanouit tête entre les bras. Lydia se lève. Sur Bregovic se met à danser. A lever les bras, à bouger du croupion. Comme une pute. Va te faire foutre avec tes carottes, Loïc. La lisse, l'adorable, l'imperturbable Lydia. La fille dont on ne veut pas à Paris. La fille au train aller retour une fois l'an, fille maman, fille gentille, fille pas d'histoire, fille réglemmentations de vitesse respectées, fille repassée, fille qui

écoute. Lydia étend les bras au ciel les trompettes la désirent et les cymbales et c'est un désir de feu pas un désir de cul, un désir de joie et Marchin fait son AVC.

Lydia sort, se rend chez le paki comme chaque jeudi.

Marchin se redresse.

Lydia se redresse. Lève les poignets encerclés de fer chante une chanson de Bregovic, qu'elle a appris par cœur, une chanson de gitan, *Tabakiera*. Dans la pièce à côté, les Lettres-dernières de l'alphabet écoutent une pop moche. Ygrèque ne reviendra pas.

Lydia danse il faut survivre après avoir été aimée, elle chante on ne l'entend pas, personne pour voir cette fille lutter contre le chagrin chantant de sa voix de merveille le refus qu'elle inspire, personne personne ne la recherche ne la veut pour soi, Lydia danse pour rien pour toi contre l'aveuglement du destin, mon corps vit, voyez ! nom de dieu regardez ! elle réclame l'amant, elle réclame le désir qu'un garçon beau comme les premiers hommes a mis en œuvre, son œuvre à lui mêlé à la femme, elle voudrait pleurer elle est désolée de ne t'avoir pas décidé à la sauver nom de dieu, et elle danse elle voudrait entendre Ygrèque pousser la porte la voir danser la recueillir lui entrer le désir dans le ventre ne pas la quitter du regard. C'est dur le vide de toi semble dire la femme seule dans sa geôle tandis que personne personne ne la voit.

Je la vois.

Tu la vois, lectrice –teur.

Lydia n'est pas seule.

Lydia chante à tue-tête. V'là qu'elle recommence, dit Doublevé en train de digérer Gallus. Ixe surgit et Lydia continue de danser. Ixe la saisit par le poignet, l'attire hors de la chambre, la pousse hors de la baraque, la force à se mettre à genoux, tire la chaîne, dit On va se promener, chienne.

Vé ne ressent rien. Il attendra. Tout cela est trop grand pour lui.

Accroupie, contrainte de se mouvoir à quatre pattes, Lydia est un chien elle avance tandis que l'autre étrangle, que de sa poigne de garçon mal aimé il tire la chaîne n'y prend pas de plaisir, comme en prendrait Doublevé. Il est fort parce qu'il ne ressent rien, Ixe, il est froid comme le métal la lame du couteau la roue du train pas comme l'archet de l'archange son frère, pas comme le poil du sanglier pinceau de son père, non, une matière morte, une matière la même pour tout le monde. C'est la terre entière que Ixe traîne derrière lui, comme un chien, il traîne la chaîne, réalité brute, pas comme l'art qui est l'apanage de quelques uns, pas comme le talent que s'offrent les bourgeois, pas comme toutes ces choses sensibles que protège la vie bourgeoise, individuellement, avec égoïsme,

Je ne crains pas le regard universel des cieux, moi, voyez ce que j'ose faire avec la part du diable que vous camouflez, et Ixe tire et Lydia avance hors souffrance, elle laisse cela à son corps, souffrir. Lydia planque son âme, à l'abri, heureuse toutes ces années. Elle enfonce les genoux sur le chemin de tarmac menant à la maison d'Armand, personne pour les voir sauf les

satellites, les satellites voient et oublient,
Lydia fait le tour de la cour comme il lui est intimé de faire, en bête respectueuse de son maître, cela agace Ixe il la voudrait non consentante, lui fout un coup de pied au cul et un autre, et le corps de Lydia s'affale, et Ixe crie Redresse-toi ! Lydia se relève, marche vers Golgotha, tant que son corps est une bête elle mourra comme une bête, Ixe tire sur la chaîne, une telle violence que Lydia s'écroule, pour la deuxième fois,
Ixe hurle des mots qu'elle n'entend pas elle sait il lui reste des forces, brave corps, respirer, se remettre à quatre pattes mais le corps ne peut pas alors Ixe appelle Doublevé qui sort de la baraque il était derrière la porte le gremlin, Ixe lui dit Ramène-la moi j'en peux plus.

Au moment de fermer la porte derrière elle, Judith reçoit un appel.

- Je te dérange ?
- Non, dit Judith, je me rendais au chevet de John (Menteuse).
- Il va comment ?
- T'es passée le voir, Laura.
- Mon fils, Sébastien, n'est pas en forme. Je me demandais si tu l'avais croisé ces temps-ci ?
- Le théâtre et la fac ne se situent pas dans le même quartier.
- Je rappelle plus tard ?

Judith connaît Laura mère d'Ygrèque, depuis toujours. Elles se croisent dans le cercle de la bourgeoisie locale. Laura, chef de service de l'hôpital universitaire de la ville, constitue une relation à ne point bâcler. Laura appelle rarement Judith. La dernière fois, il y a deux ans, trois ans, pour obtenir une place sur la troupe portugaise à guichets fermés. Une autre fois, Judith parle à Laura de la chute de ses cheveux. Les deux femmes ont comme une décontraction à se parler l'une l'autre. Judith est une des rares personnes en compagnie desquelles, de temps à autre, Laura se remémore son mari défunt, père d'Ygrèque.

Judith extrait la clé hors du barillet, pousse la porte, la referme derrière elle. Cinglée dans un manteau jaune moutarde, elle tâche de trouver intérêt à la communication.

- Dis, Laura, John est allé te voir pour sa prostate ?

Silence.

- Secret professionnel, hein ?

dit Judith, sur un ton d'impertinence, comme pour signifier Je me fiche de ton fils Sébastien si tu te fiches de ma question.

- État de santé désastreux,

lâche Laura.

- A cause de la prostate ?
- A cause de l'âge, Judith. Et du vin, du tabac et.
- Des femmes.
- Tu sais des choses, pour Sébastien ?
- Peut-être,

dit Judith. Elle se redresse. Sent l'émotion poindre son nez la salope, qu'elle reste là. Judith va juste prendre un verre avec un homme qui désire sa présence, fait pas chier.

- Marchin, dit Laura, ne baisait plus depuis des années. Le Viagra, toutes ces choses, il en a bouffé, trop.

Judith s'assied, déboutonne le col du manteau, respire mal.

- Il avait des maîtresses, Laura.
- Et bien il leur enfonçait autre chose que le phallus,

dit Laura.

- Cela se serait su.
- Les femmes y trouvent leur compte. Leur amour décuple. Le sexe, chez les hommes, est une love story avec eux-même.
- Tu dis n'importe quoi,

dit Judith.

- John avait des maîtresses, je te dis, dont certaines ont trouvé l'handicap attendrissant. Il n'y trouvait pas son compte. En a fait un cancer.
- Ça marchait entre lui et moi, dans le temps.
- Un tas d'hommes souffrent de n'avoir pas la queue qu'ils rêveraient ou l'éjaculation ou la jouissance. John, ça le rend dingue.
- Tu crois que Lydia ?
- Sébastien a croisé la mère de Lydia qui est médecin comme moi. Maud, tu vois ?

Judith voit.

- Mon fils, dit Laura, a l'air perturbé par la disparition de la femme. Il traîne avec des jeunes pas de son rang, à part le fils Lemoine au-dessus de tout soupçon. Ils ont un ami fiché pour incitation à la haine sur internet. Esther Lemoine jure que Gontran son fils n'a rien à voir avec ça. Sébastien les fréquente. Cela me met mal à l'aise.

Judith voit le sourire fabriqué que pour elle, celui du lieutenant, disparaître comme un brouillard se lève. Elle se débarrasse du manteau.

- Pourquoi ne pas interroger ton fils ?

dit Judith.

- Je ne mets jamais la main sur lui. Il me fuit, tu sais bien.

Judith ne sait pas bien, elle est hors confiance, elle n'est que la costumière à qui l'on demande des places quand tout est réservé. Elle réfléchit. Tandis qu'elle réfléchit, l'amour de John débarque en son cœur comme voisins débarquant sans sans frapper.

- Je ne vois pas le rapport avec John Marchin,

dit Judith.

Quelque chose veut se faire entendre. Foutez le camp, Judith rétorque-t-elle au dedans. Je ne vous attendais pas. Je me rendais à un rendez-vous galant. Le premier depuis des siècles et vous êtes dans mon salon à parler de tout de rien et vos gosses se roulent sur mes tapis et.

- Tout le monde se focalise sur John, pas sur Lydia, elle finit par lâcher.

- Et ?

dit Laura.

- Si ton fils, que je croise au théâtre depuis des années, brillant, charmant, l'air maître de soi, paraît ébranlé par la disparition d'une femme...

- Il l'a vue sur scène. Depuis qu'il est petit Sébastien voit Lydia sur scène.
- ... c'est qu'il sait quelque chose. Pas de rançon pas de revendication, tu vois où je veux en venir ?

Derrière le cornet de téléphone, la mère de Sébastien voit. Ça lui éclate dans la gueule. Pol a confirmé que le gamin n'était pas dans son assiette. Tout ça à cause jadis d'une voiture conduite par une femme accompagnée d'un enfant qui allait son chemin sur la vie offerte et, mourant, tuait le père d'Ygrèque. Laura raccroche, retire son alliance, la glisse sous la nappe du guéridon.

Judith se rend à la penderie, dépose le manteau moutarde sur un cintre, n'a plus la cœur à. Un morceau de camembert arraché à sa forme ronde par les doigts est glissé dans la bouche de Judith par Judith. Elle est sonnée, comme on dit par chez nous. Elle sait qu'elle renonce au rendez-vous avec le lieutenant, naïve qu'elle était à propos de Marchin, elle qui était son amie, son amour, sa confidente. Judith casserait bien quelque chose. Sa colère l'humilie. Son humiliation la fout en colère.

Un gilet de laine épaisse, blanc, vautre sur le dossier d'une chaise, inerte, attire le regard de Judith, puis sa main, et maintenant il est sur son dos, Judith monte dans sa voiture met la radio à fond et tandis que ses doigts sur le guidon se crispent et frappent, elle pousse un cri immense que l'habitacle automobile et le bruit du moteur et celui de la musique dissipent au monde. Le monde est fait de cavernes où les gens crient.

Lydia jetée sur la couche n'a pas le corps à penser. Jamais elle n'a jamais été si loin dans la sensation de vide. L'angoisse pourriture, l'angoisse/champignons, cœur extrait du corps, organe vivant décousu du corps, tapisse les murs intérieurs du corps de Lydia.

Oh cette merde, je referme le livre j'en peux plus, j'ai besoin qu'on me désire, besoin de me sentir libre de ressentir la joie, te dis-tu, lectrice -teur. Aujourd'hui, à cette heure précise des millions de tes frères ne vivent pas la vie de femme, d'homme, qu'ils devraient vivre. Lydia est celle-là que des frères ont décidé qu'elle serait, une esclave n'ayant pas la force de sortir la langue pour former des mots.

Tu t'apprêtes à faire exister du sens, la mort te prend. Au passage elle te salue. La mort aime les mots. Elle regrette tant le silence que tu seras devenu. Elle pleure, la mort, de t'avoir bouffé avec les mots. Elle ouvre la gueule à les laisser sortir, ton âme en profite pour monter sur leur dos, ton âme et les mots s'envolent loin de la gueule triste de la mort qui doit se nourrir pour rester en vie.

Vé, transi, se tenant roide devant l'évier du coin cuisine, prend la décision de quitter l'endroit. Personne ne peut l'en empêcher. Il y a des choses qu'on voudrait : la confection d'un tailleur sur mesure, parler le japonais, posséder une maison sur la baie. On voudrait mais on n'essaie pas. C'est trop loin. Des forces occultes vous briseraient dans le commencement du début de vos élans.

Quitter cet endroit alors que pointe le soir, Vé le fera. En pleine conscience.

Pas comme le viol de la fille. La fille n'a pas pris de plaisir il ne lui a pas fait mal a introduit le doigt à l'intérieur, qu'est-ce qu'une bite si ce n'est un doigt, un doigt sensible relié au cerveau, le dedans de la fille, ça il le sait, Vé, le dedans d'une fille c'est pas pareil. Lieu de l'enfance. L'enfance on n'y touche pas. Huguette : pas touche. Baisant Lydia, Vé baisait Huguette. Maintenant tu peux exhiber la photo, Gontran. Ils auront raison, les redresseurs de tort. Je suis qu'une merde.

- Pas question qu'on se sépare,
dit Ixe.

Vé enfile sa veste (ai-je parlé du porte manteau mural situé à gauche de la porte d'entrée quand on entre dans la baraque ? On se croirait dans une école primaire). Ixe se dirige vers la porte qu'il masque de sa stature relativement fluette. Vé regarde Ixe. De son regard, de son faciès tout entier se dégage une énergie hallucinante. Un instant Vé doute de sa propre détermination. Les mots, toujours les mots, les mots qui ne sont rien, qui pèsent moins qu'une micro plume de poussin, les mots qu'on passe la main à travers, les mots figent le corps le Vé.

- Ygrèque revient ce soir on fait le point,
dit Ixe.

- Je crois pas,
dit Vé, qui s'allumerait bien une clope, comme quand un méchant pointe son flingue sur John Wayne que celui-ci demeure inébranlable qu'il s'en allume une.

- Ygrèque fourgue la camelote, on se débarrasse de la fille,
dit Ixe.

- Je crois pas, non,
fait Vé, ôtant son manteau.

- Où tu vas ?
demande Ixe à Vé qui se dirige vers le coin/dormir.

Vé ouvre la porte du coin dormir. Le corps de Lydia, recroquevillé, s'offre au regard de Vé, il ne détourne pas la tête, regarde à s'en convaincre, et la fille ne bouge pas, elle attend que s'abatte le geste suivant. La crainte de la douleur est expurgée de l'instant, la douleur est déjà-là, elle pullule comme les fils de Jacob. La douleur copule et engendre sous le ciel bleu éblouissant d'une Égypte où bientôt les fils d'Israël mordront la poussière et crèveront, les fils d'Israël crèvent dans l'asservissement le plus brut, le plus dénué d'explication, le plus inflexible qui soit. Leur Dieu se tait. Israël, relève-toi ! Jacob meurt.

Les filles grimpent sur les arbres hors du Sinaï portent les ossements du vieillard autour de la cheville, les cheveux dans la figure elles rient du rire de l'enfance, il n'y a que l'enfance pour rire. L'enfance ignore la mort. L'enfance rit pour s'accommoder d'un dieu qui soit l'égal de l'enfance. Un dieu innocent. Un Dieu n'entrant pas dans les prisons les bordels les ateliers clandestins. Un dieu de blés d'or d'oiseaux déployant les ailes un dieu de gazelles et de mains dans la pâte, un dieu du désir commis par deux corps éperdus à l'idée de se quitter.

Vé ouvre son téléphone portable, prend une photo de Lydia, referme le téléphone. Il sort de là, Vé, comme une anguille de derrière le caillou. Il reprend sa veste et dit Je vais faire un tour.

Ixe se tend, son corps réagit le premier. Il fait mine de se détendre, élargit le sourire, dit Ok fais un tour, reviens avec du champagne, et Vé pense Sale manie de bourgeois que de vouloir marquer l'instant avec neuf lettres clinquantes mousseuses alors que l'émoi est vif ombreux solitaire. Ixe sort de son porte-feuille croco, cadeau d'un grand-père industriel qui fit mâter des grèves, deux billets de cinquante euros. Vé prend l'argent, ose un regard vers le regard métallique hurlant de Ixe, et s'en va.

Dehors l'air est tiède il ne s'y attendait pas, Vé, à cette récompense. Machinalement il se tourne vers le côté gauche de la baraque où est entreposé le corps mourant de Lydia. La mort, à ne pas s'y tromper.

Mains aux poches, Vé quitte l'impasse, débouche sur la D51 coupant le village du Sud au Nord, rejoignant la D706 qui coupe le village d'Est en Ouest plus exactement du Nord-Est au Sud-Ouest, départementale que Vé longe du côté gauche vers le Sud-Ouest.

Il ralentit le pas, pousse une barrière de bois ceignant un parterre d'herbes folles où sa mère a planté des fleurs bleues et orange, introduit la clé dans la porte, respire l'odeur du propre, une odeur qu'il exècre, se dirige vers la véranda. A gauche du poêle à mazout il y a un meuble, sans âme, de bois raboté impeccable laid, dessus le téléphone à côté du téléphone le journal toutes-boîtes de la semaine. Maurice s'en empare se retourne et voit sa mère, tablier sur l'abdomen. Muriel sourit.

Maurice la prend dans les bras, elle est plus petite que lui, il colle son corps bodybuildé contre celui, charnu, mou, résigné, de sa maman. Le nez dans les cheveux Acajou 504 de l'Oréal Vé dit, à envie de dire J'ai besoin de ton aide. Au lieu de cela Vé sépare sa tête de celle de sa mère, qu'il aime, il la regarde, regarde les yeux de sa mère où la vie a tiré sa révérence où Muriel ne fréquente plus le destin chanceux lumineux désirant, il demande Le champagne de Noël dernier...

- Le faux champagne ?
- Tu l'as planqué derrière l'étagère à conserves ?
- Tu fêtes quelque chose, mon Cœur ?
- Si j'ai quelque chose à fêter, un forte joie, un truc ardent, ce sera avec du vrai champagne.
- Avec moi.
- Ma reine.

Muriel sourit à ce fils qu'elle couvre de baisers depuis le jeune âge, ce fils qui lui donne l'amour qu'elle ne reçoit pas du père, alcoolique, un bel homme aux yeux gris qui a une stature de gentleman, un gars qu'elle était fière d'escorter au bal une touche de rouge sur les lèvres, sa belle-mère désapprouvait mais le mari aimait sa femme, le mari ne s'était pas encore laissé posséder par cette pute, la bouteille, Muriel était heureuse de sa vie avec leur petit Maurice, ils allaient aux champs, tous les trois, traversant le village main dans la main, jeunes, fiers, vivants.

- Je prends le carton,
dit Vé.

- Une fille ?
- Maman...
- Tu me caches quelque chose, Maurice.
- Oui.
- Tu ne veux pas en parler ?
- Non.
- Tu t'occupes des animaux de ton oncle ?
- Il prolonge son séjour.
- Je sais,
- Tu comptes aller y faire un tour ?

il demande.

- Chez Armand ? Pas le temps.
- A la baraque ?
- Deux ans que j'y ai pas mis les pieds,

elle dit, se saisissant d'une éponge. Dans un silence de pauvre, Muriel ôte une tasse de café de la table, y passe l'éponge. Vé regarde sa mère, courageuse, tirée à quatre épingles, devenue laide.

- Quand te décideras-tu à t'y installer, dans la baraque ?

elle dit, se tournant sur Vé.

- M'installer...
- Ton père ne va pas bien, il a vomi cette nuit, je voudrais que tu partes. Je ne veux pas que la tristesse t'atteigne. Je veux que tu continues de grandir avec la certitude que tout est possible. Quand on renonce comme nous l'avons fait ton père et moi, la vie se détourne. Elle t'abandonne sur place, la vie. Ma grand-mère Rosa...

Vé pense au coin cuisine de la baraque. Il y suspendra des bouquets de lavande.

- ... elle disait le contraire, ma grand-mère, elle disait que quand tu tombes Dieu te relève, quand tu es mort il te ressuscite. Il suffit d'y croire, elle disait. La foi, c'est un cadeau que Dieu lui avait fait, que je n'ai pas reçu.
- T'inquiète, je suis avec les copains. On a envie de boire un coup tu me fais confiance hein. Armand t'a dit ? J'ai commencé une collection de grands crus, ils sont dans sa cave, je m'intéresse aux bonnes choses les bonnes choses consolent.
- Installe-toi dans la baraque.
- Je te laisse pas seule avec ce type.
- Ce type est ton père.
- Ce type ne t'adresse plus la parole.
- Le soir contre moi il s'endort.
- Je t'entends pleurer, le soir.
- Ce n'est pas à cause de lui. C'est à cause de moi.

La femme au tablier sur l'abdomen trois puddings vanille ce midi et ce soir jambon avec la couenne, la femme au tablier s'approche de ce corps de fils dont elle n'a pas peur, dont elle n'aura jamais peur, elle lui dit, sourire aux lèvres T'es-beau-mon-cœur.

Muriel, qui a le sens de la scène, quitte la pièce dans ses chaussons usés bleu

pétrole, fait mine d'aller aux toilettes et aux toilettes, assise sur le couvercle, elle attend que Vé s'en aille. Dans le monde, des femmes sont belles, solitaires, à vouloir la beauté pour leurs enfants. Envers et contre tout. Parfois, elles pleurent.

Vé note les coordonnées téléphoniques du journal toutes-boîtes, descend à la cave dévalant les marches, pas envie de croiser sa mère avec les bouteilles sous le bras. Il remonte, Vé, à grande vitesse, regarde à gauche à droite, Muriel n'est pas visible, il dit Au revoir maman je passe la nuit là-bas. Muriel serre les genoux l'un contre l'autre, elle dit, redressant le dos, Passe une belle soirée mon cœur.

Elle a envie d'en finir avec les jours.

Elle n'en peut plus.

Elle aura accompli une œuvre. Une maternité. Dans le souvenir de laquelle elle avalera la quinzaine de somnifères qu'elle met de côté, l'air de rien, mois après mois. Son œuvre qui vient de violer une femme, une œuvre qui, si elle veut rester en vie, se comportera comme l'automate extraordinairement fiable qu'il est.

Vé n'a pas l'ambition de la vie. Il ne peut pas le dire à Muriel. Il est comme elle. Fabriqué pour vivre, il vivra, petitement, avec de petits plaisirs, avec de petites joies. La seule chose dont il ne veut pas sur sa vie, Vé, c'est le délabrement.

Les bouteilles se cognent les unes aux autres dans un tintement qui agace l'oreille de Vé tandis qu'il remonte la D706, le soir tombe comme on mettrait une nappe sur la table, sous la nappe il fait noir, par dessus la nappe les dieux festoient, Vé voudrait être petit garçon dans le passé quand, assis au sol, il s'amusait à chatouiller la cheville de ses parents, rien n'avait de sens que l'instant, son corps était intact muni de sens affamés, purs, en état de marche cinq sur cinq, une époque où les réponses recueillies par les sens suffisaient, où la raison ne cherchait pas un sens à mettre sur la vie, où la raison ne se lamentait pas de la médiocrité ambiante, où la raison ne rêvait pas de se vautrer dans l'orgueil, où la raison n'apportait pas au cœur la tristesse l'angoisse la culpabilité, une enfance où Vé va se réfugier ce soir, en buvant plus que de coutume.

Il est en colère contre Lydia. Il faudra se débarrasser d'elle. En accord avec les copains. Les copains, à Vé, c'est toute sa vie. Sans l'amour des copains, il crève. Il emménagera dans la baraque. Oubliera la vie triste de Muriel. C'est pas sa faute. Il ne veut pas être en faute, Vé. Ce soir il se soûle. Ygrèque trouvera la solution, pour la femme. Ygrèque saura tenir tête à Ixe.

Ygrèque, c'est le genre de type auquel Vé aurait aimé ressembler. Quand Ygrèque écrit sur le bout d'une table, cela fascine Vé. Écrire. Sortir des mots d'un paquet gros comme le dictionnaire. Les mettre dans l'ordre, en faire du beau. Du beau avec des mots. Pas avec la pierre, pas avec le corps, pas avec une caméra, de la chantilly, du tissu : avec des mots. Les mots, tangonisant pour créer des histoires, exercent un pouvoir sur la personne de Vé. Il arpente le bas-côté de la D51. Les bouteilles s'achoppent l'une l'autre.

Lætitia, ayant préparé les croque-monsieur à destination de son fils, débouche un stylo, écrit sur une feuille vierge, à l'encre noire : *Lydia*.
Revenue. Puis elle ajoute : *Roman*.

La brasserie où le lieutenant a pris place est un pub à l'irlandaise, ambiance confinée, fauteuils de velours gris tacheté d'un rouge sombre, lampes de cuivre suspendues au dessus du zinc, serveurs mâles en plastron, musique feutrée. Léo a choisi d'arriver avant l'heure de pointe de telle sorte qu'il soit en mesure de choisir une table, à l'écart. Il est impatient, Léo. Il a le zizi qui titube. Le cœur qui s'affole. Bon dieu, combien de temps ça ne lui était plus arrivé ?

L'année dernière après une soirée arrosée, il a baisé contre un mur la secrétaire du bureau d'assurance voisin du commissariat. Elle était jolie dans sa courte robe noire. Elle était mariée. Ils avaient passé des heures à s'étreindre, à rire, à se caresser. S'étaient quitter sans promesse de revoir. Sans échanges de coordonnées. Il ne l'avait pas recroisée. Pendant quinze jours ses émois avaient été vifs. C'était retombé. Ça retombe toujours. Une nuit, ça suffit pas pour laisser des traces.

Sa femme, il avait mis des mois à l'oublier. Plus d'un an. Elle habitait son cœur, inexpugnable. Il ne voulait pas la foutre pas à la porte. Hors du cœur. Il avait souffert de sa cruauté mais ils s'étaient aimé, non ?

- Monsieur ?
- Une bière.
- Vous attendez quelqu'un ?

Le lieutenant hoche la tête, sourit, le garçon repart. Tu parles qu'il attend.

Dehors, la pluie tombe. Léo se regarde dans la vitre. Détourne la tête du reflet. Se dire T'es beau. Se sentir beau. Quand on a le désir collé à la chair, on se sent beau.

Les femmes, c'est pas spécialement son truc, au lieutenant. Lui, c'est l'amour. Pas forcément le cul. Avec Jeanne, sa femme, ce fut été la passion, puis les jeunes enfants, ensuite un vie de tendresse, de respect. Croyait-il. Elle s'est lassée de cela. S'est tapé un plus jeune. Elle est devenue agressive. A rejeté Léo. Lui ne se doutait de rien, accaparé qu'il était par son travail au bureau, sur le terrain, dans les ministères. On était content de son travail.

Il était soldat, Léo. Colonel dans l'armée. Placé au cœur de la ville pour infiltrer un gang international. Ayant pris goût à la vie de province il avait demandé à rester en place. Il conseillait à Paris des mecs haut placés tu rêverais mieux, toi ? Bien payé, tout. Et sa femme qui ne pensait qu'à ce Philippe, un psychologue enseignant à la fac, qui s'intéressait aux étoiles, voyageait dans le monde à scruter le ciel dans d'énormes télescopes, quand il revenait il baisait Jeanne elle avait un beau corps.

Comme Jeanne regardait Philippe de haut, avec l'ironie et la légèreté qui étaient dans son caractère, Philippe s'était attachée à elle, hop fini Léo. Jeanne avait demandé pardon à son ex-mari. Elle l'avait remercié *pour toutes ces années*. Surtout ne pas remercier quelqu'un après avoir goûté à son cœur. Remercier est une insulte. Il n'y a pas de *merci* assez grand quand vous êtes aimé.

Léo résiste à l'impulsion de regarder sa montre. Demain il convoquera

Alechenkaia. Il n'est pas séduit par l'idée du rapt. Son expérience lui dicte que la femme s'est tirée. Elle a pris sa voiture ni vue ni connue. Léo a rencontré un tas de gens agissant sur un coup de tête. Avoir envie de quelque chose, être incapable de brider son désir. N'avoir plus de défenses. Abandonner derrière soi pour une semaine, un an, l'éternité, un passé qu'on n'est plus en mesure de reconnaître comme sien. Ça, n'est pas moi. Ça, finira par me tuer. Faut que je parte.

Lydia était partie.

Vé cherche Ygrèque du regard. Les yeux, splendides valets bravant l'obscurité, le froid, la méchanceté, à vous apporter les infos. Vous vous sentez mal vous pleurez, la main attachée à votre corps s'encourt, essuie l'oculaire cavité, les larmes disparaissent vous voyez à nouveau. L'œil, un joyau.

Ygrèque n'est pas là. Doublevé mâte un truc sur son ordinateur, Ixe parle à Lydia. Vé dépose sur la table le carton de bouteilles, elles cessent de se meurtrir réciproquement.

- Hé, Vé, je t'attendais,

dit Ixe, couteau à la main, debout dans l'embrasure de la porte donnant accès au coin/dormir.

- Doublevé, viens là, petit,

lance-t-il en direction de Doublevé.

Doublevé dit, passant à hauteur du corps musclé de Vé : Waouh, champagne.

- Ouais ?

dit Doublevé, à l'adresse de Ixe.

- Tu serais capable de couper un truc chez la femme ?

dit Ixe à Doublevé.

- Je vois pas quoi. Elle est nue.

- Un morceau du corps.

Là on s'attend à ce que Doublevé demande Pour quoi faire ? Au lieu de cela il rejoint Vé, débouche une bouteille, boit au goulot, se pointe avec la bouteille auprès de Ixe, dit Ok.

Vé n'a pas bougé d'un pouce.

- Bon, ben, quoi ?

dit Ixe, tendant le couteau à Doublevé qui en est à la moitié de la bouteille.

- Vas-y,

dit Ixe s'emparant du colle de verre qu'on dirait le téton allongé d'une femme allaitant.

Ixe boit, tend la bouteille à Doublevé il écluse le reste, Ixe se positionne face tourne-disque, Vé a les mains sur la table à trois centimètres du carton où les bouteilles ont cessé de s'agiter. Ixe sort d'une pochette un disque de jazz. Le cœur de Vé se desserre. Trombone. Comment ce disque est-il arrivé là ? Champagne ! Muriel qui le fout dehors, liberté !

- Yes,

dit Vé, faisant péter un bouchon. A l'instar de Doublevé, Vé boit au goulot et il, Vé, fait danser Ixe, Ixe boit aussi, leur corps réclamait de bouger, le corps aime la musique c'est plus fort que lui, l'alcool monte monte au

cerveau, le cerveau couteaux tirés ne peut rien contre l'assaut de 12°, un torrent lui tombe dessus, au cerveau, l'assomme, le cerveau se laisse bercer par le corps, qui danse avec lui.

Doublevê, resté à l'écart, se dirige vers la table, marcher il sait faire, putain la musique est bonne, son petit tout petit cœur d'enfant battu à qui on n'a jamais dit Je te t'aime Tu es merveilleux Que serais-je sans toi, bat à tout rompre, quelle belle soirée, demain ou le jour suivant Barcelone, il fait péter le bouchon, Doublevê, la troisième bouteille, ce soir ils ne l'empêcheront pas de se raviner l'esprit, un esprit dégringolant se faisant du mal laissé exsangue au bord du sentier, se relevant, un peu cabossé peu importe, le corps est si tenace, si tenace.

Ygrèque fixe avec froideur le mec jaugeant son butin. Il y en a pour cent mille, il dit au receleur. Tu m'en donnes vingt-cinq, il poursuit. Vingt, dit le mec, relevant la tête. Ygrèque remballa les bijoux, fait demi tour. Ok, dit l'autre, sortant un à un de gros billets.

Dehors il fait à peine frais. Ygrèque déboutonne le pardessus. Puis le col de la chemise. Au moment où il se dirige vers la gauche, du côté de chez Maxi's, pour y avaler une bière, une main épaisse se pose sur son épaule.

- Je ne veux pas savoir ce que tu fous ici,
dit Pol.

- Suis-moi, c'est tout ce que je te demande,
il ajoute.

Ygrèque lève son superbe regard sur celui de Pol, sourit, dit J'ai soif. L'autre répond, entraînant par l'épaule son jeune ami Ça tombe bien.

Ygrèque ne se retourne pas sur la femme dont Pol sur le trottoir a empoigné la main, une femme habillée de rouge, La robe de Lydia, se dit Ygrèque et son sexe durcit et une sale tristesse s'abat sur lui. Marcher. Boire. Oublier. Continuer de s'aimer soi. S'aimer et tu vis ta putain de vie délicieusement. Suffit d'y penser.

Dans le bar Pol se dirige vers une table derrière laquelle sont enlacés un homme et une femme âgés d'une petite soixantaine.

- Je te présente le lieutenant Darguor,
dit Pol à Ygrèque.

Maud embrasse Judith, remercie pour le rendez-vous, prend place sur la banquette face au couple. Pol l'y rejoint. Ygrèque demeure debout tandis que quatre paires d'yeux sur lui se lèvent.

Mains aux poches, Ygrèque demande Que buvez-vous ? Judith regarde Maud, qui lui sourit. Elles sont femme aimée d'un homme. La main du lieutenant ne lâche pas la main de Judith. Il serre. Judith lui dit, doucement, à l'oreille Vous avez de la force. Léo la regarde. Un regard beau de désir. Genre de regard que tu glisses pas à tout le monde. Tu prends des risques, tu invites l'autre à quelque chose de fort, tu sors de toi-même tu dis, à l'autre que tu désires Brûlons !

Le feu, il y en a beaucoup que ça effraie. L'homme bourgeois occidental amoindrit le risque au gré de sa maturation. Pauvre petit homme, sur qui pose la main l'infecte raison. La raison, briseuse de désir. Un choix

raisonnable est rarement un mauvais choix. Ce n'est pas le meilleur des choix mais c'est un bon choix. Aussi devons-nous à l'égard de notre raison de l'estime, de la vénération même. Mais alors le désir est repoussé. Et le désir, quand on le repousse trop souvent, se replie. Il ne supporte pas qu'on renonce à lui. Il va se terrer dans un coin où on l'oubliera.

Faut pas croire, la raison est sensible. A ses débuts, quand elle apprend à renoncer au désir, elle en éprouve du chagrin. Ensuite, la mélancolie est balayée par la frénésie des actes. L'adulte, dans la vie pratique, est un remarquable être raisonneur. Un raisonneur qui raisonne sur le comment éradiquer la tristesse, ce poids encombrant.

- T'ai-je présenté Maud ?

dit Pol à Ygrèque.

Ygrèque, sachant qui est Maud, ne bronche pas. Son silence vaut réponse.

Pol connaît les silences d'Ygrèque.

- Ta mère se fait du soucis, dit Pol. Je t'ai suivi (Ygrèque fixe, sans manifester le moindre état d'âme, la personne de Pol). Cesse de me regarder ainsi, tu n'es pas aussi fort que tu voudrais l'être, je te rappelle que tu as perdu ton père (Là, Pol marque un point, Ygrèque baisse le regard).

- Tu connais Gontran Lemoine,

dit à Ygrèque le lieutenant, ne lâchant pas la main de Judith.

Ygrèque se tait.

- Hier soir, dit Pol, tu as fait allusion à Lydia devant Maud. Tu vois qui est Lydia, Sébastien ?

Sachant que Sébastien ne fera nulle réponse, Pol embraie. Il n'est pas avocat pour rien.

- Depuis tes quinze ans, ta mère, mon amie Laura, t'emmène à la Trémuse.

- Pourquoi ne répond-il pas ?

demande Judith qui, redressant le buste, fait mouvement d'ôter la main de celle du lieutenant. Le lieutenant reprend la main de Judith. Il se sent d'humeur sympa. C'est de la sorte qu'il apparaît à Ygrèque. Un type qui plaît.

Parce qu'ils sont, lui et Ygrèque, dans le désir ?

Un piano sur une bande sonore est tapoté par les doigts d'un instrumentiste ingénieux, Ygrèque respire, il se sent aimé, éprouve le sentiment de la chance d'être aimé. Ces quatre personnes sont là pour lui.

- Nous sommes là pour Lydia,

dit Maud. Elle ajoute :

- Lydia fait partie de ma vie.

Et:

- Une femme merveilleuse.

Lui et ses amis alphabétiques ne sont pas tombés sur n'importe qui.

Dans la rue près de chez le Pakistanais, Ygrèque avait reconnu Lydia. Surpris de la rencontrer pour de vrai. Le fantasme de ses quinze ans. Ixe avait jeté en boutade Si une nénette se pointe on la kidnappe. Chiche, avait dit Doublevé. Vé avait ricané. Ygrèque n'en avait rien pensé. Après la

surprise, c'est Ygrèque qui avait permis que fût enlevée Lydia. S'il avait déclaré Laissez-la, s'il avait poursuivi son chemin, rien ne serait arrivé.

Rien ne serait arrivé.

Ce livre n'aurait pas été écrit. Tu ne serais pas avec nous, lectrice –teur. Ne referme pas les pages. Regarde-toi. Tu es une belle une merveilleuse personne. C'est ainsi.

Le lieutenant fait signe au serveur de se présenter à leur table.

- Assied-toi,

il intime à Ygrèque.

Ygrèque choisit de s'asseoir aux côtés de Pol. L'effronté solitaire cherche maman louve.

Sa mère, il a fait une croix dessus. Son père l'a abandonné. Reste Pol. Ne pas décevoir Pol. Chercher la sincérité. Dans le mensonge, paraître à soi-même sincère. Un exercice dans lequel excelle Ygrèque.

- Tu bois quoi ? Coca ?

demande Pol à Ygrèque.

Au serveur Pol réclame un coca et des boissons alcoolisées pour la table.

Le lieutenant voudrait pouvoir se perdre dans la contemplation de Judith. Son cœur chamade.

Quand elle est arrivée, il s'est levé, elle n'a pas tendu la main, lui non plus, ils ne sauraient dire qui des deux s'est élancé vers l'autre, Léo a ouvert les bras, a serré contre lui Judith, ils se sont assis, côte à côte, il l'a regardé, librement, sans embarras, et alors Judith l'a embrassé, un baiser sur les lèvres, son souffle à lui s'est accéléré.

Léo était pris de court. Ensuite, il n'a plus réfléchi. Il a raconté à Judith un truc intime, elle n'a pas tout compris, puis il a parlé de Jeanne, de ses enfants dont il est amoureux, il a versé des larmes, bordel le barrage s'est rompu. Ah bon, il y a avait barrage ?

Judith, ce n'est pas la pulsion du désir qui l'intrigue, à ce moment-là de l'effusion. Les émois de la chair, elle a connu, elle s'en méfie. Ce qui la trouble, c'est le caractère unique d'une rencontre. La connexion des attirances. Léo est maladroit. Léo porte trop d'eau de toilette. Mais il rompt. Mais il la désire.

Il a dit Tu illumines. Elle a parlé de ce qu'elle ressent face à lui, il a dit Tu mets le doigt sur ce que je suis. Elle a eu envie de jouir. Elle était ouverte. Grande ouverte.

Quand Pol et Maud leur ont fait signe derrière la vitre, Léo a déclaré à Judith Il me faudrait plus d'une nuit pour t'aimer. Il a dit Promets-moi que nous resterons ensemble après le départ de tes amis. Elle a promis.

- Ton ami Gontran Lemoine, dit le lieutenant à Ygrèque, fréquente un mec fiché. Ce type, je l'ai croisé à deux pas de la Trémuse chez un épicier pakistanais. Toi qui, dit-on, est un garçon intelligent, tu rencontres, c'est un hasard, la belle-mère de Lydia hier soir, tu fais allusion devant elle à la disparition de la femme.
- Vous vous entretenez comme dans un film,

dit Ygrèque, jouant profil bas.

- Le lieutenant est agent secret la nuit,

dit Judith, ne se sentant pas concernée par l'interrogatoire.

Léo se dit Cette femme me connaît. Il est un peu perdu. Tombé entre la certitude vivante flamboyante gracieuse de cette femme et la curiosité que suscite en lui la personnalité du garçon.

- Pourquoi ne cherchez-vous pas à contacter Gontran Lemoine et son ami Fred ? Ils sont disponibles,

dit Ygrèque.

- Qu'est-ce qui fait que Maud, assise à ma gauche, ait eu le sentiment que tu savais quelque chose ?

dit Pol.

Ygrèque voudrait être dans le noir.

- On dit qu'elle a été dépecée, dit Ygrèque. Je connais cette fille de ce que ma mère me traîne à la Trémuse depuis l'adolescence.
- Ton père, l'opéra, il aimait,

dit Pol.

En raison de ce qui vient d'être dit, le mot *père*, Ygrèque se sent en devoir de dire quelque chose de vrai. Il cherche, ne trouve pas.

- Tu veux dire quelque chose, Sébastien ?

dit Pol, attitude du prof attendant de n'importe quel morveux qu'il ouvre la bouche, nom de dieu qu'il s'intéresse.

- Je vous donne le numéro du portable de Gontran. Appelez-le,

dit Ygrèque.

Le lieutenant comprend ce qui vient d'être dit. Quelque chose de vrai. Il fait signe à Ygrèque qu'il peut partir. Pol incline la tête, soupire. Ygrèque pose la main sur l'épaule de l'ami. Lui dit Je vais bien ne t'inquiète pas. Pol répond Si tu allais bien tu ne sortiras pas de chez le. Le regard d'Ygrèque, à ce moment-là, est si dense, si plein de tout de rien, que Pol se tait. Le lieutenant reçoit la confirmation d'une piste. Il reprend pieds. Il est flic. Sa vie a un sens. Il se tourne sur le beau visage de Judith, lui dit On y va ?

Judith dit à Maud J'ai fait ce que j'ai pu. Judith a en horreur cette phrase, avec Marchin elle a été ce qu'elle a pu, elle se fourrait le doigt dans l'œil, maintenant elle saisit la main du grand lieutenant qui, si ça tombe, est plus jeune qu'elle, elle prendra son désir au pied levé, ne pas le lâcher, avec Marchin elle fait semblant, de n'être pas atteinte, d'être au dessus de tout, elle se donne un mal fou pour se convaincre d'être désirable -elle ne *se sent* pas désirable.

Une main forte de flic connaissant son métier l'emmène à présent dans les rues noires d'octobre, comme un adolescent têtue.

- Je ne me sens pas à l'aise avec ton protégé,

dit Maud, restée avec de Pol.

Et Pol, cet orfèvre des mots, ce ténor du barreau, ce gagnier nietzschéen, entre la tête entre les épaules, regarde ses mains de vieillissant, se tourne sur Maud elle ne s'y attend pas il la respire, plonge le nez dans le sillage séparant l'un de l'autre les deux seins, mord dans le droit, Maud dit Aie, son corps exulte, Pol dit La seule vérité est que je t'aime.

Maud ouvre la bouche pour parler, Pol approche son visage du sien, il dit en

juriste pro-actif qu'il est, avec affirmation ! ayant relevé la tête ! la plus belle chose qui me soit arrivé, c'est de te connaître.

Maud regarde l'homme avec qui elle fornique un soir sur cinq, le trouve beau, dit J'ai envie de toi.

Nelly enfle une robe de jersey d'un vert très clair, col échancré, manches bouffantes. Elle met du piano comme on dirait mettre de l'Higelin. Face au miroir de sa garde-robe elle se coiffe, se laque, passe un doigt sous l'œil droit, enfle les escarpins marrons offerts par Gaspard une après-midi pluvieuse dans une rue étroite de Rome, les retire les balançant du bout du pied loin du côté de la fenêtre ornée d'horribles rideaux offerts par sa belle-mère, Nelly n'a jamais eu le courage d'en changer, jamais, le courage.

Je t'aime tu me manques appelle-moi.

Ayant enfilé des bottillons noirs ultra fins comme est fine sa taille, Nelly se mire une dernière fois. Elle est belle. Elle se sait, belle. Comment aurait-il envie de lui donner pour nom Non. Comment pourrait-il résister à l'attrance de recommencer, recommencer, recommencer. Contre toute logique.

La logique de Loïc n'est pas celle de Nelly.

Loïc vacille.

Timothée, à ses côtés, regarde la Nième suite d'un Nième dessin animé fabriqué in USA. Loïc a acheté trois paquets de barres glacées portant le nom d'une étoile où les américains cherchent à mettre les pieds. Il en est à sa cinquième. Il a faim. Se lève, sort d'un emballage verso papier recto plastique un steak trois cent cinquante grammes, met l'huile dans la poêle, tape le morceau dedans, sort du congélateur un sac de croquettes surgelées, allume la friteuse. Maints gestes qu'ils n'a plus fait depuis longtemps. Loïc ouvre une bouteille de vin, en verse une partie dans un verre de table, l'absorbe d'une traite, forme le numéro de téléphone du lieutenant.

Le lieutenant ne répond pas.

Loïc appelle sa mère.

Maud ne répond pas.

Loïc appelle sa femme.

Sa femme va perdre un doigt.

Ils ont du désir à revendre. Un désir foisonnant que l'abus d'alcool rend surpuissant. Ils dansent, musique à fond, toujours ce jazz, un électro-jazz, Muriel aimait cette musique dans le temps où les disquaires vous parlaient avec effervescence des sorties mensuelles. Elle voulait s'instruire, Mumu, voulait devenir quelqu'un d'autre que ce qu'elle était. Elle voulait *co-naître*. Ixe repense à Laurence violemment il forme son numéro de téléphone. La dernière fois, il y a un an, il avait fait de même, elle était avec des amis, elle avait dit à Ixe Excuse-moi, je dois te laisser. Ixe a sur la peau le goût de Laurence, un appétit carnivore, il bande, bon dieu lui qui s'anime pas facilement de ce côté, et la voix de Laurence le fait se redresser, il se rend à l'extérieur de la baraque il sort sa plus douce voix, sa voix de chien hargneux, Laurence qui était seule et s'ennuyait éprouve un étonnement

joyeux devant l'intérêt de Ixe.

Ils se parlent longuement comme s'ils ne s'étaient jamais quittés, il dit Je vais à Barcelone rejoins-moi, et Laurence qui travaille comme pédicure à Moily-les-Tournais, qui a quelques clients, serre le bas de sa jupe, qu'elle porte courte, la tord, va la déchirer, sa vie est toute tracée une belle vie de sous-province. Rappelle-toi, Laurence, le fils de millionnaire était pas clair, il avait des excès de colère quand il ne parvenait pas à te baiser.

Alors la joie de Laurence s'étirole, peu à peu, et Ixe le sent qui dit Tu ne viendras pas à Barcelone, n'est-ce pas ? Laurence dit Je dois te laisser, une seconde fois elle lui dit ces quatre mots, Ixe se sent abandonné, comme l'enfant déposé à la Dass par des parents ne comprenant pas pourquoi ils se sont débarrassés de lui, toute sa vie l'enfant devenu adulte se dit Pourquoi m'ont-ils fait cela ? L'enfant de la Dass devenu adulte souffre qu'on ait renoncé à lui ce sont ses parents qui ont renoncé à eux-mêmes. L'enfant devenu adulte aime ses parents, qu'il ne connaît pas, préfère se jeter la pierre, eux ce sont des saints, eux c'est l'amour, leurs bras leur tendresse leurs baisers.

Ixe revient à la baraque, énervé, il boit surboit culsec, pas de fille dans sa vie depuis le départ de Laurence pour l'Italie, il dit cela aux potes Je viens d'appeler une fille elle fait la fine bouche. Vé demande des détails, Ixe fait allusion à Barcelone, Doublevé insère Tu as parlé de lui payer le billet d'avion elle te refuse ça ? Ixe reconnaît en son fors intérieur que, émoustillé, ému, jaillissant d'amour, il n'a pas pensé à l'aspect économique des choses.

W : T'as du pognon à savoir qu'en faire, à ta place je m'en taperais un max.

Vé : Rapport entre l'argent et les filles ?

W : Elles baissent la culotte ton sexe est tapissé d'euros.

Vé: Encore faut-il avoir un sexe.

X : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Vé : Parfois on a autre chose en tête qu'un sexe.

X : Le désir fait de toi un homme.

Vé : Et le marxisme, faut croire.

W : Parlez pas politique, les gars, je vais gerber.

X : Je vais te dire, Doublevé.

Ixe bombe le torse, passe la main sur la barbe, demande une clope à Doublevé qui lui en offre une, la lui allume, Ixe tire long sur le tubage recrache l'épaisseur intouchable, longuement, menton tendu vers le plafond, il se sent en colère, il aime la colère, la colère et lui feront de grandes choses.

Vé ne cesse de boire. Bientôt ils vont manquer.

X : La révolution, elle va pas de soi. Il faut une vengeance. Sous l'impulsion de l'acte vengeur, la révolte se transmet de bouche en bouche.

W : De sexe en sexe.

X : Oui mon grand.

W : De bite en bite.

X : Le peuple est en plus grand nombre que la plèbe. Tu vois ce qu'est la plèbe, Doublevé. La plutocratie. Les riches. Ceux qui ont le pognon. Parce qu'ils ont le pognon ils exercent le pouvoir. L'argent te donne l'intelligence

du pouvoir. Les autres sont des mendiants. Les mendiants, ça fait pas peur. On donne un peu, on est tranquille. Le jour où un membre du peuple commet un geste insensé, que le peuple entier revendique cet acte comme étant le sien, la révolution est en marche.

Doublevé rote. Il se marre.

Vé : Les gens riches ont pour eux la force.

X : Rien de tel que le peuple contre la force.

Vé : Cela donne les massacres.

X : Pour contrer la mort rien de tel que la mort.

Vé : Un peuple en son entier rarement se rassemble à faire front. Les combattants ne doivent pas être nombreux, ils doivent être majoritaires. Même soutenu par le peuple, tôt ou tard, ça s'essouffle.

X : Un jour le peuple se lèvera d'une traite. Personne ne l'aura vu arriver. Il y aura du sang dans le camp des puissants et dans celui des faibles. Des hommes égorgeront des enfants, des enfants violeront des femmes, des femmes tireront à bout portant sur leur mère. La violence sera expurgée par la violence. Alors se lèvera le grand silence. Les forts rentreront chez eux, les faibles aussi, tous redevenus des hommes. Une nouvelle société se fabriquera avec, en son centre, ce vieux camarade qu'est le progrès. Les idées novatrices d'avant la révolution ne seront plus des idées, elles seront le terreau organique du nouveau monde.

W : On peut lui couper le doigt.

X : Ce que tu viens de dire, Doublevé, est proprement révolutionnaire.

W : Où il est, le couteau ?

X : Je plaide pour le majeur. En lieu et place du doigt scalpé, nous en poserons un de papier figurant notre Va te faire foutre. Cette Lydia, puant, maigre, en sang, apparaîtra dans les journaux. Nous l'aurons prise en photo et jetté au fleuve son cadavre.

W : Faut qu'elle saigne.

X : Pardon ?

W : Qu'elle se vide de son sang. Je suggère de lui planter le couteau dans le vagin. *Toutes des chiennes*, on écrira aux journaux. *Baisez-les, qu'elles crèvent*.

Vé obtient de ces mots une douleur fulgurante. La mère de Doublevé a laissé la force frapper. La force du père sur l'enfant. Toutes des salopes.

Vé : Doublevé tu devrais écrire un film.

W : ça me plaît de parler de trucs dégoûtants. Ça fait du bien. Oser.

X : Tu le fera.

W : Bien mon Commandant.

X : Il n'y a plus rien à boire.

Doublevé se déplace jusqu'au sac posé du côté droit du fauteuil deux places, le long du mur à côté du coin cuisine, en extrait une bouteille de liquide caramel.

W : Hé hé.

V : Whisky.

X : Bois.

W : Je bois.

Il boit.

X : Tu prends plaisir à dire ce que les gens, qui ont pour les mots de la moralité, veulent que tu aies honte à prononcer. Pourtant : plaisir. N'est-ce pas ?

Doublevé boit, il est mort rond.

Vé s'écarte. Le disque de jazz s'arrête de tourner. Vé se dirige vers l'évier du coin cuisine, sa forteresse de repli. Se replier. Comme dans le ventre d'une mère. Hors du monde. In-coupable d'être coupé du monde. *Innosang*. Tellement vulnérable tellement vivant tellement seul.

X : Tiens.

Ixe dépose le couteau dans la paume de Doublevé.

X : Testes.

W : Quoi ?

X : Tester si tu prends du plaisir avec la réalité ou si t'es que capable de jouer à tes jeux, de mâter des films, de dire des mots.

W : Je suis capable.

X : Tu le seras si tu ramènes le doigt.

W : Le grand ?

X : Main droite.

W : Faudra le bouffer. Ce sera ta part, Ixe. Si tu ne me jures pas que tu croqueras ce doigt, je me fatiguerai pas avec l'os et tout ça. Il ajoute Qu'on rigole un peu.

Ixe est blême. L'alcool, il ne supporte pas.

W : Tu croqueras dedans tu le boufferas.

X : Le whisky j'aime pas. Je t'avais donné du fric.

Vé : Dans un quart d'heure je suis de retour.

X : Avec des chopos.

Vé: Oui, Lieutenant.

Vé sort de la baraque, longe la voiture. Marche droit comme un soldat. A hauteur de la portière côté chauffeur, tombe. Dans les vapes.

Doublevé, ayant avalé une double dose de malt faisandé, pousse du pied la porte du coin/dormir. Ixe arrive par derrière, nonchalant, verre d'eau dans une main, bouteille de whisky dans l'autre. Fais-la boire, il dit à Doublevé.

Doublevé prend la bouteille, la tend en direction de Lydia. Dis-lui de se lever, dit Ixe. Lève-toi, dit Doublevé à Lydia. Lydia se lève. La chaîne au pied gauche lui ronge la peau.

Ixe, contournant le corps massif non musclé de Doublevé, fiche une gifle à Lydia. Une seconde. Son sexe raidit. Une troisième. Doublevé s'y met. Lydia tombe. C'est le moment que choisit Doublevé pour la saigner.

Ayant saisi la chaîne reliée aux poignets, il attrape une main au hasard. Les doigts de Lydia se recroquevillent, comme dans *croque-mort*. Elle recule, elle a vu le couteau, elle se débat Ixe la coince contre lui, lui fout la main au sexe, y entre le doigt, Lydia mord Ixe à l'oreille, Ixe avec la bouteille percute Lydia au front, dans l'instant du choc Lydia relâche son corps, Doublevé tranche Lydia hurle.

Faut que je pose sa main à terre sinon j'y arrive pas, dit Doublevé. Ixe main derrière la nuque de Lydia met celle-ci front contre sol, cul en hauteur, à quatre pattes, c'est plus fort que lui Ixe baise Lydia par derrière tandis que

Doublevé appuie de l'ampleur de son corps l'os délicat du doigt majeur. Le couteau, excellemment affûté, que lui a tendu Ixe, est un couteau de boucher, Lydia se tait, Doublevé s'inquiète il ne l'a pas achevée au moins ?

Lydia tourne son visage de morte sur Doublevé, mèches sales de cheveux en travers du regard. Regard qui tiendra Doublevé à l'écart de Lydia quelque temps. Pas pour rien qu'on bande le visage du bourreau. Le bourreau est universel. Ce n'est pas quelqu'un en particulier. Insupportable de l'imaginer en humain. La justice, quand elle se permet d'aller si loin, de punir le juste, d'adorer le salaud, incarne l'humanité même.

Ixe, affalé contre le mur à côté de la tête du lit, déculotté, haletant, ferme les paupières. Il respire difficilement. Il a touché à l'improbable. Il se sent parfaitement lucide. Se lève, remonte son pantalon.

- Tu veux un café ?

il demande en direction de Doublevé.

- Tu tremperas le doigt dedans, pas vrai ?

dit Doublevé.

- Je mets pas de sucre dans mon café,

répond l'autre.

- Ceci,

dit Doublevé, se levant. Front en sueur, Doublevé dépose le doigt de Lydia dans la main de Ixe.

- Je dois pisser,

dit Doublevé.

Qui, se dirigeant vers les toilettes, s'éprouve au mieux de sa forme. Passant à hauteur de la porte d'entrée, ouvre celle-ci.

- Je savais qu'on était observé,

il dit, ricaneur.

Sort humer l'air délicieux. Passant auprès de Vé. Planté là.

Ixe sort du coin/dormir, ferme la porte derrière lui.

- Entre,

il dit à Vé.

Doublevé pose la main, ensanglantée, sur l'épaule de Vé.

- Je suis content de te revoir mon chou,

il dit.

Doublevé regarde Ixe il fait *non* de la tête. Ixe ne mangera pas ce doigt. Vé ne supporterait pas.

Les trois hommes ont pissé, se sont lavé les mains, bu du café. Vé a rendu à Ixe les cent euros. C'était fermé, il dit. Ixe prend Vé dans les bras, lui souffle à l'oreille On l'a fait. Ajoute : La révolution.

Vé argue que les poissons d'Armand ont besoin de lui. Doublevé s'endort dans le fauteuil, celui à deux places.

Ixe se tient debout, face au vide de la nuit. Il se sent fort. Exactement comme quand il a fait l'amour, la première fois. Différent. Accompli.

A l'intérieur de Lydia il y a tant de mal il n'y a plus de mémoire.

La mort débarque en Lydia charentaises aux pieds clope aux lèvres la mort

est circonspecte. Il y a encore de la vie dans la pièce, prétend la mort. Il sort, laissant derrière elle l'âpre odeur de sa tabacomanie.

De l'autre côté de la rue un réverbère brise la nuit, césure lactescente. Vé détourne le regard, s'engouffre sur le chemin privatif reliant la baraque à la maison d'Armand. Il n'est pas entré dans le coin/dormir où gît Lydia. S'est lavé les mains, à l'image de Doublevé et de Ixe. Tous trois, se laver les mains. Propres, repeignés, abrutis par la densité de leurs actes, Ixe et Doublevé ont à peine touché à leur café. Vé en a bu des litres.

Dans la table de nuit, à gauche du lit, Armand garde en permanence une boîte de somnifères. Armand a du mal avec la nuit depuis que sa vie est la même chaque jour. Depuis qu'il a cessé de grandir. Depuis qu'il ne cesse d'être un homme.

Vincent T., vétérinaire, les lui a conseillé. A ton chien, les nuits d'orage, tu peux en donner. Nicole V. est médecin dans la région. Une nuit de janvier, appelée d'urgence, percute un sanglier. Armand, promenant son insomnie et son chien non loin de là, intervient, bougon, efficace, dit Je dépèce la bête, à Noël vous en ferez un repas. Top là. Il obtenait des ordonnances à vie pour le bien dormir. Armand est, malgré ses racines paysannes, un drogué embourgeoisé. Des paquets de somnifères se trouvent à plusieurs endroits de la maison afin que, où qu'il soit, Armand les ait à portée de main.

Vé en trouve trois paquets, les place en file indienne sur la table de formica, dans la cuisine, sur laquelle se reflète, bleutée, la lumière de l'aquarium. Vé se dit Si je plonge la tête dans l'eau, je meurs. Comment des êtres vivants sont-ils capables de respirer où j'agoniserais ?

Quatre-vingt-trois dragées alignées. Vé en ingurgite vingt-quatre, replace les autres dans une boîte dont il ôte le protocole, en quelles doses l'absorber, effets secondaires. Papier qu'il jette dans la corbeille. Il nourrit les poissons, deux cuillerées et demi, sort, ferme la porte de la maison, introduit le corps dans la niche d'un des chiens. S'y recroqueville. Le chien entre, flaire, n'aboie pas. Vé sorti de l'alcôve les deux pieds.

12.

Le chagrin s'obstine. Nous ne voulons pas être objets. Nous sommes humains. Pour peu que nous ayons été aimés, un jour, nous réclamons des humains qu'ils nous traitent en humain.

Nelly est allongée, en diagonale, sur le lit. Loïc n'appellera pas maintenant ni demain. Il a renoncé. Nelly tourne les mots dans tous les sens comme les éléments d'un jeu. Renoncé-a-Loïc. A-Loïc-renoncé. A la fin, c'est le mot Loïc qui gagne. Vainqueur, *Loïc* se dresse sur la table basse, lève les mains au ciel, à en toucher le plafond. Il est irrésistible. Nelly le regarderait des heures. Loïc descend, embrasse avec effusion sa femme, Lydia. Qui n'a jamais été aussi belle.

Les doigts de Nelly sur son propre corps font le chemin parcouru hier par ceux de l'amant. Tous deux sont nus, couchés, tournés l'un vers l'autre, urgence au regard. Une bombe pourrait sur eux tomber. Il dit Tu es belle. Elle, voudrait dire Je t'aime. C'est trop tôt, n'est-ce pas.

Elle ne peut rêver mieux que cet homme-là. Il a rendu heureuse Lydia. Pendant des années. Comme Gaspard a été infichu de le faire avec elle. Gaspard s'ennuie en la présence de Nelly. Loïc, avec Lydia, c'est autre chose. L'enchantement. Quelque chose allant de soi. Les mettant à l'abri des turpitudes causées par un désir sauvage. A l'abri des affres d'une mauvaise mécanique de vie oui, cet amour leur porta chance comme il portera, désormais, chance à Nelly. Nelly regarde l'amant avec gratitude, pour la promesse d'un bonheur prochain.

Mensonge.

Nelly prononce, en faveur de la diagonale de son corps, elle dit Loïc a eu d'autres maîtresses, les femmes il y goûte, y prenant le plaisir d'un met ensuite ça devient de la merde. Un truc qu'on chie. Se retourne-t-on sur ses propres excréments ? Il arrive que : avec fierté. Un truc d'enfance. Fierté. La merde sort de moi. Alléluia.

Nelly se saisit de son livre de chevet, lit hautement des répliques tirées de *Le Taxi*, Violette Leduc. Dehors, la nuit dort comme un chat gras affaissé sur lui-même.

C'est pas qu'elle soit portée sur le cul, Nelly. Elle n'a jamais cherché à séduire. Parfois ses copines disent Oh, chère, un tel est en train de vous reluquer. Nelly s'en trouve surprise. Baisse la tête. Le désir des hommes lui fait peur. Gaspard l'en protégeait. Ma protection mon amour mon mari. Va te faire foutre.

Elle se met debout, enfle un pull, des chaussettes épaisses, prend avec elle le téléphone, s'installe sur une chaise dans le fond du minable jardin. Elle fume. Une voiture passe. Nelly retient le souffle/nicotine. La voiture ne s'arrête pas. Nelly ne veut pas connaître l'heure qu'il est, prend son téléphone y cherche le numéro du domicile de Loïc.

Dans la nuit, la lumière d'artifice lui tient compagnie comme le ferait un feu. Ne me jette pas, oh, pas comme ça. Loïc ne décroche pas. Il la rend prisonnière des mots de plainte, d'injure, des mots/tronçonneuse, des mots insupportés, des mots qu'elle débecte. Foutez le camp je suis une fille bien, une bonne mère, une vaillante petite lutteuse, je me suis battue qu'est-ce que vous croyez, contre la monotonie, le désœuvrement, l'absence de poésie, je suis une fée (les mots enfermés avec Nelly s'esclaffent), une belle fée (les mots lui tournent le dos), je ne suis pas folle, je ne suis pas catin, je suis (les mots, mains aux oreilles, continuent de tendre le dos à la femme qui geint).

Demain elle se glissera dans la robe rouge, celle qu'elle trouvait belle sur Lydia. A Nelly aussi elle va bien, cette couleur. Elle se maquillera, sera belle, prendra un café chez Judith. Elle dira sa colère. La colère à l'encontre d'elle-même. S'être comportée n'importe comment, trop vite, trop facile, avec un homme qui, elle le sait, a de la valeur. A cause du *n'importe comment*, cet homme la méprise.

Nelly avec le café mangera un gâteau au chocolat, de ceux que Judith lui réserve, Judith connaît la préférence de Nelly pour ces gâteaux-là. Ça c'est l'amour. Un gâteau au chocolat. Pas le désir. Le désir, sale instinct, fait de vous un esclave. Un esclave refuse sa liberté. La liberté semble chose

impossible à l'esclave. L'esclave se soumet.
Nelly se battra. La liberté vaut aussi bien que le désir.

- J'ai braqué une bijouterie,

Ygrèque dit à sa mère à peine éveillée, qu'un épais peignoir couleur prune rend énorme.

Ils sont assis dans la cuisine.

Laura, docteur en médecine, anesthésiste, directrice de l'hôpital universitaire, écoute son fils, yeux ronds.

- J'ai liquidé la ferraille, il dit. T'es pas prête de perdre ton job.

- Tu as volé de la ferraille ?

demande cette femme heureuse qu'un rien réjouit : un enfant sortant du service, les joues bien rouges ; un vieux mourant dans les bras d'une stagiaire affectueuse ; une femme accidentée de la route qui repart avec une jambe en moins un mari tant reconnaissant que la vie ait bien voulu d'eux, encore, qu'il débarque dans le couloir de l'hôpital avec cent vingt roses blanches, rouges, jaunes, mauves, jaunes, rose pâle, blanc rosé, blanc cassé, les infirmières s'extasient sur la beauté du mâle ne cachant pas son amour, qui le montre, son amour, fort comme une explosion qu'on entend à cent lieues. Ygrèque fixe sa mère, elle le trouve beau, bien entendu, tout le monde trouve beau Ygrèque. Oui mais, l'intelligence du cœur ?

- C'est pour cela que tu as l'air de fuir ?

dit, s'étant ressaisie, cette femme pragmatique.

- Si tu veux,

il dit.

- Tu manques d'argent ?

elle demande.

Ygrèque sort de la poche une liasse de billets.

- Je l'ai fait sans prendre de risques. J'avais calculé. Tu ne seras pas inquiétée.

- Sauf si je te dénonce.

- Le bijoutier est en ordre d'assurance. Et on parlera de lui dans le journal.

Laura serre sur son ventre mou la ceinture prune.

- Tu as fait cela avec tes amis ?

- Non.

- Tu le leur a dit ?

- Oui.

- Ils pourraient s'en servir contre toi.

- C'est déjà fait.

La sollicitude de Laura ressuscite, dans le chef du garçon, une image nette. Celle du corps chaud de Lydia contre la peau, chaude, de Sébastien. Une image tactile.

- Tu ne te sens pas bien ?

elle demande. Elle tend la main. Suspend le geste. Ygrèque le remarque. Cela l'écoeure. Cette femme ne sera jamais sa mère. Quand il était petit il ne la voyait jamais. Sans doute a-t-il attendu des baisers, dans son lit. C'est le père qui venait. Papa.

- L'as-tu dit à Pol ?

elle dit.

- Il le sait.
- Que tes amis te font du chantage.
- Du chantage ?

il demande, œil velouté.

- Tes études ?

elle dit, continuellement concrète.

- A Noël je m'enferme dix jours je réussis les examens.

Que dire à l'homme qui la nargue. Aucun souvenir chatoyant de lui. Rien. Sébastien ne porte même pas son nom. Il porte le nom d'un mort.

- Qu'est-ce que tu fais ?

il demande, se redressant, tandis que Laura envoie un message. Ygrèque sourit. Sa mère tape avec sveltesse les touches du téléphone, comme une jeune. Cela l'émeut.

- Maman, il dit, j'ai vu Pol. Il sait.
- Si la police s'en mêle il nous faut un airbag.

Ygrèque, dès qu'il en a eu l'intention puis qu'il a prononcé le mot *maman*, a guetté le visage de la femme devant lui. Elle lui enfonce un couteau dans le ventre à présent, avec cet autre mot : *airbag*. Celui qui ne s'est pas ouvert pour le père. Elle voudrait de cela pour un fils qu'elle aime abstraitement ? Ygrèque se lève, dit On ne se comprendra jamais, je ressemble à mon père, tu aimais son corps qui aimait le tien, moi je suis un fils, un fils ne se baise pas.

Attends, elle dit. Elle se lève. Je ne vais pas te prendre dans les bras, elle dit. J'ai essayé je ne ressens rien, c'est comme ça. Mais je peux te protéger. Tu me plais. J'ai du plaisir à te regarder. Je suis moche mais puissante. Ça aussi, ça te plaît. Sinon tu ne viendrais pas ici. Pas avec tout l'argent que ton père t'a laissé. Écoute, elle dit s'approchant de lui, et lui recule, Tu m'as appelé *maman*, première fois depuis la mort de ton père. Je sais que.

Quoi ? il dit fortement.

Si on faisait des frites ? elle dit.

Surgelées, il dit.

Ces deux-là, à une heure du matin, l'un sortant la friteuse, l'autre un paquet de frites du surgélateur, l'une débouchant une bière l'autre se remplissant un verre d'eau, se mettent à table, dans la cuisine, face à face, se préoccupant de leur satiété avec silence, par dessus un monticule de patates frites. La femme allume un petite télé où passe un western en noir et blanc.

A une heure vingt-huit, soucieux, oui, soucieux de ne pas inquiéter sa mère, Ygrèque monte dans sa chambre, en redescend par la fenêtre. La baraque se situe à cinq kilomètres. Ygrèque ne prendra pas la voiture, cela attirerait l'attention de Laura.

Cet instant où les chevaux galopent dans la télé sous le ciel gris qui est d'azur en Arizona, ce moment de *feutralité*, de connivence ennemie, de relation-rien-qu'à-eux est un bijou posé sur le velours rouge qu'est le cœur

d'Ygrèque, c'est en train de gonfler, dieu sait pourquoi, ça enfle, Tu me plais, elle a dit, une mère, sa mère. Admet manger des frites avec son fils hautement intelligent, elle qui compte parmi les dix femmes médecins les plus influentes du pays, elle qui ferme pas sa gueule, qui gère son hôpital avec fougue, qui exige que soit construit, avec finances locales, une hôtellerie pour les proches des hospitalisés/les riches les pauvres, piano dans le salon où chaque soir joue un étudiant du Conservatoire, aussi simple que ça. Tu signes un contrat, ils honorent. Laura est une femme de contrat. Ygrèque signera.

Cette nuit, l'humidité ronge l'air de ses petites dents vitrioleuses. Ygrèque marche désir au ventre. Il délivrera Lydia. Dieu ça fait du bien que la mère ait prit place face à lui. Dans son peignoir.

Ygrèque offrira un peignoir à sa mère. Et aussi, par cynisme, une boîte emplies de frites surgelées. Ou plutôt un appareil à couper, en cubes allongés, de vraies patates. Il est temps de passer à autre chose.

Une voiture arrive à hauteur, Ygrèque lève le pouce, la voiture ralentit, s'arrête, l'embarque.

Après lui avoir fait l'amour, le mot *amour* ne convient pas, comment dire, après avoir fait le sexe avec Lydia, Alechenkaia s'était senti soulagé.

Marchin lui mettait une de ces pressions. Alechenkaia aurait dû refuser. Cet été les jumelles se seraient plaintes de ne pas faire de bateau, auraient snobé leur père, déjà qu'il ne les voyait pas pendant l'année. Pour la photo de l'été, père bruni souriant encadré par deux adolescentes quelconques brunes souriantes, une photo qu'il pourrait mettre sur fond d'ordinateur, Alechenkaia s'était promis de mordre sur sa chique.

Éprouver de l'agacement à faire de l'art occasionnait des dégâts collatéraux. Dans ce cas, la moindre nana suscitait son désir. Perfectionniste, Alechenkaia se concentrait sur le travail. On lui reconnaissait cette aptitude et en effet il ne faisait pas du mauvais boulot, c'était un homme affable dont on aimait s'entourer, un type fiable, rien à reprocher. Peut-être la fadeur, mais une fadeur exemplaire. Tellement ouvragée qu'on prétendait du metteur en scène qu'il était doté d'humour.

Les salles de théâtre, d'opéra, de cinéma, sont remplies de gens qui cherchent l'amour. Surtout ne pas éveiller la curiosité de l'esprit car alors on risque de quitter le rang, de dire Vous êtes un empêchement de tourner en rond, un oisif, un récalcitrant. Option temporellement rejetée en faveur du divertissement pour individu que nous rêvons être, « spécialistes de la solution des problèmes » comme l'écrit Hannah Arendt, « qui ont été définis comme des hommes très sûrs d'eux-mêmes et qui semblent rarement douter de leur aptitude à s'imposer, qui ne se contentent pas de faire preuve d'intelligence mais se targuent en même temps de leur rationalisme, de leur amour de la théorie, de l'univers purement intellectuel, leur faisant rejeter tout sentimentalisme à un point assez effrayant ». Regardez, disait Alechenkaia dans ses mises en scène, comme tout est beau. Il avait fait ses classes dans la pub.

Lydia pliée vers l'avant, Alenchenkaia lui avait saisi les hanches par l'arrière. Elle, pensant qu'il y aurait sexe, elle qui en avait convenu

tacitement, l'accompagnant dans la chambre d'hôtel, avait courbé les reins, après tout elle avait l'opportunité de vérifier si elle était une femme, il ne fallait plus réfléchir c'était trop tard.

On y était, elle l'avait cherché. Elle se disait cela, Lydia, dans son inquiétude, dans son indécision, dans la disparition de désir. Alechenkaia avait baissé la tirette de la jupe bleue pâle que Lydia portait en bas d'un chemisier en dacron blanc de sorte que, à présent, elle fixait, jupe aux chevilles, la mère et l'enfant, une esquisse signée Picasso.

Lorsqu'elle ressentit qu'on lui fourrait un sexe non dans le con mais dans l'anus. L'aiguillon/souffrance fut bref. Monsieur fouillait pour son plaisir. Fouiller offrit à l'homme quelque excitation tandis que, courbé sur Lydia elle-même inclinée, il demandait Tu as jouis, au moins ?

Tu as jouis, *au moins*.

Lydia s'étonna que cela fuisse terminé, déjà. Alenchenkaia se trouvait dans la salle de bain, elle entendait le bruit de l'eau couler, elle eut envie de cela sur le dos, la croupe, les pieds. Elle se déshabilla, avec tranquillité, déboutonna son chemisier, déposa le tout sur le lit, qu'une bonniche avait adoué d'anonymat. Lydia dans la salle de bain était passée derrière Alechenkaia, penché, torse nu, par dessus le lavabo. Elle lui avait souri dans le miroir. Il avait désapprouvé sa présence, elle avait vu le reproche. Était passée sous l'eau, prenant le flegme de trouver la bonne température, était sortie, Alechenkaia n'était plus là, il boutonnait sa chemise près du lit, la regardait nue, sortir de la douche. Son regard s'était adouci.

Lydia avait évité son propre regard face à l'évier, dans le miroir, son regard de tous les jours, la bonne fe-femme à Loïc, celle à qui, quelques heures plus tôt, il ne lui serait pas passé par l'esprit de tromper son mari c'était venu comme ça. Lydia trouvait la situation inutile. Se rhabilla comme collégienne après séance de gym. Alenchenkaia vint à elle, la prit dans les bras, Lydia s'y trouva confuse, ne savait trop que faire, les gestes de l'amour l'avaient habituée au corps de Loïc, le mot le voici : Lydia se sentait *incongrue* dans les bras d'Alechenkaia.

Tu vas bien ? il avait demandé. Oui. Elle avait souri disant cela. Il l'avait embrassée, longuement. L'idée d'une douceur fit son apparition dans le cerveau de Lydia, elle ressentit un petit très petit un infime quelque chose au niveau de la chatte, puis elle avait séparé son corps de celui d'Alechenkaia, enfilé sa veste, pris son sac, avait souri, encore, était partie.

Alechenkaia refusa d'admettre que cette petite la titillait.

Il s'assit sur le lit, se sentit con. Pensa au moteur du bateau, dont il avait fait commande, davantage puissant que le précédent tombé en rac . La pensée l'ennuya. Il se leva, ouvrit une mallette, en sortit l'ordinateur, mais non il n'avait pas envie de s'inquiéter des messages. Il installa l'engin sur le bureau, pour plus tard, quand il aurait les idées claires, ce plus tard viendrait Alechenkaia n'en doutait pas. Il ferma les rideaux, ouvrit le lit, s'y engouffra.

Le sommeil ne venant pas, il fut tenté de se lever. Il n'était pas content de ce qui venait de se passer. Il eut préféré que la fille ait pris son pied. Il s'était trompé de proie. Alechenkaia émergea du lit promptement, ouvrit les rideaux, enfila sa veste, sortit de l'hôtel. Sur le trottoir, son animalité

retrouva la confiance liée aux éléments, l'air, le sol, le feu de l'astre. L'eau sur le corps de Lydia. De ce souvenir il fut apitoyé, ce qui le rendit joyeux. D'un pas vif, d'un pas de bonne santé, il se rendit au théâtre.

Lydia, elle, mangeait des carottes râpées. Un mari, attendri complaisamment, la regardait. Ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre.

A deux heures cinquante-quatre du matin, Ygrèque arrive à la baraque. La première chose qu'il fera, c'est ôter les chaînes du corps de Lydia.

Quand il entre, une odeur curieuse l'assaille. Il laisse la porte ouverte. Sort afin de vérifier si l'air vicié provient d'une pollution extérieure. Il est tenté de se rendre jusqu'à la maison d'Armand. Le chien dort. Ygrèque pénètre une seconde fois dans la baraque. En ressort. Vé n'est pas avec les deux autres, affalé sur les fauteuils, endormis. Ygrèque est une nouvelle fois tenté de se rendre chez Armand. Une nouvelle fois il est à deux doigts de résister Lydia l'attire.

Il décide de marcher, avec lenteur, en direction de la maison de l'oncle de Vé, non pas dans la hâte comme il vient de le faire sur trois kilomètres. Il apaise son rythme respiratoire.

Il a apporté de quoi laver le corps de Lydia, des shampoings et des crèmes, un drap de bain, une robe de sa mère. A déposé le sac à gauche de la porte d'entrée de la baraque d'où il voit la main grasse de Doublevé descendre remonter à la faveur d'un rêve inapaisé.

Ygrèque dans la salle de bain rose pâle de sa mère, une toute petite salle de bains, quatre mètres carré à peine, lavabo sur la gauche, douche et armoire en face avec essuies et onguents, a dérobé la trousse de maquillage que sa mère utilise lors de congrès et voyages. L'autre trousse, l'officielle, débordant de produits chanellisés, est posée à côté d'un poste de radio sur la tablette de verre impeccablement vitrifiée par la femme de ménage antillaise (Ygrèque ne reste pas à la maison uniquement parce que sa mère lui tape dans l'œil côté couilles au cul, il y a les beignets à la cardamome, de Manuela, ce à quoi Ygrèque n'a pas fait allusion devant sa mère dans la scène frites/western).

Petit garçon, il n'a jamais eu envie d'entrer dans cette salle de bain. A l'aube de ses vingt-deux ans, Ygrèque en ressort avec la conviction que la vie est intéressante, finalement. Compliquée, poétique, intéressante.

Une femme l'a pris en stop, soûle, il a préféré continuer à pieds. L'haleine de cette femme l'incommodait. Ce soir il faut qu'il garde son optimisme. A tout prix.

Il appelle les chiens. Ils ne répondent pas.

Il s'arrête face à la maison d'Armand, la juge désuète, nausée toujours à deux pas, sentiment de ne pas être au bon endroit. Son truc, à Ygrèque, c'est la modernité. En architecture, dans les idées, les comportements. L'*inédit*. Nous l'avons déjà mentionné. Cette baraque fait pitié à Ygrèque. Se trouver là le met mal à l'aise. Plus j'aime les hommes plus j'aime les animaux, disait son grand-père paternel. Ygrèque s'en va trouver les chiens.

Le lendemain dans la matinée, Alechenkaia était passé à la Trémuse. N'y pas croiser Lydia l'avait contrarié. Il avait pris le train vitesse élevée le week-end. Il avait la garde des jumelles, deux ou trois rendez-vous mondains, il boirait, rirait avec des amis, match de tennis le vendredi, pique-nique en forêt organisé par ses deux sœurs le dimanche, la vie est belle. Le mardi, il était revenu dans cette ville de province qu'il avait fini par apprécier, pourquoi pas. Et puis il y avait Lydia, une voix que personne n'avait songé à faire travailler. Cette voix était entrée dans Alechenkaia.

Il pensait à son moteur de bateau, Doublecon, Doublecon comme Doublevé sauf qu'Alenchenkaia était né le cul dans la soie, papa écoutait Wagner, maman les traînait au musée, à la maison il y avait des tableaux aux murs, un piano à queue. L'argent est un privilège que personne n'insulte. Pas même Ixe qui se rêve lisant Marx dans un pantalon Gucci.

A l'heure des répétitions Lydia était arrivée dans un deux-pièces jaune, pantalon et veste, sobre comme Alechenkaia l'avait toujours connue, naturelle, simple. Il était tombé amoureux.

Vous tombez amoureux, vous ?

Vous ne voulez plus tomber amoureux

ou

vous êtes déjà casée -é, auprès de quelqu'un avec qui vous vous entendez bien, l'amour c'est que des emmerdes vous travaillez vous êtes fatigué votre famille vous épate vous aimez paraître quelqu'un de bien

ou

vous vivez seul vous rêvez de rencontrer l'âme sœur votre cercle d'amis est limité bon dieu vous trouvez que des cons des connes truffés de défauts et surtout vous n'êtes pas EBLOUI

ou

vous êtes un-e affamé-e de chair, marié-e ou pas, vous consommez, sous le diktat du désir/pulsion, chaque fois ça vous met dans un état d'exaltation, quelque soit le QI de la chose, quelque soit l'affinité du cœur, la tendresse du corps, la curiosité de connaître, vous aimez être désiré, vous aimez chasser.

On peut aimer d'amour ses enfants, ses amis, son patron, son chat, sa maison, son club de hockey de foot de tricot. Tomber amoureux suppose une activité full time comme on ne dit pas (about love) dans la version originale du dernier James Bond.

Tomber amoureux implique la possibilité qu'une personne jusque là étrangère à prenne beaucoup de place pour au moins dix ans. Sauf si vous êtes déjà *légitimée* -é, là ça se corse.

Albert Cohen écrivait, à ce propos: « Au long des années, j'ai vu (...) les causes misérables de la naissance d'une amoureuse passion. J'ai vu comment, toujours, la plus ardente passion s'étiolle. J'ai vu ce qui attend les nobles amants s'ils se condamnent à vivre délicieusement seuls, hors du compagnonnage humain. J'ai vu que, dans la solitude, sans les vitamines du social et privée des fortifiants obstacles, la passion la plus ardente agonise vite dans le désert des délices. Moribonde, elle revit un temps, la pauvre, par

la lugubre luxure ou par la bestiale jalousie et ensuite meurt ».

Tomber amoureux n'est pas vu d'un bon œil par la société si vous êtes déjà à la colle avec quelqu'un. La société, quoiqu'elle dise, aime les couples stables, les couples pour toujours. Ça la rassure à propos d'elle-même que des alliances passées soient tenues. Pour le meilleur et pour le pire, hein. L'adultère est tu. Caché. Honteux.

L'adultère est un divertissement. En aucun cas il ne doit remettre en question quoique ce soit. Trace ton chemin, fils. Ne te retourne pas. Ne regarde pas ailleurs le bonheur qu'un jour tu as rêvé pour toi. L'adultère, un jeu. Quand tu es sous la coupe du désir, mets la musique n'importe quelle station Fm, le matin, et dances. Mais si tu as de l'ambition, si tu veux être jugé cohérent par le monde qui t'entoure, s'il te plaît, ne fais pas ça devant les gens.

Réagis, bon dieu. Ouvre les yeux. Autour de nous les usines ferment, des gens chopent le cancer, meurent sur la route, voyons, sois ambitieux, vois en grand ta carrière, ta famille, ta vie sociale. Astreins-toi à la discipline de ne pas tomber amoureux. Le monde est rude, tu sais, il attend de toi que tu fourbisses les armes, que tu ne verses pas dans le sentimentalisme (merci, Hannah). Hé : loin des yeux loin du cœur. Oublie-le. Oublie-la. Fais montre de lâcheté. Ne l'appelle pas. Pour ton bien. Pour le sien aussi, va. La vie reprendra son cours, vital, inattendu. Serein. Il faut craindre la liberté. La liberté est illusion.

- Bonjour, Lydia,
avait dit Alechenkaia.

Lydia avait regardé Alechenkaia. Elle serrait les fesses, un peu rougissante, concentrée sur le travail en cours car, nonobstant la suréminente scène du pénis, Lydia vibrait uniquement à la musique.

Si elle se mettait dans la disposition de l'harmonie, si elle se concentrait à ce point dans la confiance de soi, dans la rigueur, dans une espèce d'autorité à son propre égard, elle se sentirait inondée par le grand Tout qu'est l'œuvre créée. Un grand Tout qu'ils deviendraient à deux, la musique et elle. Elle n'existerait plus comme entité individuelle. Là résidait l'absolu contentement de Lydia.

La vie avec Loïc, sa maternité, ses amis, ses fantasmes d'ordre professionnel même, s'aplanissaient quand Lydia était branchée sur le grand Tout. Tout, rendu possible : raison, déraison, poésie, pardon. Beauté.

Lydia s'était tournée sur Alenchenkaia. De son visage avait surgi un sourire beau comme celui de Ravel. Alenchenkaia s'était dit un truc du genre Cette femme je réussirai jamais à mettre la main dessus (t'y as mis la bite, connard).

Lydia avait vécu un truc hallucinant dans cette chambre d'hôtel. Dont elle n'avait pas honte. La preuve, Alechenkaia lui souriait elle lui souriait tout était bien.

Un jour une chanteuse habillée d'un ensemble terne bleu marine avait décrété à leur collègue Victor, le type qui rit tout le temps qui gagne des triatlons qui aime ses six enfants, cette chanteuse avait décrété que Lydia importait la joie dans le théâtre. Lydia, entendant cela, s'était dit qu'elle

était une femme heureuse après tout. Que sa mélancolie aux côtés de Loïc serait tremplin pour autre chose en dépit du goût de l'absurde qui lui corrodait les lèvres. Lydia avait pouffé, main sur la bouche, et Victor avait dit, main posée sur l'omoplate du tailleur jaune La joie va bien à Lydia.

Lydia avait chanté le mieux qu'elle pouvait, ce matin-là. Elle était fière, pas mise en danger, ils étaient un groupe. A la fin des répétitions, Alechenkaia avait regardé, à son aise, Lydia repartir parmi ses collègues puis avait foncé sur elle, avait dit Je voudrais te parler. Lydia était vierge de toute attente.

Elle avait fixé sur le metteur en scène un regard innocent un regard qui dit Parle je t'écoute je ne suis pas grand chose mais parle. Il l'avait embrassée. Il restait deux musiciens, non loin d'eux, Lydia en fut indisposée. Il dit Je t'enregistrai, à Paris des amis cherchent une soprano pour former un quatuor, s'il te plaît. Chanter quoi ? elle avait demandé. Ce qu'on vient de faire, il avait répondu.

Elle avait chanté une première fois, Alenchenkaia tenant à quarante centimètres un appareil prise de son, il lui avait donné quelques indications, il n'était pas musicien il était metteur en scène, amateur de qualité, côté écoute il avait quelque don. La troisième prise fut la bonne, Lydia salua Alechenkaia, se rendit au foyer y manger une salade romaine thon olives vinaigrette à l'estragon. Alenchenkaia en était resté la queue entre les jambes. Un tel désintéret pour les choses du sexe. Bordel, cette fille l'excitait.

Dans une heure, la bande sonore arriverait à Paris.

Lydia offrait à Alechenkaia la promesse d'un sentiment, comment dire ?
Inédit ?

L'enfant Timothée était réservé. On disait de lui Le portrait de sa mère. Il évitait son père, qu'il croisait rarement. Loïc travaillait de huit heures du matin à huit heures du soir, mettait deux milliers d'euros de côté chaque mois depuis des lunes ce qui lui permettait de s'affranchir cash des forfaits à divers clubs. Avec les vélo-cyclistes il s'offrait des voyages à l'étranger, y pédalait deux cent kilomètres par jour, Kazakhstan, Israël, Arizona. Loïc revenait hormones fortiches, souriant, repu, regardait sa femme blonde son artiste de femme si commune finalement, si accessible.

Timothée voyait sa mère d'un œil différent. Sa mère était une femme. Sa mère avait une voix exceptionnelle. Une voix qui *allait de soi*.

Timothée repousse le drap blanc par dessus lequel Maud a posé une couverture avec cousu dessus le rectangle de tissu bleu nuit sur lequel la lune, jaune, incline de contentement ses paupières, un enfant l'observant à cheval sur la bascule du croissant, vous souvenez-vous, lectrices –teurs, du cigle *Goodnight* ? Timothée hésite à allumer la lampe de chevet, tout dans la maison est abandonné à la somnolence, les objets ne se plaignent pas d'être délaissés, de ne servir à rien, ils se reposent de la main de l'homme si peu reconnaissante.

Timothée descend dans la cuisine. Il y fait sombre. L'enfant prononce à voix tiède le mot Maman ? Le frigo a l'estomac vide il gargouille. Timothée

voudrait l'ivoire du silence sur l'ébène de la nuit. Il ouvre le frigo, en sort un quartier de fromage, le déballe, croque dedans, le dépose sur la table. Ses pensées se trouvent occupées, depuis trois jours, incessamment, par la figure de sa mère.

Leur binôme fonctionne, à Lydia et Timothée. L'enfant est plein de précautions pour sa maman qui, chaque fois séduite, aime son fils en retour. Timothée sait que Lydia vit sa vie comme une chance. Qu'elle n'en demande pas davantage. Qui est Lydia ? Que veut-elle vraiment ? Quels sont ses rêves ? A-t-elle des rêves ?

L'absence de sa mère fait poser des questions à Timothée, douze ans. Il réalise que cette femme n'est pas exceptionnelle, Lydia est tout le contraire de l'exception, Lydia aime sincèrement son mari son métier sa maison. Elle est enflée par le destin. Le destin, plus fort que Lydia.

Timothée dans sa tête répète les mots Le destin est plus fort que Lydia. Ayant ramassé le fromage sur la table, ouvert le frigo, replacer le fromage à sa place, en haut, avant dernier compartiment, ayant refermé la porte/lumière, Timothée dans l'obscur de la pièce, debout face au réfrigérateur dont les gargouillis font une pose, ressent une frayeur minuscule. Si un jour sa mère partait loin de lui avec son destin, resterait-il un destin à Timothée ?

Nous nous souvenons de notre enfance. Avec désinvolture. Quelques bribes, que nous pareissons à joindre ensemble. Adolescents, nous étions déjà adultes. C'était fort. Nous nous savions disposés au sexe. Faisons des études en vue d'être affranchis des parents. Mais l'enfance.

L'enfant que nous étions est radicalement autre que ce que nous sommes à présent. Nous le regardons, nous sommes méfiants, sceptiques, incrédules. L'enfant que nous étions ne nous intéresse pas, dans le fond. Il n'est qu'une prémisse. Un bafouillage.

Plus tard nous avons fait des choix. Un enfant ne fait pas de choix. La vie le pousse dans le dos. Il n'y comprend pas grand-chose à la vie, un enfant, même s'il connaît de près, intimement : souffrance aux autres, cauchemars, solitude. Alors pour quelle raison tenons-nous à distance l'enfant que nous fûmes ?

Timothée dispose parallèlement ses chaussons au pied du lit, dans le sens où au lever il les enfilerá. Le dimanche, Henri son grand-père se rend à pieds à la boulangerie, deux kilomètres aller-revenir, croissants sous le bras, afin de cuver le whisky ingurgité la veille au Club. Donc, il y aura des croissants avec le chocolat chaud. Malgré un reliquat de fromage sur la langue, cela réjouit Timothée qui s'endort, convaincu qu'il reverra sa mère. Le destin peut aller se faire foutre. On n'a pas besoin de destin quand on aime.

Le destin, c'est pour les gens qui oublient le goût de l'amour.

A deux heures du matin, Lætitia, l'assistante du lieutenant, forme le numéro de ce dernier. Elle est en transe. Super éveillée. Elle vient d'écrire dix pages. Elle dit sur la messagerie de Léo As-tu appelé les deux jeunes gars, ils sont notre unique piste. Demain matin, convoque-les.

Dans leur déclaration sur le net ils disent : « Un grand nombre de bourgeois seront enlevés qui seront restitués exsangues et saccagés. La société aura

l'obligation de se regarder en face. La société, qui se verra laide, sortira la force dont elle est capable pour sauvegarder la face. Lentement, la révolution œuvrera. Le pauvre, dont le fruit du travail aura servi à nourrir l'ogre capitaliste jusqu'à l'indigestion, réalisera que rien, rien ne le sauvera si ce n'est le refus d'être escroqué. Son refus fera vaciller l'ogre trop nourri qui s'étalera, sous le coup de la fronde, dont le travailleur dévalisera les entrailles, se maculera des viscères, jouira de la mort ». Léo ?

Léo dort, Judith dans les bras. Tous deux ont gardé leurs vêtements. Judith a dit Je ne crois pas à l'amour puis elle a dit Je t'aime, il a dit Je t'aime, ils se sont regardé caressé respiré pendant une heure, peut-être deux.

Judith est endormi. Léo se lève met *a Messe de requiem* de Gabriel Fauré. Tout doucement il se recouche, passe délicatement le bras par dessus le corps de la femme. Elle a gardé sur la tête son turban. Il est un peu de travers. Léo le redresse. Il est mûr pour le grand amour.

Léo se laisse aller il a confiance. Fauré est d'accord avec le lieutenant qui est colonel dans l'armée. Les écrivains les danseuses les musiciens oublient volontairement qui ils sont à cause de la Beauté, à cause de l'existence irréfutable de la Beauté. Ils écrivent dansent jouent pour Léo. Qui ressent l'immense privilège d'être un humain

13.

A 14:48 dans l'ordinateur vieux de cinq ans qu'utilise Déborah, rédactrice au Passe-Partout, arrive la photographie de Lydia enchaînée. Une légende accompagne l'envoi. *Lydia C. est vivante je n'en dirai pas plus.*

Vé envoya le tout du portable de Doublevé laissé pour compte sur l'accoudoir du fauteuil.

Aujourd'hui, dimanche, Déborah a-t-elle l'intention de passer au bureau ?

- Maurice, nom de dieu !

L'un des chiens d'Armand grogne. Ygrèque, introduit dans la niche, lui balance un coup de pied. Le chien aboie. Ygrèque sort de la niche, tire Vé par les pieds, le secoue avec vigueur. Vé ne réagit pas. Les chiens aboient. Vos gueules, crie Ygrèque. Rien n'y fait. Ygrèque entreprend de traîner le corps intense en muscles de son ami vieux de deux mois jusqu'à l'entrée de la maison, ouvre la porte, tire de ses forces entières le corps inanimé.

Ayant refermé derrière lui, Ygrèque soulève Vé par dessous les épaules, la tête de Vé dodeline, Bon dieu dit Ygrèque, C'est pas vrai. Le corps glisse comme rien sur le carrelage, entraîne avec lui le tapis du salon. Ygrèque re-soulève le corps, le prend en main, se débarrasse du tapis, respire difficilement.

Dans la cuisine, les poissons nagent comme s'ils n'étaient fait que pour ça, nager. C'est alors que, étant passé à hauteur du ballet inutile du scalaire noir et blanc, du noir avec la queue rouge, du rouge poudré d'or, Ygrèque déclare Si tu ne te réveilles pas je te fais dégueuler.

Il introduit le doigt dans le gosier de Vé, il n'hésite pas, à la fac il a vu faire des gars à l'aune d'une beuverie. Ça ne vient pas. Ygrèque fouille plus loin, enfonce les cinq doigts. Vé fait ce qu'il doit faire en bonne mécanique de

corps humain, il dégueule.

Ygrèque se déchausse, retire ses chaussettes, relève son pantalon, il y retourne, faire cracher la mort, vider le corps, que le corps redevienne un corps, une machine à vivre à manger à chier, cette bonne vieille mécanique. T'es pas bien, vieux, il dit à Vé qui gémit, faut te vider. Ygrèque y re-retourne et le poulet, dans l'estomac de Vé, le poulet qui a bouffé contre son gré les somnifères d'Armand, est ravi de prendre l'air. Il s'envolerait s'il avait des ailes s'il n'était pas devenu chair atrophiée que l'homme donne à manger à ses enfants sauce archiduc. Le poulet crève une seconde fois, mutilé, drogué, anéanti.

Ygrèque place l'ami sur le côté, se passe les mains sous l'eau du robinet, remplit un verre d'eau. Vé boit, recrache, dit J'ai mal au crâne. Ailleurs, tu as mal ? Je me sens pas bien, Séb, je me sens pas bien. Vé tourne de l'œil.

Il lui faut des secours, bien entendu. Appeler l'ambulance, ça foutrait en l'air la révolution, l'amitié, l'amour de Lydia. Lydia serait arrachée à Ygrèque. Ygrèque ferait de la taule. L'eau de la Méditerranéenne à Barcelone, c'est placenta pour bébé, chaud/caresse, infini d'un horizon vers lequel, peut-être, Ygrèque aura envie de nager, loin. En terminer dans le ventre de la mer. Pas dans une cellule de prison.

Ygrèque entreprend de se débarrasser du vomis. Passe sous l'eau ses chaussettes, placent celles-ci sur le radiateur, chaud, de la cuisine, frotte ses chaussures, jette à mains nues dans la poubelle les morceaux extraits de l'estomac de Vé, regarde les poissons.

Vé est vivant. A côté du téléphone, dans le salon, sur la commode fausse Régence qu'Armand cire avec circonspection, repose un carton aux bordures écornées. Dix numéros de téléphone. Le mot *Médecin*. Le mot *Muriel*. Qui est Muriel ? Les autres noms ne disent rien à Ygrèque. Il revient à Muriel. Son doigt tremble. Il forme le numéro.

Une femme répond. Ygrèque dit Excusez-moi je cherche la mère de Maurice j'ai dû me tromper de numéro. Elle dit Que lui est-il arrivé ? Ygrèque s'arrime à son instinct, celui de vie, il dit Nous nous trouvons dans la cuisine d'Armand où il y a les poissons, Maurice demande que vous veniez seule, il va bien. A l'autre bout du fil, le cœur de Muriel, chavirant, s'autorise à prendre le rythme voulu par la naissance. Il a besoin de moi. Comment pouvais-je vouloir mourir ?

Ils sont deux, la mère et le pote, du côté de l'aquarium, sur le côté droit du corps de Vé. Ygrèque déplore l'éclairage/néon au plafond de la cuisine, suscité par Muriel à son arrivée emballée dans une doudoune grise, femme au visage bouffé par la graisse, au visage fatigué, au visage tel que nous n'aimerions pas, lectrice, recevoir de la part des années. Nous voulons être belles à soixante-treize ans ridées mais belles tant que nous vivrons, belles à être aimées, belles à provoquer le désir de vie pas le sexuel le vrai désir celui de connaître. A soixante-treize ans nous rêverons qu'un homme, une femme, un enfant, un vieillard ait l'envie de nous *co-naître* et alors nous serons prêtes pour la mort.

Muriel, s'étant débarrassée du manteau trop lourd pour la saison, met en

branle des gestes d'infirmière-chef bon dieu sans la dent défectueuse de Trouduc elle serait à présent autre qu'une nana à torcher les culs, les culs elle n'en peut plus, elle se sentait faite pour autre chose, des rires dans la salle à manger des infirmières, des responsabilités, un doigt de reconnaissance, qui n'a pas envie d'être reconnu?

Muriel, qui n'a pas encore prononcé un mot s'est levée, disparaît. Ygrèque reste là, à côté de son ami, qu'il aime d'amour, il ne veut pas le perdre, il sait que Vé est le genre de type qui, heureux, est à même de rendre heureux ses amis au nombre duquel Ygrèque eut envie d'être, dès le premier jour, il n'y a pas si longtemps. Une amitié est un miracle, si t'as un ami tu n'as pas besoin d'être reconnu comme un super travailleur, un ami te reconnaît cela suffit, tu as de la valeur pour lui, Ygrèque prend la main de Vé, dit On part pour Barcelone je te promets, on logera dans un hôtel classe aux murs blancs aux meubles de cèdre à la rigueur catalane, la sobriété est possible même au bordel c'est là que nous clôturerons l'affaire, compte sur moi.

Vé ne répond pas, il est pâle, sa main ne bouge pas d'un iota. Ygrèque se lève, croise Muriel dans le couloir, elle revient les bras chargés de médicaments, Tiens, elle dit, on lui fait un lavage. Je l'ai fait vomir, dit Ygrèque. Merci, elle dit plantant son regard aqueux dans celui, minéral, de Ygrèque. Soulève-le, elle demande d'une voix neutre. Ygrèque accomplit le geste. Tiens-le à la perpendiculaire j'appuie sur l'estomac.

Il restait des trucs dans l'estomac de Vé, un liquide jaune gluant incrusté de Gallus gallus domesticus. Muriel prend la tension de son fils, déclare après un silence, silence que, s'il avait des gants de boxe et si le silence était une masse, Ygrèque défoncerait, Muriel dit C'est bon, il va roupiller, il a trop bu n'est-ce pas ? Je l'ignore, dit Ygrèque maintenant affalé sur une des chaises entourant la table de la cuisine, face à Muriel assise elle aussi. Toujours cet aquarium avec des poissons qui ne se rendent compte de rien, nous sommes des poissons pense Ygrèque, pas des hommes.

- Tu connais Maurice depuis longtemps ?
- Je ne sais plus.
- Tu es Sébastien ?
- Vé vous a parlé de moi ?
- Vé ?
- Maurice, il.

Ygrèque sent qu'il risque la pleurnicherie. Vé à ses pieds est couvert de la doudoune de sa mère, coussin sous tête. Ne pas pleurer. Trop simple. Ça ne changera rien.

- Nous avons fêté un événement,
- il dit.

Ygrèque grimace un sourire en direction de la belle dame bouffie qu'éclaire un je ne sais quoi de compassion. C'est inespéré ce face à face dans la nuit avec ce garçon qu'elle découvre pour la première fois, qui est beau avec ses cheveux noirs sa bouche remarquablement dessinée ce nez franc et ces yeux.

- Maurice s'installera dans la baraque, elle dit. C'est petit mais il y a

du chauffage, enfin, tout ce qu'il faut pour vivre. Il n'aura pas honte à y emmener une fille. Par la suite, il y a moyen d'agrandir, le terrain à l'arrière m'appartient. Maurice est sauvé.

- Sauvé...
- Je dois rentrer, mon mari ne comprendrait pas. Resterez-vous avec mon fils ? Je passerai vers neuf heures demain.
- Vous êtes sûre qu'il va bien ?
- Vous avez dit qu'il avait parlé.

Silence de Ygrèque à qui la fatigue, pute langoureuse, fait de l'œil exagérément. Il succombera.

- S'il a parlé c'est bon, dit Muriel. Il dormira la nuit et la journée. On le met sur le canapé, si vous voulez bien.

Ygrèque le veut bien.

Vé est étalé sur le canapé qui est un canapé-lit que Muriel a ouvert avec précision de gestes cette femme est rapide concentrée experte, Ygrèque ne s'attendait pas à cela, elle l'impressionne il lui demande Vous êtes infirmière ?

Muriel ne répond pas. Son grand fils, son unique, son tout petit, repose sur un drap propre qui n'a pas servi depuis des années qui n'a jamais servi. Vé ronchonne, Muriel sourit, Vé ouvre un œil Muriel lui pince la joue il sourit à son tour, enfin je crois, et la pluie se met à tomber.

Ygrèque dit à Muriel Je vous raccompagne. Elle dit Pas la peine.

Elle prend Ygrèque dans les bras, entre-laçage de chair et d'os et de peau et Ygrèque serre la femme contre elle il dit J'ai eu peur, elle dit Tu es jeune tu dois prendre soin de toi, elle part ayant revêtu sa doudoune et à présent elle fend la nuit à travers la pluie, il la regarde s'éloigner, de la fenêtre du salon. Elle longe la baraque, ouvre la barrière, la referme derrière elle.

A longé la baraque. N'y est pas entrée. Ygrèque s'allonge contre Vé, s'endort.

Tout le monde dort.

Lydia dort.

Son corps, matière, suppôt, est souffrance. Comment va ta souffrance ? Elle ne se porte pas mal, merci. Lydia sourit dans son rêve.

Schoenbrag le magicien baryton, le chanteur sur lequel elle a fantasmé pendant des mois, à qui elle a envoyé un courriel un peu provoquant impertinent démesurément/femme, Schoenbrag qui n'a pas répondu, Schoenbrag, sujet à l'insomnie, est en train d'écouter, pour la cinquième fois, la voix de Lydia envoyée par son copain Alechenkaia.

Schoenbrag dans le rêve de Lydia, incrusté dans la souffrance qu'est l'ossature de Lydia, prend la jeune femme ecchymosée entre ses bras de chanteur de scène. La peau de Lydia est douce il chante pour elle ce n'est pas du sexe pas du désir pas de l'amour c'est un moment comme ça, de côte à côte, de vide contre vide, un moment d'absence gonflé de vie.

Lydia sent qu'elle vivra.

Dans la mort dans le monde dans la souffrance elle vivra.

Elle s'endort dans les bras du baryton qui, à trois cent cinquante kilomètres de là, prend une décision.

- Tu fais la gueule, tire-toi,
elle dit.

Loïc le mari de Lydia se tient devant sa mère, avachi, mal repassé, barbu. Il proteste mollement, se lève à moitié, se rassied. Lève des yeux de chiot sur Maud. Elle fronce les sourcils. Elle est empaquetée dans un kimono de soie rouge.

Maud a été heureuse avec Henri. Elle l'est avec Pol. Elle a trois amies, un boulot de médecin qui l'occupe, intensément. Elle voyage deux fois l'an. Son fils Loïc eut le bon goût d'amener une belle-fille qui n'en fait pas trop, bon caractère, bonne santé. Maud a pour son petit-fils Timothée un immense respect, une tendresse délirante. Maud est de ces femmes qui ne s'énerve pas au volant, qui ne médit pas, qui regarde les gens en face.

- Je ne te comprends pas,
elle dit à Loïc.

- Comprendre quoi ?
il dit, engoncé dans son imperméable.

- Les choses sont pourtant évidentes,
elle dit.

Loïc lève sur sa mère un regard hypocrite.

- Mon père est trop parfait,
il dit.

- Nom de dieu elle aurait laissé un message à Timothée, voilà qui est évident.
- Je n'en suis pas certain.
- Lydia a-t-elle un amant ?
- ...
- Toi, Loïc ?
- Un amant, non.
- Regarde-moi.
- Je n'ai pas de liaison tu le sais. J'ignorais que tu en avais une. Je suis dégoûté.
- Qu'est-ce qui te dégoûte ?
- Le mensonge.
- L'intimité est indispensable.
- Je ne vois pas de quoi tu parles.

Maud s'assied se sert un café ne se soucie pas, volontairement, de la tasse vide de son fils. Qui se sert à son tour. Les bonnes femmes ont des humeurs liées à leurs hormones, leur utérus, tout ça. Entre hommes, les choses sont plus précises. Pas de reproches, de ressentiments, de revendications. L'homme côtoie l'homme sans bruit, presque sans mot, même les intellectuels entre eux ne sont pas dupes de la vacuité des mots. Les femmes, elles, y mettent une quantité invraisemblable de sentiments.

- Tu étais en forme il y a moins d'une semaine, elle dit. Ce café est dégueulasse.
- Qu'est-ce qui te fait vibrer, maman ?
- Un colonel de l'armée de l'air en habit d'apparat.
- Tu n'es pas sérieuse. Avec ton mec tu es sérieuse ?

- Quel mec ?
- Ton amant.
- Cela ne te regarde pas.
- Tu peux baiser je m'en fiche.
- Ma liberté je ne la reçois de personne si ce n'est de moi.
- *Libre*, mot que les femmes revendiquent.
- D'après toi Loïc, la liberté donne-t-elle tous les droits ?

Loïc, sur la défensive :

- Pourquoi me poses-tu la question ?
- Ce n'est pas à toi que je la pose, c'est à ton humanité.
- J'estime qu'il faut de l'ordre dans les sentiments les idées les émotions les projets la gestion du corps, sinon c'est l'anarchie. Sinon t'arrives à rien dans la vie.
- C'est ce que ton humanité prétend ?

Loïc, se servant un café :

- Tu en es déçue ?
- T'avons-nous enseigné cela, ton père et moi ?
- Votre histoire, votre couple, vos carrières parlent pour elles-mêmes.
- Que disent nos vies ?
- Si on ne fait pas montre de volonté, d'ambition, de courage, on n'arrive à rien.
- Où en sommes-nous arrivés ?
- A une vie bonne, maman.

Loïc a envie d'une douche.

- Je vais réveiller mon fils.
- Les croissants ne sont pas arrivés,

dit Maud.

- Comment tu peux vivre avec papa comme si de rien n'était ?
- Comment je peux vivre ?
- Une double vie, moi, je pourrais pas.
- Ma vie n'est pas double, Loïc.
- Une épouse et une maîtresse se côtoient en une seule femme pour vivre la même vie, cela m'échappe.
- Qu'est-ce qui t'échappe ?
- Le romantisme.
- La liberté ?
- Appelle ça comme tu veux.
- La liberté est ce qu'il y a de plus difficile à vivre.
- Bla bla bla.

Loïc a faim.

Maud se lève, serre la ceinture autour de la taille qu'elle a fine. Sa fierté. Sa liberté.

- La liberté ne fonctionne pas sans la prudence, elle dit. La prudence requiert l'amour, sinon elle est absurde. La prudence requiert l'inattendu, sans quoi elle est morbide. La prudence requiert l'humilité. Sans l'humilité la prudence est aveugle d'elle-même.
- Jésus, Mohammed, Boudha ?
- Qu'est-ce qu'une femme, d'après toi ?

On entend Henri ouvrir refermer la porte d'entrée.

- Dieu, dit Loïc, n'a pas voulu pour l'homme le fardeau de l'engendrement. Il a créé la femme. Elle sert à cela. A l'homme. Faut vous faire à l'idée. Votre qualité subalterne est inscrite dans nos propres gênes. Nous ne vous faisons pas de place dans la société. Ce n'est pas culturel, c'est naturel. Vous êtes encombrée d'un utérus cela vous donne des excitations. Pas le génie.

Silence.

- Maman, c'est de l'ironie.
- Cynisme.
- Les mots, les mots...
- Le cynisme est une vérité déguisée sous l'ironie,

elle dit.

- Dans ce cas qu'est-ce que l'ironie ?
- L'action d'interroger en feignant l'ignorance.
- Si je prends une voix mielleuse, j'ai des chances de passer pour ironique.
- Le cynique n'a pas le courage de ses opinions. L'ironique se contente de poser des questions. Il a une idée sur le sujet mais refuse de figer son idée en certitude. Le problème avec les certitudes, c'est qu'elles s'installent. Elle encrassent le tuyau.

Henri pénètre dans la cuisine avec un sac de croissants, une mine en-whiskiée, des joues rougies par le matin d'octobre.

- Ça vole haut, on dirait,

fait-il, se servant un café (Il est satisfait Henri, dans son cœur de papa, d'avoir son grand fils à la maison).

- Je demandais à maman comment elle pouvait être plusieurs femmes à la fois.

Là, Henri donne une répartie sublime :

- Maud cohabite avec Maud dans un même corps. Je ne vois pas le sens de la question.
- C'était de l'ironie,

fait le fils.

Maud sourit, tapote la main de Loïc, qui a le mérite d'une vie courageuse, sympathique, honnête, c'est déjà ça.

- Des nouvelles ?

demande Henri.

- Le lieutenant est sur une piste,

dit Maud.

- Depuis quand es-tu en contact avec la police ?

dit Loïc à sa mère.

- Depuis que je porte des bas-résille pas de petite culotte.
- Chérie,

fait Henri, trempant le bout de la queue de son croissant dans le liquide noir brûlant.

- Judith m'informe,

dit Maud.

- Quoi, Judith ?

dit Loïc.

- Judith est en relation avec le lieutenant que tu es allé voir vendredi,

dit Maud.

- Le monde est petit.
- Deux cents mille habitants,

dit Maud.

Ils se taisent.

Ils mangent.

- Où étais-tu hier soir ?

elle demande à son fils.

Le fils blêmit.

- A droite à gauche. Je cherchais des réponses,

il dit.

- Tu as trouvé ?
- Des trucs.
- Et bien ?

elle demande.

- C'était pas mal.

il dit.

- Dans ce cas pourquoi es-tu tourmenté ?
- A cause de Lydia.
- Sa disparition ?
- Je garde ça pour moi, maman.

Maud est ravie de la rébellion du fils. Elle les aime insoumis. Cela force son admiration. Admirative, Maud se sent belle.

- Envisages-tu que ta femme se soit fait la malle ?

demande Henri qui pense à la partie de golf de cet après-midi.

- Sa voiture a disparu, dit Loïc. Lydia est majeure, aucun témoin d'une quelconque agression, je ne sais que penser.
- Elle aurait laissé une lettre à Timothée,

dit Maud.

Cet après-midi Maud jouera aux cartes avec Myrtille et Joy, au club, pendant que leurs maris taperont une balle aussi petite qu'est chacune de leurs couilles.

Maud portera la robe rouge.

Loïc se lève, place les mains aux poches.

- Lydia veut se faire oublier, il dit. Elle a peut-être laissé un message sur mon portable, une erreur de manipulation hop la terre entière s'affole.
- Personne ne s'affole. Sauf ton fils.
- Mon fils va bien,

dit Loïc.

- Hier a été renversé par une voiture.
- Décidément.
- Décidément tu es troublé.
- Oui, maman. Oui oui oui.
- Pas uniquement à cause de Lydia.
- Je ne sais pas.

- Je ne t'ai pas vu dans un état pareil depuis des années.
- Mon fils est un costaud,

glisse Henri dans la conversation, qui pense à sa journée de demain, computer, détermination, clients.

- Ton fils réalise qu'il y a plusieurs Loïc pour une même vie.
- C'est le même Loïc,

affirme Loïc.

Henri est parti il donne un coup de fil dans la pièce d'à côté.

- Tu n'es plus amoureux de Lydia ?
- Tu n'es plus amoureuse de papa ?
- ...
- Je suis épris de Lydia. A un point tu peux pas imaginer.
- Pourquoi cette colère ?
- Contre moi-même.
- Ta vie ne te plaît-elle pas ?
- La suspendre me fâche. Si je poursuivais mes habitudes tout se passerait pour le mieux.

Ils sont, la mère et le fils, dos appuyés contre la table de travail. Derrière eux, les feuilles d'un prunier pensent qu'elles vont mourir, des fleurs naîtront de cette mort, les pruniers desserrent les mains, affadissent le ruisseau de la sève. Laisser mourir une partie de soi pour continuer de vivre. Laisser partir une idée qu'on a de soi depuis toujours. Faire mourir préjugés, confortables sarcasmes, jugements/emporte-pièce, mascarades de résignation, rêves irréels, insultes complaisantes, inquiétudes, ce peu d'estime. Lâcher ce qui ne se rapporte pas à la pulsion de vie. Ta pulsion de vie dit Tout peut arriver si tu me laisses faire. La pulsion de vie dit Ne pense pas, ressens. La pulsion de vie dit Amour, patience, indulgence pour ton frère, de la sorte en auras-tu pour toi.

- Qu'y a-t-il, maman ?

Loïc, de ses index et majeur droits, effleure la joue gauche située sous l'œil gauche de Maud.

- Lydia doit réapparaître aujourd'hui sinon c'est foutu, elle dit.
- Lydia prend l'air.
- Pourquoi ?
- Banalité de la vie ?
- Un amant ?
- Lydia finira ses jours avec moi dans la candeur.
- Pour qui prends-tu ta femme ?
- Son jardin secret réside dans sa voix. Je lui râpe des carottes.
- Un jardin secret.
- Une fois l'an elle s'offre un aller-retour à Paris, dort chez sa copine Élodie, fait les boutiques, visite des musées. Tu vois, je suis tolérant.
- Elle auditionne.
- Pardon ?
- Elle se réserve de te le dire si un jour elle est choisie.
- De quoi parles-tu ?
- D'une allée de son jardin.

- Lydia ne me cache rien. Nous sommes une famille heureuse.
- Soupir de Maud. Elle se tourne sur le prunier.
- Ta femme a un amant, Loïc.

Loïc agrippe l'anse de la tasse. Sans réfléchir ses pas le propulsent dans le jardin. Par la fenêtre Maud lui fait signe de revenir. Henri est aux toilettes, tire la chasse. Prends ta douche, elle dit à son mari. Le mari baise le front de sa femme, colle contre le ventre de soie rouge sa panse encroissantée, son haleine de bois humide -Maud aime cette odeur d'arbre mouillé qui reste sec à l'intérieur.

Loïc est devant sa mère, elle a pris l'initiative de refaire un café, mieux dosé elle l'espère, elle n'est jamais sûre des proportions. Elle désigne la chaise à son fils qui fait non de la tête non il ne prendra pas place dans la cuisine de son enfance comme il l'a fait des milliers de fois.

Maud demeure à côté du percolateur qui, tel le sablier, distille la quintessence d'une fève recueillie par des mains anonymes de l'autre côté de la terre, ce pour quoi Maud éprouve reconnaissance. Nous verrons plus tard les causes d'un tel enchantement.

Maud pourrait craindre. On n'est jamais sûr de sortir indemne d'une conversation sincère.

- Depuis combien de temps, un amant?
- demande Loïc.

- Quelques semaines.
- Tu le savais.
- Je l'ai appris hier. Par le lieutenant.
- Mensonge.
- Tu sais que non.
- Lydia est incapable d'être deux femmes à la fois.
- Elle a rompu.
- Je ne veux pas connaître le nom de l'imbécile qui a pris ma femme.
- Il n'a rien pris.
- Elle était heureuse. Nous le sommes. Nous avons des projets.
- La trêve est rompue,

dit Maud.

- Pour une queue.
- Une disparition.
- Elle est partie avec lui.
- Le lieutenant interroge l'homme ce matin.
- Qu'on lui foute la paix. Qu'on foute la paix à Lydia.

La vaporisation de la dernière goutte percolée fait un bruit de train antique. Maud remplit une tasse, l'offre à Loïc. Elle ne sourit pas. Elle se sert, ensuite, une tasse qu'elle se destine, encercle celle-ci des deux mains, pour se réconfortchauffer. Le liquide eau/café corrobore le plaisir anticipé. Maud est à l'écoute. Ce qu'elle entendra vaut davantage que ce qu'elle dira. Elle affûte son instinct. Elle offre à son corps une liquidité de bonheur.

- Comment c'est arrivé ?

il dit.

- Je ne connais pas les détails.

- Pour toi, comment c'est arrivé ?
- Mets-y les mots.
- Entre papa et toi.
- Quoi ?
- L'adultère, nom de dieu.

Loïc absorbe une gorgée de café. Il a mauvaise mine.

Maud s'assied. Lui tournant le dos, elle parle. Très faiblement on entend le jet de la douche pisser sur le corps poilu ventru, musclé cependant, d'Henri.

- Je ne l'avais pas programmé, dit Maud. C'était l'époque où, ayant créé le service, à la clinique, un responsable avait été nommé à ma place. Avec du recul, c'était la meilleure décision qu'ils pouvaient prendre. A l'époque, cela me fut un affront. Une épée plantée dans le dos. J'étais affaiblie. Lors d'une journée de travail inter-régionale, train le matin retour le soir, j'ai rencontré un type.

Maud boit l'entièreté du contenu de la tasse, se tourne vers le percolateur, se ravise. Finissons-en.

- Je ne pensais pas rencontrer une deuxième fois l'amour. L'union de l'esprit du cœur du corps. Une émotion au plus près de soi. Nous nous sommes revus, deux fois, et puis le type a eu peur j'ai jamais su. Il a fermé les écoutilles. Je suis restée sur le carreau, quelques semaines, et j'ai recommencé. Le désir m'avait contaminée. Je consommais par qui j'étais désirée. Je tombais au bas de moi-même. Tu avais douze ans, j'en avais quarante-cinq.
- Papa ne s'est rendu compte de rien ?
- Il mettait mon trouble sur le compte de la déconvenue professionnelle. Lui-même travaillait beaucoup. Mes dispersemments sont passés entre les mailles. Et puis la décision de fracturer l'assuétude au désir s'est emparée de moi, évidente, irrévocable, recelant son propre moteur : il me fallait faire abstinence. Je me suis sentie mieux. C'était douloureux mais je remontais la pente. Je me suis investie à fond dans le métier. J'avais remisé le désir.
- Tu n'avais plus de... relation avec mon père ?
- Bien sûr que si. Et du plaisir.
- Non pas la fulgurance du désir.
- Avec mes amants j'avais vécu la fulgurance, comme tu dis. Elle n'était pas personnelle. Elle était anonyme. Délectable mais anonyme. Chaque fois la même sensation. On a finit par me donner un poste, plus important que la direction du service que j'avais créé, avec ton père on a fait de beaux voyages, il était heureux comme un enfant cela me touchait j'en éprouvais de la gratitude, dix années sont passées.

Loïc prend place, à table, aux côtés de sa mère.

- Ta tasse est vide,

elle dit.

- Il est bon, ce coup-ci,

il dit.

- Tu en veux ?

elle demande.

- Oui.

Loïc ajoute : Oui, maman.

Maud se lève, dépose le broc sur la table, Loïc la sert, il se sert, Henri a terminé de prendre sa douche.

- Plus tard, à nouveau tu es tombée amoureuse.
- On se dit qu'on improvisera. L'amour n'est pas péjoratif. L'amour est une bonne chose. Avec l'homme que je fréquente aujourd'hui, le désir est revenu. Cela me fait du bien. Je ne réfléchis pas. Avec ton père, nous faisons moins l'amour.
- Maman...
- Nous nous aimons, Henri et moi. Il est attentif, drôle, tendre. Cela est indéfectible. A mon amant je donne ce que je peux. Mon amant prend, me remercie, ne réclame pas davantage.
- Cet homme te manque-t-il, parfois ?
- J'ai confiance en lui. Je ne vis plus les attentes d'un message, les pleurs d'une nuit interrompue, je ne vis plus la peur d'être oubliée, humiliée, malmenée.
- Tu l'aimes.

Loïc, tout contre sa mère. La chaleur de son bras gauche ressent la chaleur du bras droit de Maud. Tous deux regardent droit devant.

Henri dans la chambre noue sa cravate impeccablement, en un geste fluide.

Loïc :

- Quand a commencé ta première période de...
- ... fornication extra-domestique ?
- T'en souviens-tu ?
- Parfaitement.
- Cela t'a-t-il déstabilisée ?
- Comme tu l'es en ce moment ?
- N'as-tu pas éprouvé la honte ?
- J'en voulais davantage.
- Et puis, dix ans de ceinture.
- Un flirt, de temps à autre.

Loïc se tourne sur sa gauche, sur sa maman, sa mère, cette femme, il rit. Elle rit.

- Tu ne parles pas de cela avec Timothée, hein ?

Maud de son index contourne le bord de la tasse.

- A l'âge de quinze ans je m'étais jurée que, vieillissante, je remémorerais ma vie dans la joie. Le désir vous encombre d'une vie irruptive, la vie des commencements, celle du big-bang. La seconde d'après il vous enchaîne dans l'obscurité putride de la désespérance. A quarante-cinq ans, quand est advenu ce premier adultère, j'ai mis du temps à m'en remettre. Au fond de moi tout au fond il y avait un choix. J'ai dit à ce choix Vois, je suis faible, viens à moi. J'ai imploré, avec ténacité, du bout de mes forces, pendant des mois et des mois. Un jour j'étais remise sur pieds. Mon choix avait intégré mon cœur mon intelligence mon corps. Je ne suis pas née pour l'esclavage.
- Plus jamais tu n'as souffert d'une passion ?

- Instinctivement, à mon insu, mon cerveau avait pris les commandes. Il m'a protégée. Quoi ? Qu'as-tu envie de dire ?
- Si papa avait appris...

Loïc se lève. Il regarde le ciel par la fenêtre le ciel est blanc.

- J'étais enivrée, malheureuse, jouissive, amoral, mais j'aimais ton père. J'aurais pu le quitter tu étais grand. La passion aurait pu me détruire c'est l'unique chose que j'ai refusé. Être détruite. Henri est plus qu'un mari, c'est un rempart. Un toit. Une chaleur. Toujours il me surprend. Sa constance, sa bonne humeur, son intérêt pour moi.
- Ce qui est le propre d'un chouette mari.
- Pensons à Lydia.
- Tu t'esquives ?
- J'en ai assez dit.
- Tu es une femme libre qui a eu de la chance.
- Cette chance je la voulais sur moi. J'étais devenue faible, démunie, insensée. Je n'ai obéi à aucun diktat. Je ne voulais pas du malheur, de l'humiliation, de la colère. Je me suis fait confiance. J'ai tenu debout. J'ai aimé, toi, ton père, mes amis, mes amants, la vie, mes patients, la musique, ma maison, le vin blanc de Moselle. L'amour prend une place étincelante dans ma vie.

Loïc ne parvient pas à être consolé. Son plaisir avec Nelly l'écœure. Comme s'il avait mangé des moules mal cuites. Il n'a pas honte, non. Il ne digère pas. Et cette mère qui lui parle de confiance, de faiblesse, de liberté. Va te faire foutre.

- Je peux t'embrasser, tout de même ?

il dit.

Maud tend la joue, outrepassa le *tout de même*, elle est enchantée de Loïc appauvri soucieux perdu. Voilà qu'elle en a dit davantage que lui. Sans doute est-elle consciente que Loïc restera fermé sur son tumulte. Ce n'est pas pour lui le temps des confidences. C'est le moment de remettre la main sur Lydia.

- Il a donné des fruits, le prunier, cette année ?

il demande.

- Ta femme et moi avons fait des confitures.
- Tu vois, la vie est belle.
- Loïc, tu te sens beau ?
- Moche.
- Retrouvons-la.
- Elle ne veut plus me regarder.
- La regardes-tu ?
- Je l'aime.
- La regardes-tu ?
- Elle me trompe.
- C'est nous qui nous trompons.
- Je n'ai rien à me reprocher.
- Lydia ne voulait pas de cette histoire.
- Elle est fichue le camp avec lui,

il dit, regardant droit les yeux de la mère.

Maud hausse les épaules. Il faut qu'elle s'habille. Qu'elle se noie sous la douche, couvre ses cils d'un lourd manteau de mascara, que ses yeux n'aient pas froid, et du fard sur les paupières les habiller elles aussi, le monde est glacial. L'amour étincelant. Comment a-t-elle pu dire une chose pareille ?

Ygrèque regarde Vé, voudrait le pousser, le réveiller, faire en sorte que la vie s'exprime. Le corps de Vé est dans le sommeil encore et le propre corps d'Ygrèque est alangui, alourdi, exténué. Les radiateurs dans la maison fonctionnent malgré le séjour de l'oncle sur le Rhin entre les reins d'une femme, il fait agréable, Ygrèque n'occasionnera pas de déplaisir à son corps allongé aux côtés du corps de Vé dans le canapé-lit d'Amand, dimanche matin, 11h26.

Ygrèque se rendort.

Dix minutes plus tard Ygrèque bondit hors du canapé, sa queue est allongée durcie, il regarde avec acuité chaque élément du décor, le corps en vitalité il entre dans la cuisine, prépare un café, crie Maurice !

Ygrèque crie Maurice réveille-toi !

Il se rend auprès du corps de Vé, le secoue, fait en sorte que la vie s'exprime. Ygrèque obtient de la vie un pet.

Ben ouais, dit Vé ne bougeant pas d'un pouce, je suis fait pour dormir.

Pourquoi t'as bu à ce point ?

Ils lui ont coupé un doigt, dit Vé, soulevant le drap pour évacuer l'odeur.

Ygrèque ne dit rien, debout qu'il est face à la réduction, faite d'étain, d'un cheval dressé sur pattes arrière. Derrière le cheval, des cadres sur le mur. Tout en haut, un couple, années trente. Mariage. En bas du couple trente, un autre couple. Mariage, années cinquante. En dessous des années cinquante, photo de Vé, cinq ans, chandail blanc, short de coton rouge, sur un tricycle.

En bas du tricycle, photo de Muriel jeune fille, frange blonde pull tricoté main ligné horizontalement marine et blanc, époque où elle se disait ma vie sera belle. Devant Muriel, le cheval. Devant le cheval, canapé déployé, Vé assis sur le bord, main au front. Il vient de re-péter. Devant Vé, Ygrèque. Il n'a pas bien entendu. Quel doigt ?

Vé tente de se redresser son cœur s'emballe il va éclater.

- J'ai peur,

dit Vé.

- De quel doigt tu parles ?

dit Ygrèque, points serrés.

- Tu vas me casser la gueule ?

dit Vé. Il fait un effort immense pour accrocher ses yeux au porte-manteaux qu'est Ygrèque. Ygrèque n'étant pas pourvu de crochet le regard de Vé s'effondre.

Ygrèque empoigne le tee-shirt de Vé, que Muriel lui a enfilé, cette nuit, Ygrèque soulève le tee-shirt et le mec qui est dedans, il dit Tu la laisses avec Ixe tu crois qu'il la biberonne quand t'es pas là ? Marche, lui dit Ygrèque.

Vé marche, suit Ygrèque dans la cuisine. Ça tourne. Vé a besoin de repos,

bon dieu. Demain il ne travaillera pas. Il avait une opportunité tant pis. Il est temps de se laisser aller. Il y aura la tristesse, la solitude, le découragement, Vé s'affaîssera. Il n'en peut plus de se tenir raide. De s'inventer une vie. D'oublier, dans le vin du soir, que sa vie est minable. Que signifie *minable*? Il y réfléchira. N'ira pas à Barcelone. Repeindra la baraque. Trouvera des portraits de Bruce Lee, les encadrera, en foutra partout.

Bruce savait qu'il ne savait rien. Life is wide, limitless. There is no border, no frontier. Above all, am actualising myself to be an artiste of live. Un artiste du vivre. Prêt au combat. Désencombré de préjugés. De la morale. De formules-pour-y-arriver. Bruce.

Ygrèque servt à Vé un café. Vé pense à Doublevé qui aime le thé. Doublevé qui.

Vé dit Coupé le doigt avalé des médocs mourir comme un chien.

Les chiens ne meurent pas, dit Ygrèque. Ils s'éteignent.

Ygrèque sort de la maison, se dirige vers la baraque l'air est frais presque froid, le ciel est blanc presque gris. La voiture de Ixe ne s'y trouve pas.

Ygrèque entre. Deux tasses sur la table. La porte du coin dormir : ouverte.

Ygrèque entre dans le coin dormir. Draps blancs.

Comme s'il ne se passait rien. Comme si Lydia n'existait pas.

- Où sont-ils ?

il demande, rage au cœur, revenu chez Armand.

- Je suis pas bien, Seb,

dit Vé. Il a la tête de quelqu'un qui va pas bien.

- Je m'appelle Sébastien. Sébastien est en colère.

- Sébastien a peur.

- Où est Lydia, Maurice ?

- Appelle ma mère.

- Où ?!

hurle Ygrèque.

- Chez Gontran.

- Comment sais-tu ?

- Appelle ma mère va te faire foutre.

- J'appelle pas ta mère.

- Ne me laisse pas sur cette chaise.

En haut de l'armoire au dessus de l'évier dans la baraque, Ygrèque met la main sur le trousseau de clefs de la voiture de Lydia.

14.

Le portail de la maison des parents de Ixe est cadennassé. Ygrèque grimpe par dessus l'enceinte. Des chiens accourent. Une sirène se déclenche. Ygrèque court. Il est la fouine la furie le taureau. L'éclair le bolide le rat. La hargne l'immortel le savant. L'électrique-bleu le rouge-sang le jaune des volcans. Il court. Il étirent il mord il jette. Nage se noie se tord. Saleté pervenche sable fin. Avec toi contre toi ne jamais t'oublier. Barre-toi, Doublevé. Laisse-moi passer. Où t'étais, dit le bougre, on t'a laissé un message.

Le bras de Doublevé pend dans le vide.

Face à Ygrèque dans le salon, Lydia. Un lambeau de drap, imprégné de couleur rouge, lui entoure la main gauche. Gentillesse fut admise qu'elle soit couverte d'une étoffe de laine. Vert pomme.

Ygrèque la soulève de terre, Ixe dit Lâche-la. Ygrèque tient la femme à poigne pleine, passe avec elle devant Ixe. Et après ? dit Ixe. Pieds écartés, Ygrèque tient ferme. Doublevé : On sait pas quoi faire. Ixe : On la balance au fleuve.

Lydia écarte les paupières. Regarde Ygrèque. Approche de lui son visage. Elle est faible. Il plonge en elle. La mer est chaude. Ils se parlent. Un ruban ocre accroché à la anse d'un panier se mêle à la chevelure de Lydia. Ygrèque et elle prennent place sur le sable et mangent. Se regardent, sans se toucher. Pas de mots. L'air grand du ventre de la terre toute petite.

- Dépose-la, qu'on parle,
dit Ixe.

Ygrèque, Lydia dans les bras, va pour sortir de la propriété du plasticien le père de Ixe. Un chien regarde le couple. Immobile, celui-ci convainc Ygrèque d'accélérer le pas. Le chien bondit. Lydia se recroqueville. Le chien mord la cheville de Lydia. Lydia approche sa bouche de la bouche de Ygrèque. Elle dit Tu m'as manqué. Ose un sourire. Le sourire de Lydia déchire la poitrine d'Ygrèque. Personne ne recoudra l'abîme.

Ygrèque, Lydia entre les bras, dit Je la ramène à la baraque. Ixe dit Pas question. Doublevé dit Où est Vé ? Ygrèque dit Il est mort. Ixe éclate de rire. Doublevé flippe. Doublevé est pur sous l'impur. Doublevé nous l'aimons. Doublevé personne ne lui a donné l'amour. Le côté homme-grand-dans-l'amour n'a pas grandi en Doublevé, Doublevé est un nain, un nourrisson, il le sait, il est foutu, à cause de cela il s'enivre, il est fait pour la merde, la merde a nourri sa carcasse,. Doublevé est immense, prêt à tout bon dieu même à ça. C'est moi qui ai coupé le doigt, il dit. C'est toi qui conduira, répond Ygrèque.

Doublevé jette un œil en direction de Ixe.

Le chien grogne.

Lydia enfuit le nez contre la poitrine d'Ygrèque. Elle en respire l'odeur. En emplit les poumons. Doublevé approche. Il dit D'accord. Ixe : Sale con. Doublevé se tourne sur Ixe, lève le poing, se retourne sur Ygrèque, le chien prend son élan il saute sur le prince et la princesse Ixe s'interpose. Il dit Ok Ok.

- Il y a une piscine, dit Doublevé, un sauna, un hammam avec lumi...
tré...ro...rapie (il s'emmêle la langue) ce matin j'y suis allé je me suis endormi, hein, Ixe.

Doublevé oublie le mal qu'on lui fait. Il ne fut pas grandi par l'amour. Les gens grandis par l'amour ne supportent pas qu'on salisse leur générosité, leur candeur, leur spontanéité. Ils réfléchissent, se disent que la meilleure chose pour redevenir beau à leurs propres yeux est le pardon.

Doublevé ne sait pas ce qu'est pardonner. Pardonner c'est s'aimer soi. Éprouver la joie à être qui on est. Doublevé se fout de qui il est. Il ne se regarde jamais. Sur son lit de mort, il n'aura pas l'extase d'une vie belle.

Les sages savent. Le jour de leur dernier soupir ils seront en mesure de ressentir fierté, plaisir, reconnaissance face au souvenir de ce que fut leur vie. Les sages sont des gens faibles. Ils se sont protégés de la vanité du monde. Les sages se font confiance, ils s'abandonnent. Ont la foi. Croient que l'impossible n'est pas impossible. Que la vie fait des cadeaux. Bon dieu, Lydia est dans cela.

Démembrée, Lydia s'adonne au regard brûlant d'Ygrèque. La vie revient, petiote, précieuse, la vie dans le corps de Lydia se rappelle au bon souvenir du cerveau de Lydia, Lydia se dégage, donc, de l'emprise d'Ygrèque. Elle se met debout, dos contre face de Ygrèque. Qui lui enserre la taille.

Lydia regarde Ixe. Doublevé trouve Lydia belle à crever. Faut qu'elle crève, dicte le cerveau mal aimé de Doublevé à la langue de Doublevé qui reste coincée dans la bouche.

Ixe, à Ygrèque :

- Entre, on s'apprêtait à manger du foie gras.

Ygrèque lève à hauteur des yeux la main bandée de Lydia. Le bandage rougi placé contre sa joue, il murmure à l'oreille de Lydia Dans cette maison, la mort rôde. Lentement, Ygrèque et Lydia tournent le visage l'un vers l'autre. Ygrèque regarde la bouche de la femme, son regard, Lydia regarde chaque partie du visage d'Ygrèque. Il pense à une plage de sable. Attire Lydia contre lui.

- T'es mal barre, vieux,

dit Ixe, avant de s'en aller vers l'intérieur de la maison.

- Pourquoi t'as dit que Vé était mort ?

dit Doublevé.

Il est inquiet. Il a un cœur. Pour Doublevé, Vé n'est pas assez beau pour mourir. Quelque chose cloche.

- Il est pas mort,

dit Ygrèque.

Doublevé rentre la tête entre les épaules, fourre mains aux poches, entre dans la maison.

- Si on n'entre pas, où irons-nous ?

demande à voix ultra basse Lydia.

- D'autant qu'en voiture, on ne passera pas,

dit Ygrèque.

- Je n'ai pas froid je peux rester dehors,

dit Lydia.

- Le foie gras ne te tente pas ?

il dit.

Ygrèque approche ses lèvres des lèvres de Lydia ne la quittant pas du regard, les quatre lèvres se joignent en une orgie dramatique. Qui a dit qu'à la violence du désir il fallait apposer la sérénité de l'amour ?

Il l'entraîne vers la maison.

- Quand me quitteras-tu ?

elle demande.

Ygrèque s'arrête. Son bras tient contre lui la mouvance corporelle chétive de

ce qui reste de Lydia.

- J'ai vendu les bijoux,

il dit, regardant droit devant, pensant à ce qui sera fait.

- Tu m'as laissée entre leurs griffes.

Ygrèque la dés-étreint. Lydia marche seule, vers la maison.

- Je ne peux pas t'aimer,

il dit, resté sur place.

Elle avance vers la maison, attirée par son destin.

Il la rattrape, lui prend le bras, l'obligeant à se tourner vers lui. Le regard de Lydia : mépris. Ygrèque baisse les yeux. Pas le menton. Rester droit devant la dépouille de son père, rester droit dans la rue, devant les amis de sa mère, rester droit, les sentiments glissent sur vous se fracassent au sol.

- C'est ainsi,

il dit.

Lydia repart en direction de la maison.

- Il a mangé mon doigt. Devant moi,

elle dit.

Ygrèque regarde à terre.

- Le gros m'a assise à table, il y a quelque chose qui cuisait dans une poêle, ils ont ouvert la porte d'entrée à cause de l'odeur, j'étais trempée j'ai eu froid.

Lydia voudrait les bras ouverts de n'importe qui oui, n'importe, ceux de son fils son mari Alechenkaia Rachel Maud même ceux de Marchin, des bras, putain.

Le gros fait frire le doigt de Lydia dans une poêle alu parfaitement dégrasée brillante comme neuve. Place le doigt croustillant de Lydia sur une sous-tasse devant Ixe attablé à côté de Lydia face au coin à dormir.

Doublevé sale poivre, Ixe met en bouche le doigt, Lydia ne regarde pas. Elle a mal au membre défunt. Avale, dit Doublevé, t'as juré. Ixe dit Qu'elle regarde. Lydia veut se lever, Doublevé par derrière l'en empêche posant de part et d'autre du visage de la femme ses grosses mains d'enculeur. Lydia hurle. Ixe mâche. Crache un os. Doublevé dit : Dégoûtant.

Ixe ramène le reste du doigt de Lydia vers sa bouche. Doublevé l'arrache des doigts de Ixe. Poubelle. Ixe se met debout, place la tête sous le robinet de l'évier, laisse couler l'eau sur son visage. Face à Doublevé face à Lydia, Ixe passe les mains sur la figure, de bas en haut, prolonge le geste jusqu'au-dessus du crâne puis vers l'arrière jusqu'au sommet de la nuque. Beau à couper le souffle.

- Je te rendrai à ton mari,

dit Ygrèque.

- Nous n'en sommes pas là,

elle dit.

Ils sont l'un dans l'autre il lui caresse les cheveux elle ressent l'instant, ni souvenirs ni morale ni futur, l'acuité de l'instant. Lydia se sent prête. Pour la vie la mort les retrouvailles on s'en fout. Elle est prête.

- Que feras-tu du doigt manquant ?

il dit, déroulant le bandage. Lydia opère un geste de retrait. Ygrèque tient

bon.

- Je suis fils de médecin,

il dit, lui tenant ferme la main.

- C'est quoi cette mousse sur ta blessure?

il dit.

- La vie est pleine de replis,

elle dit.

Ygrèque regarde Lydia, un regard, qu'elle n'a jamais vu chez lui, de petit garçon. Envie de le consoler. D'apporter des réponses. Les mères doivent permettre aux enfants de formuler leurs propres questions. Lydia jette un œil aux arbres à l'entour, le ciel se dégage, elle respire profond, pense à sa coiffeuse, se réjouit d'un rendez-vous, des clientes qui ne se douteront de rien, Lydia pense sereinement à la simplicité de la vie.

- Je ne suis pas une femme charnelle,

elle dit.

- On dirait de la poudre. Cocaïne ?

- Argile blanche. Il y en avait dans l'armoire. Je me suis auto-médiquée. Merci papa.

Ygrèque dans l'étonnement.

Cette femme lui fait un bien fou.

- Tes copains ne m'ont pas étripée. C'est par là qu'ils devront conclure. S'ils sont des anarchistes pratiquant la liberté, ils boufferont mes tripes. Dans les tripes l'avantage c'est qu'il n'y a pas d'os.

- Ils ne pratiquent pas la liberté,

il dit.

- Je pratique l'argile blanche,

elle dit.

- Tu vivras,

il dit, l'une des mains passée sous la chevelure, étreignant le cuir crânien de Lydia, de l'autre main lui soutenant le visage.

- Tu devras m'aider, il dit. Je ne suis pas quelqu'un de simple.

- Aime-moi.

- Tu figures sur la pochette du disque enregistré en Grande-Bretagne.

- Ils placeront sur la photo au dessus de ma tête une auréole de couleur noire le disque se vendra par milliers.

- Ne me laisse pas choisir.

- Votre révolution n'est pas la mienne.

- Ils annoncent de la neige.

- Si tôt ?

- Rentrons.

- Sébastien ?

Elle laisse Ygrèque la regarder. Elle s'offre, au regard de Ygrèque, vide. Lydia offre Lydia sans fard. Elle offre Lydia abîmée. Elle offre Lydia sans les mots.

Ygrèque lui prend la main. Main dans la main ils franchissent le seuil de la maison d'un des plasticiens les plus en vue sur le Marché où les échoppes vendent de l'euro.

Ils aperçoivent le soleil entrer dans un vaste salon aux teintes éteintes. Doublevé les dirige vers la cave, oreille collée sur un téléphone. Ygrèque devance Lydia dans les escaliers, il l'attend la regarde repart, s'arrête trois marches plus bas, la regarde à nouveau, elle tremble, son dos la fait souffrir, le coccyx, la tête, pas la main. La main de Lydia est comme morte. Si le temps ne lui offre pas, à nouveau, la simplicité de la vie, la mort s'emparera du corps de Lydia, la mort y est entrée par la main elle se saisira du reste, avec une telle, simplicité.

Au bas de l'escalier de béton couleur rouge brique, Ygrèque place le corps de Lydia contre le mur, lui dit Depuis que je t'ai vue dans la rue ce jour-là une image m'habite passeras-tu une journée avec moi sur la plage n'importe quelle plage le voudras-tu ?

Lydia ne répond pas.

Ygrèque place sa tête entre la tête et l'épaule de Lydia, il dit Promets-moi.

Lydia ne répond pas.

Il la quitte, marchant d'un pas colère.

Doublevé dégringole les escaliers passe devant Lydia entre dans la pièce/cave où se trouvent Ixe et Ygrèque, pièce ample garnie d'une baie vitrée d'une cuisine-bar d'un salon design brun et gris, d'une lampe au pied de verre couleur turquoise, une autre pend par dessus une table basse jaune œuf, ambiance architecturale propre à faire sentir aux gens qui l'occupent qu'ils sont intelligents, instruits et n'ont rien à craindre.

- Un flic me convoque ce matin,
dit Doublevé.

- Moi de même,
dit Ixe.

- T'aurais pu le dire,
fait le gros.

- On se débarrasse de la fille d'abord.